3 1761 07865431 6

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

UNIVERSITY OF TORONTO.
KING ALFRED LIBRARY OF HISTORY
FOUNDED BY
GOLDWIN SMITH AND HARRIET SMITH
1901

BINDING LIST DEC 1 1977

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/silhouettesparoi00lala

L1987

LOUIS LALANDE

De la Compagnie de Jésus

Silhouettes paroissiales

PRÉFACE: M. l'abbé LIONEL GROULX

218269
15.11.27

Montréal
IMPRIMERIE DU MESSAGER

1920

PS
9523
A43S5

Cum permissu Superiorum

Nihil obstat:

Marianopoli, 2 septembris 1919

E. HÉBERT, *censor librorum*

Permis d'imprimer:

18 septembre 1919

† PAUL, *Arch. de Montréal*

PRÉFACE

DES « Silhouettes »! Voilà une étiquette qui annonce mal un beau livre. En réalité il y a beaucoup plus et beaucoup mieux que des silhouettes en ce volume de silhouettes. Plus que dans Causons *et plus que dans* Entre amis *l'on retrouve ici l'attachante personnalité de l'auteur. Elle y est avec toute la force qui lui vient de la variété de ses dons, de la souplesse de ses ressources.*

Le Père Louis Lalande a trop fait de conférences pour cesser d'en faire tout à fait. Et c'est tout d'abord leur conférencier favori, le peintre des brillants tableaux de mœurs, l'orateur des censures intrépides que beaucoup croiront retrouver en ce dernier volume. Des pages nombreuses passeront sous leurs doigts, pleines d'idées serrées, entraînantes, d'allure oratoire, à grand orchestre, d'une rare puissance verbale, phrases parlées qu'il faut écouter plus que lire, qui portent avec elles la véhémence d'une action.

Parfois entre ces morceaux plus graves, d'autres se glissent, d'un ton plus léger, d'une prose qui

veut sourire ou charmer. Le conférencier se fait tout-à-coup miniaturiste, ciseleur de figurines, j'allais presque dire billettiste. *L'esprit et le cœur du Père Lalande se donnent ici plein triomphe. Quelle vie et quelles ressources du crayon! Les jolis traits, les jolis mots abondent, les uns à facettes, d'une finesse jaillissante, ailée; les autres qui font penser, qui remuent plus que la tête, qui sont tout mouillés d'émotion. Lisez* Dufour, Mon casque, *le* Capot de mon curé, Délaïte. *Il y a là beaucoup de cœur, presque trop d'esprit. Et tout cela soutient sans doute des caricatures amusantes, des éreintements spirituels, mais aussi et toujours de solides leçons morales, des portraits de beauté mâle, de vaillance laborieuse, presque toujours croquis de types de chez nous cueillis au passage par le missionnaire.*

Les portraits font le nombre, comme il convient, en ce recueil de silhouettes. Et par là s'affirme une fois de plus la personnalité de l'écrivain. Voudrais-je définir le talent du Père Lalande que tout spontanément j'écrirais le mot « moraliste ». Et le mot, ai-je besoin d'y appuyer? évoque de très nobles facultés. Il veut dire la puissance de voir, le don d'une intelligence active, qui réagit au contact des choses, du vaste spectacle humain, qui a le goût des paysages d'âme, qui voit plus loin que les appa-

rences, qui, sous les paroles et les gestes, va chercher une psychologie. Il veut dire encore et pardessus tout une âme en hauteur, de droiture honnête, vigoureuse, capable d'aimer le bien fortement, de beaucoup souffrir des laideurs. Et j'ajoute qu'au moraliste qui veut s'achever en écrivain il faut enfin le don du mot, le don du pittoresque, la puissance même de la satire qui renvoie en fresques, en eaux-fortes, en peintures à relief les visions aiguës du psychologue.

Ceux qui liront les Silhouettes *du Père Louis Lalande, se diront en fermant le volume: quelle réalité riche, saine, savoureusement originale, substance possible d'œuvres belles et fortes, s'offre chez nous aux yeux qui restent ouverts; et quel dommage, vraiment, que des hommes qui avaient le don, qui auraient pu produire, qui portaient sous leur front gonflé tant de rêves beaux et pleins, aient dû se limiter, rester presque improductifs, par le dur commandement du labeur quotidien.*

Écrire, par bonheur, ne résume pas toute la puissance de la vie et l'apôtre peut faire mieux que laisser après soi des traces d'encre. Devant moi, sur la surface unie du lac au bord duquel j'écris ces lignes, des oiseaux nageurs, pareils à des cygnes noirs, tracent tranquillement leur sillon. Derrière eux le sillon s'élargit en un vaste triangle et em-

brasse dans ses lignes les montagnes hautaines et l'immense horizon. Et je songe à ceux-là, hommes de parole, hommes de plume, mais plus encore hommes de bien, qui ne savent jusqu'où s'élargit derrière eux le sillon de leur labeur.

Lionel GROULX, *ptre*

Lac Archambault, 25 août 1919

Exemplo brevius iter

CES silhouettes ont été aperçues en voyage, le long des routes de chez nous.

Crayonnées pendant les rares loisirs d'une vie de missionnaire, elles pourraient tout aussi bien s'intituler: Entre deux sermons *ou* Entre deux courses.

Elles n'auraient jamais, profils légers ou simples instantanés, paru en un livre, si elles ne se proposaient de laisser un souvenir utile et un enseignement moral à ceux qui daigneront les voir.

On se souvient mieux d'un personnage vu, de son geste et de ses attitudes, que des paroles entendues. Un bon exemple est encore la leçon la plus facile à apprendre et c'est, à coup sûr, la plus aisée à retenir.

L. L.

Un Ancien

Je le mets en tête de ce petit livre
que je dédie à sa mémoire.

Il mourut à quatre-vingt-dix-neuf ans, un soir triste de l'automne. On eût dit que la mort avait peur de faucher l'épi mûr de sa vie.

Il dort sous quatre pieds de terre, à l'ombre de l'église où il a tant de fois prié, au bout des sillons fertilisés par ses sueurs et où mûrissaient ses avoines et ses blés.

Avec lui disparaît un de ces types vénérables qui sont la tradition vécue des anciens Canadiens, — le type fier, habillé d'étoffe du pays, musclé d'acier et taillé en force, pétri d'honnêteté, de rude franchise, de courage joyeux dans les labeurs et la faim, sacré par tous les privilèges de la vieillesse, de la foi profonde, du travail fécond et nourricier de la race; — un de ces anciens à qui nos mœurs laissent peu de successeurs, un de ces humbles qui nourrissent la Patrie sans songer qu'ils sont grands patriotes, un des forts qui accomplissent tout leur long devoir héroïque, et qui riraient de s'entendre appeler des héros.

Ils ne savent pas que sur eux s'appuie la vie nationale, et c'est tant mieux: ils s'indigneraient

peut-être trop contre la légèreté ingrate, qui les dédaigne en vivant de leur cœur et de leurs bras.

Tout enfant, il serait mort de faim et de froid, sans le secours d'un ami. A vingt ans, il acheta un coin de terre, conquête bien-aimée de son travail et première réalisation de ses espoirs de jeunesse.

C'était à l'époque où l'on coupait le blé à la faucille, le matin au petit jour et le soir encore sous les étoiles.

Un jour il s'aperçut, en revenant du marché, qu'un acheteur lui avait donné une piastre de trop pour son orge. Il rebroussa chemin, fit six milles et dit au marchand: « Vous vous êtes trompé dans vos calculs: cette piastre est à vous », et il revint allégé et content.

Il aimait la politique; mais, dans une élection fameuse, un candidat lui ayant glissé dans la main des billets de banque, en le priant de « convaincre » trois ou quatre électeurs, il laissa les billets tomber à terre et fixant sur le corrupteur deux yeux où flambait l'indignation: « Monsieur, dit-il, ramassez votre argent! Je ne serai pas de l'autre parti, parce qu'il n'a pas ma confiance, et je ne suis plus du vôtre, parce que vous me l'avez ôtée. Allez! »

Et il ne toucha plus jamais à la politique.

Un soir, un voisin le rencontra qui revenait de son champ:

— La récolte est belle, lui dit-il, le bon Dieu vous gâte.

— Oui, répondit le vieillard de sa voix émue, le bon Dieu est bon! Je lui ai demandé de la santé: eh bien, il y a quatre-vingt-dix ans que j'en dépense et j'en ai encore tout plein. Je lui ai demandé une femme forte et aimante: il m'a donné une compagne qui m'a aimé et a travaillé ferme à mes côtés soixante-deux ans. Je lui ai demandé de nombreux enfants: il m'en a donné une douzaine et demie, et pas un ne m'a fait de la peine et n'a dérogé. Je lui ai demandé chaque matin le pain quotidien que j'aurais bien gagné: il y a ajouté le bonheur et de l'instruction pour mes fils.

Je le bénis.

Jeune homme, ajouta-t-il, aimez la terre qui nourrit, travaillez fort! Il n'y a rien de bon comme du bon pain gagné.

Écrivains et Lecteurs

Tout écrivain catholique remplit un ministère. Il exerce un apostolat. Et pour le rendre fécond il lui faut une double puissance: le don d'abord, notre concours ensuite.

Le don, c'est son autorité personnelle, ses qualités, ses talents, son génie; c'est son art mis au service de la vérité et des nobles causes, servi lui-même par une volonté droite, une intelligence vigoureuse et vive, un jugement sûr, tous les moyens d'action qu'exige la conquête des esprits et des cœurs. Ainsi doué, l'écrivain possède les instruments d'une œuvre de beauté.

Pour y ajouter la grandeur morale et en faire une œuvre de bien, l'écrivain a besoin, au surplus, d'une collaboration: la nôtre, celle de ses compatriotes et de ses lecteurs, le soutien de nos admirations fraternelles, de nos sympathies, de nos secours, de nos voix répondant à la sienne pour en prolonger les échos, de notre propagande multipliant les fruits de son travail. Il a droit aux prières de tous ceux qui bénéficient de ses labeurs; il compte sur elles pour se garder, au milieu des assauts divers de l'injustice, de

la haine, des victoires et des défaites, assez de charité pour frapper sans haïr, pour vaincre sans orgueil, pour n'être jamais écrasé même s'il est vaincu, et assez d'humilité pour se soumettre à l'autorité de l'Église et accepter ses directions.

Aussi bien, ce n'est pas l'effet d'une vertu médiocre que de préserver le journaliste, l'écrivain, le simple artiste de la plume, du vertige des luttes quotidiennes et des courses aux succès de la vanité, de l'éblouissement des triomphes momentanés offerts par les passions humaines et les foules légères, des applaudissements intéressés et des égoïstes jouissances, loin des régions où s'épanouissent les fleurs admirables du sacrifice, de l'honneur, de la sincérité et du désintéressement. Tant de voix tentantes appellent l'artiste à profaner son génie et à obéir aux théories gonflées d'amour-propre de l'art pour l'art! Tant d'autres le sollicitent à céder aux vulgarités du réalisme ou à un spiritualisme vague et amollissant! Tant d'êtres blasés, fatigués de la lutte, finissent par ne voir, comme but de leur travail et couronnement de leurs efforts, que l'argent!

A l'encontre de ces sollicitations séduisantes, notre concours consiste à solliciter l'écrivain vers les hauteurs de sa vocation et à l'y induire, — à le solliciter d'apporter à nos âmes sa fierté,

la vérité toujours plus claire sous nos yeux, ses idéals de vie publique et privée, le trésor de sa science et de ses convictions, des lumières pour nos routes devenues sombres, des joies pour nos vies devenues tristes, des directions indépendantes des partis et des exploiteurs fratricides, des gloires nouvelles pour la patrie et l'Église.

Et puis, lui prouver par des faits que nos sollicitations sont sincères.

L'écrivain, avec ses délicatesses de cœur, son âme sensible, ses impressions vives, douloureuses parfois jusqu'à l'abattement ou joyeuses jusqu'à l'enthousiasme, a besoin, plus que tout autre, d'âmes qui sympathisent et vibrent à l'unisson de la sienne. Un regard indifférent l'abat. D'un geste on peut relever son courage. Une bonne parole lui fait trouver doux le travail des jours et des nuits.

Voilà pour le cœur.

***

Pour l'estomac, il faut de plus le pain quotidien.

Si banale que soit cette nécessité, l'auteur, — et le journaliste peut-être moins qu'un autre, — ne peut s'y soustraire. Et c'est en le déli-

vrant de ce souci que nous rendons possible son œuvre et en devenons les collaborateurs.

Faute du secours matériel, que nous leur avons peut-être refusé, combien de beaux talents ont étouffé, dès leur jeunesse, les rêves glorieux qu'ils avaient formés, et sont devenus les serviteurs désillusionnés et déchus des maîtres qui les ont nourris. Que d'intelligences supérieures nées pour être libres dans leur travail et leurs pensées, et qui ont dû asservir, pour de l'argent, leurs pensées et leur travail, en faisant mourir, dans cette servitude, l'idéal rêvé! Combien de jeunes cœurs, épris de vérité, ne fourniront jamais l'œuvre de foi et de patriotisme pour laquelle Dieu les avait doués! Les besoins matériels les ont livrés aux exploiteurs de la littérature, de la politique et du journalisme; leur courage, trop peu chrétien et trahi par notre indifférence, a cédé devant l'appât; pour vivre, ils ont menti avec dégoût, vanté des hommes qu'ils méprisaient, ont trompé en l'amusant le peuple dont ils devaient faire l'éducation.

Et si on leur reprochait leur trahison, peut-être — sans se justifier assez — auraient-ils droit de nous répondre: « C'est votre faute! Quel soutien et quel encouragement donnez-vous à ceux qui sacrifient l'argent à la vérité, les hon-

neurs à l'honneur, la popularité à la cause des faibles, leur bonheur à la justice trahie ? Pourquoi nous apportez-vous vos faveurs quand nous vous exploitons, et les refusez-vous à ceux qui peinent et souffrent pour vous ? Est-ce donc un crime moindre de nourrir les exploiteurs que d'exploiter ? »

Il y a dans cette réponse possible tout un monde de leçons. Si nous savions les entendre, il nous arriverait peut-être de n'éprouver pas plus d'indignation contre certains scribes à l'enchère, que contre nous-mêmes qui les faisons vivre. Au lieu de tant de protestations stériles contre la presse démoralisante, nous laisserions ses masses de papier jaunir dans les dépôts. Nous ne nous contenterions pas d'admirer le talent, de féliciter les écrivains généreux et libres, nous apporterions à la propagande de leur œuvre quelque chose de nos épargnes et de nos efforts.

Nous nous forgeons nous-mêmes nos misères.

Pour les foules névrosées, prises de la fringale du nouveau et de curiosité malsaine, on a créé la presse à sensation. Tout comme pour les cœurs blasés, en quête de palpitations sensuelles, la peinture réduite aux tours de force du procédé, a multiplié ses trompe-l'œil et ses nudités,

— le marbre des sulpteurs a pris des attitudes provocantes, et la poésie, pour remplacer les idées qu'elle n'a pas, a triomphé dans le calembour et les extravagances de l'esprit, dans les mollesses de l'amour ou d'éclatants carillons de rimes.

Lecteurs, arrivistes, indifférents ou simples jouisseurs, nous aimons qui nous amuse ou nous endort. Nous cherchons des auteurs à notre image. Les peuples, dit-on, ont les gouvernements qu'ils méritent. Les lecteurs ont les journalistes et les auteurs qu'ils pensionnent.

Liseuses

Après le journal à sensation, nul autre genre littéraire n'a mieux que le roman conquis, pour les pervertir, les lecteurs et surtout les lectrices. En aucun autre genre, il n'est aujourd'hui plus difficile aux auteurs honnêtes de faire aux autres une concurrence victorieuse.

La littérature d'imagination inonde la société. Aidée par la légèreté des mœurs contemporaines, les provocations de la rue, les spectacles où l'on n'a plus à penser mais à voir, non plus à

comprendre mais à prêter le système nerveux aux surprises de la lumière et du bruit, cette littérature s'est glissée dans tous les milieux. Les bibliothèques à dix sous la répandent parmi le peuple et les petites ouvrières, tandis que les éditions de luxe s'entassent sur les étagères des dames du beau monde. Tout ce qui aime à s'étourdir en fait ses délices, tout ce qui ne sait plus réfléchir y trouve ses chefs-d'œuvre. Les indulgences que cette littérature a pour nos vices — et ce qu'elle en a! — deviennent des qualités artistiques. On en est d'autant plus content, qu'on est plus mécontent de soi. Son libertinage y est bienvenu: il met celui de la liseuse en si belle compagnie!

Pour la même raison, les auteurs qui respectent encore la pudeur et s'adressent aux facultés supérieures sont devenus fades, vieux-jeu. J'ai entendu ces expressions tomber des lèvres de jeunes filles, qui les appliquaient, — non pas à des historiens ou des savants: il n'est pas même question de ceux-là, — mais à d'admirables romanciers, dédaignés parce que honnêtes. Et cela m'a remis en mémoire la scène vécue des deux liseuses en train de choisir, dans une gare, un roman de voyage:

— Prends l'autre, dit l'une d'elles, en re-

poussant un livre de René Bazin, prends l'autre, c'est du Zola, c'est bien plus...

Je vous fais grâce du nom de l'animal, par respect.

Et l'on se demande avec tristesse ce que peuvent bien devenir la société et la famille, quand lisent ainsi tant de mères, sans tenir compte, souvent, ni de l'Index, ni de la morale, ni de l'argent donné aux écrivains corrupteurs, ni de la décence la plus élémentaire, — ce que seront les mères de demain, quand des fillettes fraîchement émoulues de la pension, soustraites à toute surveillance des parents complices ou inconscients, se repaissent, avec un sans-gêne qui ferait croire à une absence totale d'intelligence, si ce n'était de pudeur, des fictions grivoises et des obscénités, « qui font ressembler, dit Drumont, à une vaste porcherie la littérature contemporaine ».

C'est un aveu pénible, mais qu'il faut faire : en dehors de quelques romanciers catholiques, chez lesquels frissonnent de belles pages, lumineuses, souriantes de gaieté, de raillerie ailée, de scènes originales, comiques ou touchantes, riches de bonnes leçons et de traits vengeurs, on ne rencontre chez la multitude des autres que l'injure amère à nos traditions, le mépris

des croyances qui polissent les âmes en les sanctifiant, une atmosphère enveloppante de rêves sensuels, — comme un relent de pornographie toujours prêt à s'évaporer : l'âme vieillie et malpropre d'une race gâteuse.

***

— Et leurs succès, alors, comment les expliquez-vous ?

Celui qui pourrait le mieux les expliquer, s'il voulait parler franc et net, c'est le complice du mal qui vit en chacun de nous.

Tout homme est composé d'une bête et d'un ange, et c'est souvent la bête qui mène l'ange. Pour y mieux réussir, elle appelle à son secours les puissances du dehors qui fortifient son instinct, — celles qui transforment l'imagination et la chair en une sorte de château-fort, où bientôt meurt l'ange prisonnier.

La vogue de beaucoup d'écrivains romanesques ne s'explique pas assez par leur art. Elle est la résultante d'éléments divers dans lesquels entrent, pour une grande part, la sensualité et le snobisme, la volupté, dont on n'a pas honte parce qu'on s'y livre en secret devant les pages muettes d'un livre, le plaisir d'absoudre ses faiblesses en compagnie d'héroïnes plus faibles que soi

et dont on s'obstine à ne pas voir les laideurs de l'âme sous la finesse de leur linge; le bonheur d'échapper, dans cette école de coquetterie, aux réalités et aux devoirs de la vie, parmi tout un monde faux, imprégné de luxe et de luxure, et qui se convainc d'avoir effacé le sixième commandement, parce qu'il en a couvert la violation d'élégance, de soie bruyante, de bijoux et de fleurs.

Retranchons ces mobiles subjectifs et bas, remontons la morale des lecteurs, et nous allons vite, dans la même proportion, voir baisser les mérites de beaucoup de chefs-d'œuvre. Plusieurs baisseraient même jusqu'à la platitude d'un Paul de Kock et d'un Ohnet, si le ridicule pouvait tuer — car l'esprit chrétien et le bon sens ne sauraient le faire — la vanité sotte d'une foule de lecteurs. Il m'est arrivé cent fois de constater, ou d'entendre l'aveu qu'on avait lu tel mauvais livre pour la gloriole de le dire et de paraître dans le train. J'en sais d'autres qui, dans le monde où l'on mondanise, ont des dédains pour tel bon auteur, — qu'ils admirent au fond, — crainte de passer pour dévots. Plus d'un va jusqu'à se vanter de lectures honteuses qu'il n'a jamais faites.

— Il est mal, pense saint Augustin, de com-

mettre une faute secrète, plus mal d'y ajouter le scandale en s'en glorifiant; se vanter du mal qu'on n'a pas commis, c'est le crime joint à l'imbécillité.

— Mais enfin, ajoute-t-on, les écrivains catholiques sont ennuyeux, même dans la littérature légère.

— Quelques-uns le sont; d'autres sont de grands artistes.

— Pas nombreux!

— Il n'y a pas, en ce moment, un grand nombre de René Bazin et d'Henry Bordeaux; mais il y en a beaucoup d'autres qu'on devrait encourager et aimer, si seulement on s'aimait un peu soi-même et son devoir.

— Les autres sont si bien écrits!

— En est-on bien sûr ? et est-ce une raison pour les lire ? Qui donc voudrait absorber les poisons d'un chimiste, sous prétexte qu'il les prépare avec un art consommé ? ou se plairait à recevoir des soufflets. à cause de l'élégance du geste ? Dumas avait une très haute idée de son style; il n'en défendait pas moins à sa famille de lire ses ouvrages. Victor Hugo a beaucoup loué l'esprit de certain auteur, et pourtant il avertit la jeune fille qui va le lire:

Hélas! si ta main chaste ouvrait ce livre infâme,
Tu sentirais soudain Dieu mourir dans ton âme.

Au surplus, là, franchement, parmi tous ceux qui disent : « C'est si bien écrit ! » combien y en a-t-il qui savent éprouver une jouissance purement littéraire, apprécier un bonheur d'expression, l'originalité d'un style, la finesse et les nuances d'un genre, d'un mot bien situé ? Combien de lectrices « adorent » le style de Marcel Prévost, parce qu'il les pervertit « adorablement » et que là se borne toute leur analyse ! Avez-vous jamais eu la cruauté de demander à certaines admiratrices de la première manière de Paul Bourget et qui s'extasient devant « le grand psychologue », en quoi consiste, au juste, la psychologie de ses romans, en quelles œuvres ou chapitres elle se manifeste en particulier et comment cela les distingue des autres ? La réponse à cette question m'a souvent ménagé des surprises, du temps que je savais encore me surprendre de quelque chose.

Non, la valeur d'un grand nombre de romanciers n'est pas dans leur valeur même, elle est dans nos faiblesses. La vogue ne les porte si haut que parce que nous leur prêtons les ailes de notre vanité.

Nous aurions beaucoup fait pour corriger les mauvais auteurs, si seulement nous nous corri-

gions nous-mêmes. Ils seraient vite meilleurs, si avant de les admirer nous leur demandions de nous respecter. Nous aurions fait plus encore pour les écrivains catholiques si, renonçant à la littérature de pure imagination qui déséquilibre, nous revenions aux œuvres d'histoire, de raison, d'art vrai, et si nous consentions à nous laisser instruire et élever.

Mon Casque

Mon « casque » n'est pas allemand : il n'a ni pointe, ni morgue.

Toute la paroisse le connaît. On le rencontre chapeau bas, comme si c'était monsieur le Curé. Et il en a la gravité.

Il fut loutre à son origine. Il est vénérable par son âge, il est jaune sans être orangiste, chaud par tempérament. Je ne puis saluer mes amis sans lui donner une poignée de main. Il s'y prête comme un gant qui aurait du poil, et il perd son poil comme un vieux cheval au printemps.

Après l'avoir mis tout l'été en hivernage, l'autre matin je l'ai sorti pour l'hiver. Je le

croyais pourtant bien mort, et il avait donné la vie à toute une famille de mites, qui y logeaient comme en leur tènement.

Les ingrates! Elles s'arrachaient sa toison et mordaient le sein qui les a logées!

Ce qu'il doit en souffrir! lui qui depuis vingt ans a connu les agonies d'un crâne dont la fourrure s'est accrochée à tous les buissons de la vie, et sait combien sont meurtriers les courants d'air aux chefs sans toison.

Restons fidèles l'un à l'autre, ô vieille loutre, mon casque bien-aimé!

Te changer pour un neuf ? non! En achetant le neuf, à mon âge, je devrais dire mélancoliquement: « Ce sera le dernier. » Mais avec toi, au moins, j'ai toujours l'espérance de vivre assez vieux pour en avoir un autre.

Tu as abrité toutes les pensées que j'aurais voulu enfanter, et elles se sont trouvées si bien, sous ton poil hospitalier, qu'elles n'ont jamais voulu naître.

Nul comme toi n'est charitable: tu sens comme il m'est doux d'avoir la tête près du bonnet. Tu rayonnes dans les poudreries, ainsi qu'un panache, et tu restes au froid pour que j'aie chaud.

Tu es modeste aussi: ce que tu m'en as donné

de bonnes leçons! T'en souviens-tu, le soir que je t'étrennais? Mes amis me firent fête, et comme l'orgueil me gonflait la tête: « Et pourquoi donc? fis-tu, indigné: le casque ne donne pas l'esprit, et ce n'est pas toi qui as inventé la loutre. »

Avec ça, tu as l'humeur gaie.

Mieux que personne tu sais rire des huit-reflets grelottant sous la bise. Tu te moques, dans ta barbe, de ces échafaudages barbelés, dénommés chapeaux, et, en philosophe serein, tu m'insinues: « Laissez-les faire: c'est comme ça qu'on coiffe les gens qui n'ont pas de tête. »

Nu-pieds

Trois gosses de douze ou treize ans, rencontrés à l'angle de la rue voisine, m'ont fourni cette silhouette.

Ils allaient, déchaussés jusqu'aux genoux, se chamaillant pour deux tomates volées à la devanture de l'épicerie du coin, sales, effrontés, baragouinant des grossièretés, le museau barbouillé et la tête en fourmilière, la chemise en loques frissonnantes au vent, des culottes fin-

de-canicule aussi peu décentes que peu confortables pour l'hiver.

J'éprouvai d'abord un sentiment de pitié. L'un des trois ayant proféré, en bousculant son voisin, un blasphème contre le Christ, ma pitié se mêla d'indignation en remontant jusqu'aux parents de ces jeunes voyous. Ces petits, pensais-je, ne sont pas les auteurs de leur dégradation précoce. Ils en sont les victimes. Ils sont enfants des rues, parce qu'on les y a jetés. Ils ont appris à blasphémer comme d'autres apprennent à prier. Les mots grossiers de leur vocabulaire sont, comme leur bouche baveuse, des portions de l'héritage paternel. C'est de quoi il faut les plaindre bien plus que de leur nudité et de leur misère.

Il n'est pourtant pas nécessaire que la pauvreté soit sale! Rien n'exige que la misère soit crapuleuse. Personne n'a condamné l'ignorance à être blasphématrice.

Ce n'est pas d'aller nu-pieds qui fait pitié. Est-ce que vous n'enviez pas parfois les petits gars passant à gué ou naviguant dans les flaques d'eau après l'orage ? Les Kneipistes marchant pieds nus dans la neige n'ont jamais exigé notre compassion, — du moins tant qu'ils n'en mouraient pas. Il me souvient que les touristes et

les heureux étudiants de l'île Jersey étaient très fiers de se promener au bord de la mer, leurs souliers pendus au cou et les pieds rouges comme des homards. Cela fait moins pitié et, à coup sûr, c'est plus inoffensif que d'aller poitrine nue, avec des allures de filles, décolletées depuis la nuque jusqu'aux reins; et c'est, si je ne m'abuse, aussi hygiénique et plus moral.

***

Ce qui désole, dans les enfants de la rue, ce sont d'abord leurs vices; puis leur conviction inconsciente que leur sort ignoble est nécessaire, inchangeable, fait pour eux. Ils ne songent pas à sortir de leur condition infecte; ils se croient créés et mis au monde pour elle. C'est le fatalisme de la misère. Ils y croupissent sans en beaucoup souffrir, parce que, ne s'attendant à rien de mieux, ils ont tout ce qu'ils attendent: leur paille, leur boue, leur mépris, leurs joies grossières. C'est navrant.

En m'apercevant, les trois gamins firent le mouvement de traverser la rue. Je les appelai à moi:

— Dites donc, mes chers enfants, les classes sont commencées, pourquoi n'êtes-vous pas à l'école ?

— On n'y va pas, nous autres.

— Vous n'allez pas à l'école! Pourquoi pas ?

— Parce qu'y nous envoient pas. On est pas habillé, dit l'un; j'ai pas de souliers, ajouta l'autre.

— Eh bien, venez, mes enfants, je vais vous en faire donner des souliers. Vous irez ensuite chez vous, vous vous débarbouillerez un peu, et puis vous irez à l'école. Où demeurez-vous ?

— Papa veut pas qu'on y aille. Y nous garde.

— Et qu'est-ce que vous faites dans les rues toute la journée ?

— On mène des moutons et des bœufs aux abattoirs.

— Et que vous donne-t-on pour cela ?

— Trente sous; et papa y dit qu'à l'école on gagne rien.

— Venez, mes pauvres enfants, conduisez-moi chez vos parents. Je vais arranger cela. Voyez-vous, si vous alliez à l'école, vous seriez instruits et, plus tard, au lieu de mener des moutons, vous mèneriez des hommes; au lieu de trente sous, vous gagneriez trente piastres; vous deviendriez des messieurs, bien habillés, mariés, dans de belles maisons, avec un banc à l'église, des petits enfants au collège et au couvent. Vous seriez heureux.

— Ouah! fit le plus grand des trois, d'un air absolument incrédule, on n'aura jamais ça, nous autres! Des pauvres, ça gagne jamais trente piastres. C'est toujours pauvres!

***

Je songeai: cette parole d'enfant de la rue est révélatrice. Elle soulève un coin de voile sur l'âme populaire

Nous nous demandons parfois, en nous plaignant et en accusant l'esprit accapareur des Anglais, pourquoi nos grandes entreprises, la haute industrie, le commerce, les fonctions supérieures, l'administration des compagnies financières et de service public, sont généralement aux mains des protestants et des étrangers; pourquoi nous sommes si rarement servis par eux, et si souvent leurs serviteurs.

Répondre qu'ils ont les capitaux et que nous sommes plus pauvres, ce n'est que déplacer la question d'un cran.

C'est qu'ils se font de leur âme moins bien douée que la nôtre, une âme supérieure, une âme de *métropole;* tandis que nous gardons notre âme *coloniale*, défiante d'elle-même et soumise. Ils se souviennent tout le temps qu'ils ont été vainqueurs; et nous, crainte de l'oublier, nous

répétons sans cesse qu'ils sont nos maîtres. Ils se convainquent qu'en toute chose il est nécessaire qu'il en soit ainsi : premier gage de succès. Nous nous convainquons du bonheur qu'il y a de monter en grade ... à leur service, en faisant leur fortune : gage assuré de la mort prompte de toute initiative et de toute fierté.

Dans un monde démocratique comme le nôtre, où chacun peut aspirer à tous les honneurs et à tous les succès, demandez à la plupart de nos ouvriers, commis, comptables, voyageurs, chefs de rayons des grandes maisons de commerce, agents ou vendeurs des fabriques anglaises, s'ils ne songent pas à unir leurs épargnes à d'autres épargnes pour fonder à leur tour et devenir patrons. Leurs yeux étonnés vont vous dire comme l'enfant : « On n'aura jamais ça, nous autres ! »

Ils ont l'air de trouver leur sort nécessaire, inchangeable : « Que les Anglais soient les propriétaires et les maîtres, pourvu que nous vivions de notre salaire ! » Leur initiative ne monte pas plus haut. Mentalité de domestique.

Beaucoup d'ouvriers très intelligents, artistes dans leur métier, deviendraient vite riches et puissants, et un peu toute leur race avec eux, si seulement ils consentaient à faire valoir pour

eux-mêmes, en maîtres, leurs talents. Ils n'osent pas. Leur grand-père a servi, leur père a servi comme le grand-père, eux serviront comme leur père et leur grand-père, et leurs enfants serviront comme eux. C'est la réponse que me fit un jour un fileur de coton de la Nouvelle-Angleterre. « Vous savez, nous autres, on a toujours eu des bonnes places: mon grand-père a quitté sa terre pour filer, papa filait, moi je file, et je crois bien que tous mes garçons fileront. »

Encore si c'était par vertu! Beaucoup de ces pauvres apathiques ignorent ce que sont la modestie et l'humilité.

C'est l'âme *coloniale*, bien semblable à la nôtre, des Acadiens, qui les a fait pêcher la morue pendant deux cents ans, sans savoir s'organiser pour garder chez eux les plus gros profits de leur pêche.

C'est à cette même absence d'esprit d'entreprise et à cette âme de serviteur que je songeais, la semaine dernière, en traversant le district de Rimouski et autres paroisses québecoises. Tout ce pays est agricole; presque toute cette population est catholique et canadienne-française. Si vous voyagez par là, lisez, ne serait-ce que par la fenêtre de votre wagon de chemin de fer, les placards qui outragent les pignons de granges

et de hangars, les réclames qui décorent les rochers et les clôtures, vous constaterez que les ustensiles de cuisine de tous ces braves gens, leurs machines aratoires et instruments agricoles de toute sorte sont de fabrique étrangère et leur viennent de *leurs maîtres*. Ils pourraient tout aussi bien sortir des usines de nos compatriotes, dont ils feraient la fortune. Mais non: « On n'aura jamais ça, nous autres! » Ce sont peut-être nos meilleurs ouvriers qui les ont fabriqués; ce n'est pas eux qui les vendent ni eux qui accumulent les profits.

C'est toujours les *trente sous* dont se contentent les uns et les *trente piastres* que retirent les autres.

Un Jeune

Tous les matins, après la messe de six heures, il quitte l'église par la porte du transept. On dirait que sa piété se dérobe. Il évite la foule, comme d'autres la recherchent; il s'enveloppe de recueillement et de silence pour le prolongement de son action de grâces, comme d'autres s'ouvrent à toutes les distractions des yeux et du bruit.

Il se hâte vers la maison; il se hâtera tout à l'heure à son travail: de belle humeur, tout à son devoir, se prouvant à lui-même et à ses patrons que la vertu « étant utile à tout », ne doit pas nuire à la ponctualité.

C'est un garçon de vingt ans, robuste et jovial, avec un grand charme de physionomie et une parfaite distinction d'allure. Dans ses regards passent des rayons de fine observation et de malice, atténués par son sourire bienveillant. Il ignore autant le respect humain que les poses et les fantaisies du courage. Sa conscience et son urbanité gracieuse lui permettent de marcher le front haut, de regarder droit devant lui; et s'il baisse les yeux par modestie, il ne les baisse jamais par peur. A la bravoure il joint la réflexion intelligente. Malgré son âge, il se défie des grands parleurs et il se punirait, quand on attaque la vérité, de ne pas dire sa pensée.

Il aime les sports. Il en use avec mesure, pour sa santé et par distraction honnête; il en exclut tout excès brutal et toute vulgarité. Il tâche d'y briller et compte sur son endurance et celle de ses camarades et sur leur loyauté pour y remporter des victoires. Il sait que c'est un titre de supériorité de plus pour la race et qu'un

Canadien français a toujours tort d'être le second quand il peut être le premier.

Sa toilette est de bonne mise, propre, n'a rien de criard et de raffiné, — rien du fils à papa dont tout le mérite brille dans ses souliers, ses boutons de manchettes et sa cravate dernier-cri. Il est si bien mis que personne ne le remarque, — ce qui est le comble de la distinction.

Les bonnes mamans qui le connaissent se disent en le voyant passer et en songeant à leur fille: « Ah! si elle pouvait...! » Mais lui n'y songe même pas.

Il est instruit plus que beaucoup d'étudiants. Et pourtant ses parents pauvres l'ont tenu peu de temps à l'école. Mais il a lu, et de bons livres, il a travaillé, observé, écouté, retenu. Et il continue son travail. Ses connaissances n'ont rien de négatif, elles ne sont pas mélangés d'erreurs, — ces dettes de la science.

Au reste, l'A. C. J. C. n'a pas de membre plus assidu ni plus charitablement combatif.

***

A ce jeune gentilhomme rien ne paraît négligeable dans tout ce qui tient à l'agrément et au bien de la bonne société et de la religion.

La charité est pour lui mère de la politesse et en est inséparable. Il se prête à l'une et à l'autre avec la même bonne grâce: trop courtois pour éclater jamais en dispute, pour prendre sa place dans une bousculade vulgaire, pour avoir raison avec les mots malsonnants de l'argot; et s'il ne se mêle point de corriger ses camarades mal élevés, sa tenue irréprochable leur est une constante et délicate correction.

Il n'étale pas plus ses « je » et ses « moi » aux yeux des gens, qu'il n'étale la fumée de ses cigarettes au nez des dames.

Il entre d'une façon discrète dans un salon, donne sa place à un plus digne dans un tramway, ne manœuvre pas des coudes pour conquérir le siège d'à côté, n'étend pas tout grand son journal à la face d'un voisin qui en lit un autre, n'avale pas sa soupe avec un bruit de pompe aspirante, ne joue pas du piano sur la table et ne se livre à aucun autre tic énervant. Il se garde de couper la parole à un causeur, sachant que l'art d'écouter est le don suprême de la conservation et l'une des marques distinctives de l'homme bien né. En causant il se réserve pour que les autres soient contents d'eux-mêmes, se prête avec bienveillance aux redites des ennuyeux, et il consent

même à apprendre beaucoup de choses qu'il sait, de gens qui les ignorent.

***

Ce jeune homme possède surtout une belle santé morale, aussi résistante à l'égoïsme, à l'ironie, à la blague et au scepticisme desséchant, qu'aux langueurs des blasés et aux équivoques amours.

La jeune fille n'est pas pour lui une manière de camarade, de copain, avec qui il n'y a pas raison de se gêner. Il porte dans son âme le respect de la femme. Son langage et ses manières ménagent la pudeur féminine et ne heurtent jamais ni les délicatesses d'une ingénue ni les fraîches illusions de son cœur. Il se souvient qu'il a des sœurs, et il les respecte dans les sœurs des autres.

Même quand une jeune fille perd le sentiment des convenances, lui n'oublie pas les distances qu'il ne faut pas franchir. S'il y est contraint, c'est avec une pitié mêlée de mépris qu'il écoute les petites Lanturlus modernes, toujours au courant de ce qu'elles ne devraient pas savoir et toujours loin des yeux de leur mère, lui raconter d'un air dégagé la dernière aventure d'un libertin à la mode, l'intrigue d'un roman

licencieux, un scandale conjugal, ou quelque anecdote égrillarde, trouvée souverainement spirituelle.

Il se dit que c'est parmi celles-là que les viveurs méritent de trouver leur femme et leur châtiment.

Et il continue de croire qu'une vie honnête et pure de jeune homme chrétien est encore la meilleure préparation à un mariage heureux.

Grosse-Tête

Grosse-tête n'est pas un nom commun; c'est un nom propre, comme Louis-Quatorze, P'tit-Loup et La Violette.

C'est aussi un nom composé: grosse et tête sont du féminin et s'accordent, du moins dans la grammaire. Ce qui n'empêche toutefois Grosse-Tête d'être un homme, règle générale. Quand on appelle une femme Grosse-Tête, c'est par exception et pour confirmer ladite règle générale.

Grosse-Tête pourrait aussi s'appeler Tête-Croche. Certaines gens même s'y trompent en prenant ces deux têtes pour la même ou pour des jumelles. Mais Tête-Croche n'est pas bien

porté. L'Académie ajoute — ou ajouterait, si elle faisait son devoir — après l'avoir défini : *Fam.* Cela signifie qu'il faut s'en abstenir, même quand c'est ça, tout à fait ça, qu'on veut dire. On ne coiffe donc pas un homme de Tête-Croche, au lieu de Grosse-Tête, quand on se pique de parler en *termes propres.*

***

Cet effort grammatical achevé, je me permets de vous présenter Grosse-Tête, — de vous l'introduire, selon l'expression de ses amis, comme s'il s'agissait de le glisser dans votre poche. Avec ça qu'on n'introduit pas Grosse-Tête si aisément, ni dans une poche de veste ni ailleurs. C'est un revêche.

De son physique on n'a rien à dire : il n'en a pas ; en ce sens qu'il est comme vous et moi, comme bien d'autres qui parlent, qui marchent, s'habillent, vont dans la rue, même en reviennent sans se faire arrêter, ou sans qu'on s'arrête pour s'écrier en les montrant du doigt : « Regarde donc ! » Un seul phénomène le distingue, mais il est prodigieux : Grosse-Tête a souvent la tête petite, effilée en cône tronqué dont on aurait arrondi les arêtes, avec des yeux au regard oblique, un front étroit, derrière lequel ses idées

pourraient se mouvoir à l'aise, si elles n'étaient fixes.

***

C'est au moral que Grosse-Tête se rattrape.

Quand j'ai dit: « ses idées », j'ai abusé du pluriel. C'est *son idée* qu'il faut dire. Il a son idée, comme l'Armée du Salut a son tambour: c'est une idée d'opposition, une idée qui fait du bruit. Toutes les autres idées, quand par hasard il lui en vient d'ailleurs, se résument dans celle-là, comme tous les instruments de musique et la musique elle-même, « le plus misérable des bruits », se résument dans le tambour. Cette comparaison est une sottise, mais j'y tiens, pour faire mon petit Grosse-Tête et pour citer Théophile Gautier, cette tête forte.

A la campagne, le théâtre préféré de Grosse-Tête, c'est devant la porte de l'église, après la messe. Ou bien, c'est sur le banc de la galerie du marchand d'en face, où se réunissent les maquignons, les rentiers en chicane avec leurs brus, les farceurs, les paresseux, tous les petits Grosse-Tête qui se développent en mangeant du curé. Son triomphe complet, c'est dans *la barre* de l'auberge. C'est là qu'il vide toute son idée, après avoir vidé autre chose.

Il démolit le sermon, il le déchiquète, il le *braye* comme du lin et en fait de l'étoupe.

— S'il pense, brait-il, s'il pense, le curé, qu'on va la lui payer, la dîme du foin! Vas-y voir: c'est pas dans la loi.

— Mais quand on ne récolte que du foin, comme dans votre « rang », hasarde un paroissien.... Faut bien payer quelque chose pour faire vivre le curé, si on veut avoir de la religion.

— Va donc, hein. Vivre, vivre! Il en aura toujours assez! Je garde ce que j'ai à manger: il n'aura pas mon foin. Ils disent que c'est l'évêque qui l'ordonne: l'évêque, c'est pas le code. C'est comme les patates: trouve-moi donc dans le code, essaie de me trouver, qu'on est obligé de payer la dîme des patates.

— Ah! dame, répond un habitant en clignant de l'œil, pour ça, pour les patates, tu y es, t'as raison, et je t'y laisse.

— Va-t-en, va! Y en a toujours des moutons comme toi qui aiment ça se faire mener. C'est pas moi qu'on mènera! Fais-toi gouverner dans la *Ligne* du Sacré Cœur: une *ligne* pour pêcher dans la politique. On ne m'y prendra pas! On aura des auberges quand on voudra: ça attire le monde et ça aide le progrès. C'est pas l'affaire des curés. L'affaire des curés, c'est la sacristie.

La question des écoles non plus, ça regarde pas les curés. C'est rien qu'une machine pour les aider à nuire au parti...

***

Note. — Il manquerait à Grosse-Tête son trait d'originalité, — ou, en meilleurs termes, sa marque distinctive de race, — s'il n'était pieds et mains liés dans la politique; et vous ne le reconnaîtriez plus à son œil fixe, si dans la politique il voyait autre chose que son parti. Il est partisan, oh! mais, là, partisan, entendez-vous, comme ses chefs les plus licenciés-ès-parti. Il y a une moitié du pays qu'il ne voit pas: il ne veut pas la voir. Il voit son parti, il l'entend, il en vit, il en boit, le sert et s'en sert, s'y incruste comme une huître au rocher, et quand il en change, c'est pour de l'argent. Il est fermé au reste. Il n'existe pas pour le reste. Étant Grosse-Tête, il s'en croit assez pour s'en ôter une partie, pour se couper une part de lui-même; il se divise, se paralyse la moitié de la tête. Il nous trompe quand il dit: me voici; il devrait dire: voici ma moitié. C'est un diminué, c'est une demie; — ou plutôt, c'est un ouvrage en deux tomes dont l'un est retiré de la circulation.

Dans les assemblées, c'est à lui qu'on confie

les arguments frappants. Autrefois, bleu indigo et fort à bras, il *débarquait* des hustings les m... rouges, au nom de la liberté de parole; aujourd'hui, rouge crabe, il en *débarque* ses anciens amis les bleus, au nom des principes. Oh! fichtre, ce n'est pas long! C'est vite fait à lui de débouter de leurs plaintes les minorités, de trancher les droits de l'Église et de l'État, de mettre à sa place le Pape, qui est venu, avec son décret *Ne t'aimerai*, embrouiller nos mariages et *note* politique, comme si les protestants n'étaient pas plus *monsieur* que nous... plus instruits,... plus riches...

***

Appendice. — Grosse-Tête a des enfants, des « petits », comme dit irrévérencieusement l'habitant qui, tout à l'heure, l'a laissé dans... la buvette. Cette progéniture lui fait honneur. Si elle n'est pas instruite, elle est du moins restée longtemps à l'école.

J'en ai connu deux; mais je crois que l'un, je n'en suis pas sûr, et je ne veux rien avancer que je ne sache, je crois que l'un d'eux est son neveu. Ils demeurent à la ville: les enfants de Grosse-Tête et même ses neveux n'aiment pas à cultiver la terre. Ça manque d'envergure et

il y a bien plus de monde à la ville, et bien mieux habillé.

Et donc, son neveu a beaucoup hérité de son oncle ? Ce qui fait, comme de bonne raison, qu'il a, lui aussi, *son* idée. C'est d'ailleurs l'idée des autres; mais les autres, pour lui, ce sont toujours nos adversaires. Il pense invariablement comme eux, contre nous et les siens. Rien comme ça, croit-il, pour avoir l'air intelligent. Il est anglomane et tâche de parler partout l'anglais, bien qu'il n'ait jamais pu l'apprendre, en dépit d'efforts et d'une gymnastique maxillaire fort amusante. Il contemple nos luttes nationales avec une pitié hautaine: « Nous aurions tant à gagner à nous assimiler à la race supérieure! » Oh! que ce neveu Grosse-Tête est fort! Vous pensez, vous, que les Boches ont violé des droits, achevé des blessés, bombardés des cathédrales, torturé des femmes et des religieuses: essayez, naïves petites têtes, de faire entrer cela dans la *Grosse* du neveu...

L'autre enfant, un vrai fils à papa, celui-là, c'est tout son père en petit. Ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau. Seulement, mieux que l'auteur de ses jours, et probablement à cause des bancs de l'école où il s'est assis longtemps, il accepte les idées et les principes d'au-

trui, même les bons et il les partage, comme il dit. Il les défend même avec un enthousiasme protecteur. Mais, — il y a un *mais*, et c'est sur *mais*, traître écueil, que sa tête chavire, si on peut dire d'une tête qui n'a jamais navigué, — mais si le champion de ses principes commet la gaucherie de toucher à sa personne ou à celle de son père, ne serait-ce que d'une pointe, il verse, il plonge et nage vers *son* idée.

Et son idée, c'est ça, à Grosse-Tête II, c'est *lui*.

Vous avez écrit, ô tête de champion imprévoyant, que pour briller dans l'administration publique, il ne suffit pas « de vendre de la réglisse, du sirop et des pipes de bois ». Est-ce que vous ne saviez pas que Grosse-Tête I en vend ? Encore si vous aviez dit qu'il en vend *en gros*... c'est bien plus noble! Mais non, vous allez, comme ça, insinuer: en détail... Vous êtes f... Vous avez contre vous l'idée de Grosse-Tête I, de Grosse-Tête II et du fils ou neveu Grosse-Tête III.

***

Résolution. — Quand je rencontrerai Grosse-Tête, je ne me moquerai pas de lui: ce n'est pas charitable. Je ne le contredirai pas: ça l'enracinerait dans son idée, et c'est encore moins charitable. Je ne l'approuverai pas non plus: ça l'encouragerait, et c'est ce qu'il y a de moins charitable.

Comme aux États

Savez-vous ce qu'il y a de plus américain qu'un Américain ? C'est un Canadien qui veut le paraître.

Un Américain pur sang n'a qu'à se laisser faire pour en avoir l'air et pour l'être: il en a le langage, il en a la tenue distinguée, il en a les superlatifs et l'aplomb, il en a la candeur et l'argent. Quand il critique les institutions de son pays, on sait que c'est par une modestie coutumière, et personne pour cela ne conteste son origine.

Un Canadien français a beau poser au Yankee, il n'en acquiert jamais tout à fait la mine et l'assurance; il a beau en parler le langage, il ne va jamais jusqu'à la nasalité parfaite; il a beau se faire *plomber* les dents en or et brasser des affaires, la réclame la mieux payée ne le proclame jamais *the greatest in the world.* Pour ne pas être traître au pays de ses admirations, il lui faut louer même ce que l'Américain blâme, critique et déplore; il ne se croit pas patriote s'il n'est pas chauvin; il doit trouver dignes de louange tous les traits du Yankee y compris

ses travers, ses bosses et ses verrues. Quand il en parle à l'étranger — comme ce brave paroissien que je rencontre souvent en voyage — il doit dénigrer tout ce qui est de chez nous, vanter tout ce qui vient de là-bas, et répéter, en passant du ton de la pitié à celui de l'enthousiasme: « Oh! si nous faisions comme aux États! » ou encore: « Quand aurons-nous, ici, comme aux États... ? » et toutes les institutions y passent.

C'est pour rétablir l'équilibre de ce brave garçon que je viens de faire une revue des enquêtes de l'Oncle Sam.

***

La dernière — jusqu'à ce matin... je ne réponds de rien pour ce soir — a chargé des enquêteurs extraordinaires de faire une enquête sur l'honnêteté de certains enquêteurs, lesquels avaient été chargés de faire une enquête sur les pots-de-vin versés dans la construction de deux ou trois écoles publiques et qui ont, paraît-il, pour ne point voir les susdits pots-de-vin, reçu plus de pots-de-vin eux-mêmes que toute leur enquête ne devait en révéler. Si bien que l'Américain, né inventeur, et qui considérait l'enquête comme le seul médecin capable de tuer certaines espèces de voleurs, ne sait plus quel

médecin inventer pour tuer le médecin lui-même.

Bolce a poussé un cri d'alarme contre les universités américaines; et l'enquête a démontré, clair comme le soleil d'Afrique, que l'enseignement universitaire des États-Unis fait razzia de l'autorité, de toutes croyances traditionnelles et de tout culte religieux, — qu'il a, enfin, empoigné l'Oncle Sam par la tête, pour le ramener — et vite aussi! au paganisme.

Le *Wall Street Journal*, de New-York, et le président de la *First National Bank*, de Chicago, aidés d'une centaine d'inspecteurs d'écoles réunis en congrès, ont fait une enquête sur les écoles publiques américaines. Et ils ont conclu qu'il est navrant, *appalling*, de payer de si gros salaires et de bâtir de si beaux édifices, pour des enfants « qui n'apprennent, ni à lire, ni à écrire, ni à compter, ni à épeler ».

On a commencé une enquête sur l'administration et la moralité de quelques écoles normales... Celle-ci, un ministère pudique l'a étouffée. Tant mieux!... Les jeunes filles-mères, impliquées dans ces histoires tendres, ont mieux aimé se taire que d'accuser leurs professeurs bien-aimés. De sorte que l'affaire, commencée dans les livres et continuée dans l'amour, s'est terminée à l'amiable et à la maternité. Mais

l'accusation reste là avec ses faits et ses noms propres. Elle menace même de se généraliser... Vous verrez qu'elle va revenir. . et nous allons savoir comment ces maîtres haut-salariés pourvoient aux écoles...

***

On a fait une enquête sur les hôpitaux, — parlez-en à Fitchburg, par exemple. Et elle a révélé des facilités de mourir et de faire mourir que la médecine, les Hôtels-Dieu, les Sœurs grises ou noires n'ont jamais même soupçonnées. Il fallait cette enquête pour nous apprendre à imaginer toutes les maladies qu'on peut ajouter à la maladie d'un pauvre patient, et tout ce que le chloroforme et la morphine peuvent fournir de loisirs, la nuit, aux gardes-malades, pour conter fleurette aux jeunes et aux vieux internes, et prolonger de joyeux rendez-vous!

On a fait une enquête sur les asiles d'aliénés. Ce qu'elle a constaté ne serait pas croyable, s'il ne fallait croire les Américains au moins sous serment. Je connais des prisonniers qui se plaignent des traitements subis en nos prisons. Les ingrats! ils sont aux noces!

A l'asile de Worcester, pour empêcher un patient de se plaindre, les gardes ouvrirent, toute

la nuit, en plein hiver, la fenêtre de son alcôve, jusqu'à ce que, étant gelé, il cessât ses plaintes. Un autre eut les jambes tordues, tressées, *kneaded*, — on en fit une « torquette », comme on dit à Saint-Jacques de l'Achigan. Un troisième qui refusait de balayer, se fit arracher son manche à balai, et on s'en servit pour l'empaler. Aussi bien, faut-il qu'un fou soit peu intelligent, pour ne pas savoir qu'un balai doit servir à quelque chose.

***

Beaucoup de ces faits, sont la conclusion logique et vécue d'un système. Ilà n'ont rien d'étonnant.

Ce qui étonne, c'est d'entendre un Canadien français demander des écoles laïques et des institutions de charité comme aux États.

— Et pourquoi les demande-t-il ?

— Est-ce que je le sais, moi ? C'est une mentalité inexplicable. Il y a toujours, comme ça, des gens qui se baissent pour faire paraître les autres plus grands.

L'Oncle Sam devrait faire une enquête sur cette mentalité à nous: ça l'amuserait assurément, lui qui envie nos œuvres de charité, nos Sœurs, la tenue, le travail et la moralité de nos enfants.

Le Neurasthénique

Il était là, sur le trottoir, planté, sur ses quilles, n'osant traverser la rue. Si le tramway allait passer! S'il fallait...

Tandis que d'autres piétons languissaient, maugréaient parce que le *p'tit char* n'arrivait toujours pas, lui, inquiet, l'imagination pleine des victimes écrasés, tout tremblant, mettait le pied sur l'asphalte, allait jusqu'au rail, et revenait en songeant:

—Je vais d'abord, en tout cas, le laisser passer.

— Allons, lui dis-je, en lui tendant la main qu'est-ce qu'il y a donc ?

Je m'aperçus trop tard que je n'avais pu cacher mon étonnement et ma peine devant le visage amaigri, pâle, triste, de mon vieil ami. Sa mine décrépite navrait, ses deux yeux se fixaient, immobiles, sur un même point, comme son esprit sur une même idée. Il était méconnaissable.

— Hein! je te surprends, me confia-t-il, sur un ton d'angoisse; tu ne peux pas me le cacher. Je suis fichu!

— Au contraire, repris-je, en dissimulant; tu

es convalescent, puisque tu te promènes au grand air et au soleil.

— Convalescent! Je m'éteins comme une lampe sans huile, mon cher. Je suis neurasthénique! Sais-tu ce que c'est, la neurasthénie? Dieu t'en préserve! Ma maladie n'a qu'un nom; mais elle a mille formes. As-tu lu le *Vase brisé* de Sully Prud'homme? La neurasthénie, c'est l'âme brisée d'un homme. Toutes les énergies s'en sont écoulées; elle a une fissure, n'y touche pas. Oh! qu'on est malade quand, à la lassitude intellectuelle, se joignent l'incapacité physique, le dégoût des choses, la frayeur de l'avenir noir, les nerfs qui grincent au moindre bruit, au son de la voix humaine, d'une porte qui bat, à la vue passagère d'un être antipathique... J'étais riche: un chacal de la Bourse m'a ruiné. J'étais gai: j'ai des ennuis sombres et des colères de sauvage. J'étais brave: j'ai peur de mon ombre. J'étais fort: je suis une loque humaine. Tu sais de quelle volonté j'étais armé: je ne peux pas, je ne veux plus vouloir. Un soir, après un travail trop intense et une souffrance morale qui me frappait toujours à la même place, comme un marteau sur un clou, il m'a semblé que là — il se posa la main sur la nuque — se brisait l'anneau reliant le système ner-

veux à l'imagination, laquelle fournit en images les pensées à l'intelligence. Maintenant j'ai encore toutes les images, mais elles ne rejoignent plus la raison. J'ai beau essayer de raccrccher le système, rien ne prend; la chaîne est rompue.

C'est ça, mon pauvre ami, la neurasthénie. Si j'étais seul, ça me serait égal; mais vois-tu ma femme et mes filles traînant leur misère, pauvres honteuses, servantes, quêteuses ?...

— Voyons, voyons, tu broies du noir... ne pense donc pas à tout cela, tu vas te guérir.

— Tu vas te guérir... oui... fit-il avec une langueur de désespéré. Tu es bête comme mon médecin: pour me guérir, tu me supposes guéri. N'y pas penser... je ne serais pas malade si je n'y pensais pas: c'est ma maladie!

Mon vieux Curé

On nous écrit:

Au milieu des angoisses qui nous étreignent et des émotions douloureuses de la guerre, un grand chagrin vient de nous frapper et marquer d'un deuil de plus le souvenir de l'année 1918.

Notre vieux curé est mort.

Il est mort chargé d'années, d'œuvres et de vertus. Je dirais bien aussi chargé de gloire, mais il ne voudrait pas! Ce mot éveille trop de bruit et fait trop songer à des trompettes qui éclateraient dans le silence de son presbytère. Il rappelle trop l'admiration tapageuse: le mérite du héros publié, chanté par les foules, étalé au dehors, déroulé comme un drapeau claquant aux quatre vents de l'horizon, claironné par les journaux, les revues, les livres et la renommée.

La gloire de mon curé est plus modeste. Elle n'a pas eu d'autre clairon que les larmes silencieuses des paroissiens conduisant leur père au cimetière. Elle est enveloppée dans l'humilité, comme les restes vénérés du défunt le sont dans le suaire. Elle ne claque pas au grand vent de la célébrité: tout au plus est-elle comme la ban-

nière qu'on porte avec respect aux jours de procession, ou qui ondoie doucement dans l'ombre du sanctuaire, sous les yeux de la madone, quand on ouvre les fenêtres de l'église.

***

Tout le théâtre de sa gloire est là, à mon vieux curé, dans le sanctuaire et à la sacristie, entre son confessionnal et l'autel. Il y passait la plus grande partie de ses journées. C'est là que, pendant trente ans, je l'ai rencontré. Il y était pour mon baptême; je l'y ai retrouvé pour ma première communion; c'est là que je suis allé le voir pour préparer mon mariage. Quand je l'ai aperçu ailleurs, c'était en passant: il allait aux malades ou chez les pauvres.

Sa paroisse n'était pas grande, mais toute sa paroisse était à lui, — je veux dire qu'il portait également tous ses paroissiens dans son cœur. Et si les paroisses se reconstituent au ciel, je suis sûr que là-haut il sera le gros curé d'une très grande paroisse, car il a tâché d'y envoyer tout son monde.

Et c'est pour cela que les curés sont curés: pour reconstituer leur paroisse au paradis.

***

A la sortie des funérailles, notre Député, qui a l'ignorance prétentieuse autant que notre curé avait la science modeste, me dit sur un ton de husting tempéré: « La paroisse est arriérée, hein! il n'était pas *moderne*, il était de la *vieille école*, le bonhomme! » — En voilà un, vous pouvez en être sûrs, qui est parfaitement convaincu de son *modernisme*, et il a tort de s'en vanter comme un bossu qui se vanterait de sa bosse.

— *Moderne*! lui dis-je, *vieille école!* je ne comprends pas. Pour moi ces titres divers et ces façons de parler ne changent rien au fond des choses, pas plus qu'une soutane plus ou moins longue ou fine ne modernise le ministère. Le prêtre et le curé, tous les prêtres et tous les curés approuvés, aimés par leur évêque et par l'Église, ont été, doivent être, et sont pour moi de l'école de l'Évangile. C'est une école très vieille et toujours jeune. Et comme il n'y en a qu'une, je m'évertue en vain à trouver la catégorie de ceux que tu voudrais placer dans une autre. Ils sont tous des tenants et des lieutenants du Christ, lequel ne vieillit pas, même dans les plus vieux curés, et ne rajeunit pas, même sous le bonnet de docteur des plus jeunes vicaires.

C'est sous ces traits que je les vois tous.

Et c'est dans cette lumière que j'ai beaucoup vénéré mon vieux curé défunt.

***

Il était grand patriote. C'était chose rare toutefois de l'entendre dire qu'il aimait sa patrie. Il avait mieux à faire, comme un bon fils dont la pudeur n'éprouve aucun besoin d'assurer tout le monde qu'il aime sa mère.

Il appartient à cette longue lignée de curés patriotes qui ont opéré le grand miracle: le miracle dont parle Barrès, de la survivance de notre race, de notre foi et de notre langue sur la terre canadienne. Ce sont eux qui ont entretenu tous les petits foyers de vie catholique et française sans lesquels la nationalité se serait éteinte. Nous leur devons la paroisse, cette cellule vivante qui a fait vivre tout le corps. Ils ont été les ouvriers anonymes, obscurs, riches d'espoir et vivant de peu, rebâtissant avec patience sur des ruines, priant ferme et enseignant de même, redisant à leurs enfants, aux jours de paix comme aux jours de l'insurrection: « Soyons fermes et restons dans l'ordre: nous avons des traditions saintes, il faut les conserver; nous sommes chez nous, il faut y vivre libres en servant Dieu. » Ils n'ont pas parlé dans les

tribunes parlementaires; on ne cite pas leurs mots, on ne rappelle pas leurs luttes contre certaines lois oppressives. Mais quand les lois oppressives ont été votées, ce sont eux souvent qui en ont rendu l'application impossible ou vaine.

Mon vieux curé continuait ces patriotes-là.

Il ne parlait jamais de politique à la façon des politiciens. Il ne considérait en elle que ce qui touche aux âmes, à l'éducation de l'enfance et aux intérêts supérieurs de la race et de la religion. Le ranger dans un parti, c'eût été une injure. Il se fût cru diminué, lui prêtre, indigne de son chef Jésus-Christ, en se laissant imposer un chef politique. Il acceptait l'autorité comme venant de Dieu, et il jugeait les hommes par ce qu'ils sont et par leurs œuvres. Et comme, en toute question, il n'avait ni préjugés de clan, ni préférence personnelle, il voyait juste.

On a dit d'un grand journaliste, très instruit: « Rien ne lui était étranger, pas même la méditation. » Mon curé, lui, trouvait tout dans la méditation, même la saine politique.

***

Il est mort pauvre, ayant donné tout son superflu avant de mourir.

Il administrait en économe sage les biens d'église, avait bâti une belle maison au bon Dieu, y entretenait un luxe de propreté parfaite, de l'ordre, des parures, toute une famille de statues dont il avait raconté l'histoire édifiante à ses gens, et devant lesquelles les paroissiens aimaient à venir prier. On le trouvait plus souvent que personne et plus longtemps agenouillé devant l'autel.

Il obtenait de son monde ce qu'il voulait.

Sa ligue du Sacré Cœur et ses congrégations marchaient comme une armée aux ordres d'un grand général.

Nul n'enseigna jamais mieux le catéchisme. Nul n'y consacra plus de fatigue et de soins. Les petits et les grands enfants assistaient à ses leçons tous les dimanches. C'était une fête. C'en était une autre semblable chaque fois qu'il entrait dans les écoles. Et la fête se terminait d'ordinaire quand il avait bien expliqué un chapitre et fait comprendre les vérités les plus difficiles, à force de comparaisons et d'exemples, par des concours, des *concertations*, où des groupes rivaux d'enfants se lançaient des questions, se corrigeaient mutuellement, se bombardaient à coups d'articles du symbole et de commandements, tombaient *morts* sur leurs bancs ou chan-

taient victoire. Oh! les fêtes du catéchisme de mon vieux curé!

Il prêchait de même à son peuple. Il prêchait bien, très bien, à sa manière. Et sa manière, si je ne m'abuse, c'était la bonne manière. Il tirait des comparaisons de la terre, des bêtes et des choses, de la culture, des travaux quotidiens, des roses qui s'épanouissent comme un cœur aimant sous les regards de Dieu, des lis blancs comme l'âme d'une bonne enfant de Marie. Quand il avait fini, ma foi! il me semble que nous comprenions les mystères.

Son style faisait quelquefois sourire les gens de la ville, — car il en venait pendant l'été. Si mon vieux curé les eût vus sourire, il n'aurait rien changé, j'en suis sûr, dans sa façon de dire; mais il aurait souri, lui, de bien autre chose, car il était malin autant que charitable.

En vérité, je me demande ce que notre Député a bien voulu dire avec sa *vieille école*.

La ceinture fléchée

Il n'y en a plus, de ceinture fléchée. Et c'est dommage: elle habillait si bien nos *habitants* et donnait une note si pittoresque à leur costume d'hiver!

Étendue de tout son large, elle encerclait la taille à deux ou trois tours avec une grâce virile, elle apportait une note d'élégance à la souplesse du torse, elle soutenait en les atténuant les proportions d'un abdomen trop avantageux. Ses rayures multicolores, terminées en pointe de flèches, formaient sur le capot d'étoffe du pays une zone confortable, aux couleurs gaies, faisant songer à ce bien-être particulier qui s'éveillait dans nos imaginations d'enfants, quand notre vieux maître d'école nous montrait, du bout de sa baguette, la mappemonde, un peu au-dessus de l'équateur, en disant: « Ça, c'est la zone tempérée. »

Tant qu'ils ont porté leur ceinture fléchée, nos Vieux avaient une mine à eux tout seuls, originale, charmante à voir. Rien que d'en être entourés, les plus cassés reprenaient une allure gaillarde.

Ils la nouaient sur la hanche, et ce nœud, et ces franges qui pendaient en deux tresses inégales jusqu'aux mollets, c'était leur orgueil, le dernier cri du goût, l'art suprême, la griffe de l'artiste-habitant. Ils ne le disaient pas, comme de raison, mais ils pensaient, comme Buffon: « Le nœud, c'est l'homme. » Ils y portaient la main, comme un beau cavalier à son sabre; ils en faisaient parade, comme les vieux grognards premier-empire du panache flottant sur leur bonnet de poil.

Chassée par la mode, elle s'en est allée, la ceinture fléchée; mais pas seule, hélas! La tuque bleue est partie la première, emportée avec son pompon par la rafale moderniste, ainsi qu'en une poudrerie de nord-est. Pervertis par ce scandale, les souliers mous, en peau d'orignal ou de bœuf, ont suivi. L'étoffe du pays a résisté quelque temps, se battant jusqu'à la corde pour ses droits et privilèges; puis, râpée, trahie, elle a cédé. Et comme la force de chacun était dans l'union, la ceinture, isolée, s'est dénouée tristement, s'est roulée sur elle-même et est rentrée, tel Achille... dans son tiroir de commode.

Des « bottes Napoléon » et des *congress*, fécondes en cors aux pieds, ont remplacé les souliers souples comme des gants. Des bêtes sorties

du fond des bois et des eaux: loutres, visons, rats-musqués; des huit-reflets grelottants, pleins de rhumes et de pleurésies, ont succédé à la tuque. La ceinture rongée par le chagrin et les mites, est morte dans l'oubli, remplacée par rien du tout!

Si du moins les vieilles choses traditionnelles du cœur, de l'esprit, de l'histoire et de la foi nous restaient! Mais elles s'en vont aussi...

Le Père Rottot, S. J.

Ce fut une parole de deuil profond, quand on répéta dans la paroisse de l'Immaculée-Conception: « Le P. Rottot, le *bon* P. Rottot est mort! »

Cette nouvelle pourtant ne prit personne par surprise: depuis plus d'un an on assistait à sa lente mort tous les jours. Chaque fois qu'on le voyait dire sa messe, entrer dans son confessionnal, vaquer aux occupations de son ministère, porter la communion, distribuer des aumônes et des consolations aux pauvres, assister des mourants, on se disait: « Mais, il est mourant lui-même! Quelle énergie soutient donc ces mem-

bres émaciés et ce corps de souffrance ? Ne va-t-il pas tomber avant d'achever ce dernier effort d'apostolat ? » D'autres auraient été couchés dans un lit d'hôpital depuis une douzaine de mois, lui voulait travailler jusqu'à la dernière heure et mourir debout. Disparaître sans déranger personne était un de ses désirs; vivre et souffrir sans se plaindre, une de ses maximes favorites. C'était même lui déplaire que de s'informer avec sympathie de sa santé ou lui parler de repos.

Il tomba un soir après une dernière course aux malades et un dernier souper donné à des miséreux. Le coup mortel le terrassa, sans lui ôter toutefois le temps de recevoir les derniers sacrements et de reprendre suffisamment conscience pour reconnaître son crucifix et le presser dans sa main jusqu'au moment de l'agonie.

Il expira vers midi, en la fête de l'Assomption de la sainte Vierge.

***

Les paroissiens qui ont connu le P. Rottot et ceux qui ont vécu avec lui n'ont rien à apprendre dans cette notice biographique. Tous gardent dans leur mémoire et se redisent au fond du cœur, en pensant à lui, des souvenirs, des exemples, des bienfaits plus touchants et

qui le peignent en traits plus ressemblants que tout ce que nous pourrions en écrire.

Beaucoup de lecteurs du *Bulletin* ne l'ont jamais vu ni entendu; c'est pour eux que nous évoquons sa figure. Ils en garderont, croyons-nous, un souvenir édifié.

Toute âme a sa vertu dominante et plus personnelle, comme tout visage ses traits distinctifs. Ce qui caractérise la physionomie morale du P. Rottot et lui donne un relief particulier, la vertu qui marque son âme de traits éminemment personnels, c'est sa charité. Si nous écrivions sa vie d'homme, de prêtre, de jésuite, enveloppée d'humilité et faite de jours tout pareils en apparence, ce serait une longue histoire de charité, dont les manifestations diverses formeraient les chapitres. Aussi bien, il lui a fallu posséder tous les secrets de cette vertu, pour que, mêlé à tant de confidences, venu en contact avec tant d'âmes, tant d'individus et de classes, tant de susceptibilités, il n'ait jamais connu ou suscité, je ne dis pas d'inimitiés, — qui aurait jamais réussi à haïr le P. Rottot ? — mais de simples froissements ou antipathies. On ne saurait être plus aimé et mieux mériter de l'être, — sans l'avoir jamais recherché, — par les petits qui ne le disent pas, par les humbles dont

la reconnaissance n'apporte qu'elle-même en retour des bienfaits; par les intimes eux-mêmes, dont les exigences sont d'ordinaire plus sévères, parce qu'ils sont placés trop près pour mesurer les grandes qualités et assez pour voir tous les petits défauts.

Il fut charitable sous toutes les formes; il employa de la charité toutes les industries; charitable pour tous: le concours des foules autour de son cercueil a proclamé, mieux que des oraisons funèbres, sa charité et en a été le triomphe; les larmes versées et les sanglots entendus pendant ses funérailles ont été, à leur façon, des actions de grâce à sa bonté.

La charité jaillissait spontanément de son âme, comme l'eau d'une source, mais d'une source à l'ombre, cachée sous les bois et dans les mousses.

Religieux et ne possédant rien lui-même en propre, il commençait par mendier pour ses mendiants; joignant aux dons de sa pauvre bourse les dons très riches de son cœur, il donnait simplement, comme sans s'en apercevoir, toujours bien aise qu'on acceptât; il allait au-devant de toutes les misères, prévenait toutes les timidités, devinait les désirs en peine et leur répandait sans compter tout ce qu'il avait; — quand il ne le répandait pas, ou qu'il lui restait à son insu

quelque chose, il était enchanté qu'on l'en soulageât, comme on soulage un arbre chargé de fruits en le gaulant pour le dépouiller.

Il s'est répandu en œuvres, en services rendus et silencieux, en aumônes secrètes, en bons conseils, en fatigues et en sacrifices de toute sorte, le jour, la nuit, à toute heure, en sympathies ingénieuses, en démarches et en luttes pour toutes les bonnes causes, en sourires paternels, encourageants, en pardons. On eût dit que l'égoïsme qui, chez les autres, meurt un quart d'heure après leur mort, avait été chez lui étouffé en naissant, ou du moins s'il vivait encore, avait été à jamais retiré de la circulation.

Le P. Rottot était bien convaincu que toutes les corvées lui étaient dues, et que son rôle d'obligation était d'alléger le fardeau des autres, de leur faire aussi large que possible la part des secours, des aises, du bien-être, et de toutes les agréables compensations. Il se chargeait de la besogne de ses confrères pour allonger leurs vacances, lui qui n'en prenait pas; il veillait jusqu'à minuit, malade lui-même, pour donner la communion à un malade qui ne pouvait rester à jeun jusqu'au matin; les mineurs de Copper Cliff et les bûcherons des chantiers du nord de Sudbury racontent encore avec émotion, com-

ment, après les avoir exhortés et confessés, il réussissait à prolonger leur repos, en se faisant lui-même leur serviteur, leur cuisinier et leur commissionnaire.

Il serait bien malaisé de penser moins à soi et plus aux autres, et avec plus de naturel. Il aurait pardonné en riant à qui lui aurait volé son repas; mais il ne se fût jamais pardonné de ne l'avoir pas donné à qui avait faim. Il savait le tour de pousser sa chaise à un autre; il n'a jamais su tirer à lui la chaise du voisin!

A mainte reprise les silences même du P. Rottot firent œuvre de charité.

S'il existe au monde ce qu'on pourrait appeler l'art de se taire et le talent de déconcerter les mauvaises langues, il poussait cet art et ce talent jusqu'au génie. Personne n'a pu rapporter de lui une conversation médisante; et ceux qui ont médit en sa présence peuvent témoigner de son abstention significative, ou bien qu'il a su alors trouver aux absents les plus malmenés, des qualités faisant contrepoids, aux portraits les plus chargés quelques traits sympathiques et attachants, aux personnages les plus ridicules et aux calomniés les plus compromis et sujets à caution, des actes ou du moins des intentions dignes de toutes les indulgences. Chacun savait

bien, si loin qu'il fût, que devant lui sa réputation était en parfaite sécurité.

On a l'air de plaisanter en disant que ce charitable jésuite a même parfois fait aux autres l'aumône de son esprit — car il en avait beaucoup. S'il n'en a pas donné à tout le monde, ce n'est pas sa faute; mais il en a du moins prêté bien des fois. On cite encore et on fait circuler, à la grande joie commune, des milliers de « mots », des traits bien aiguisés, des plaisanteries charmantes, des anecdotes délicieuses de finesse et de comique, lancées, racontées par lui dans l'intimité, entre quatre oreilles, dans ces conversations discrètes, mi-silencieuses, qu'il chérissait, — et qu'ensuite on a attribués, sans trop savoir d'où ils venaient, à d'autres qui en étaient tout fiers et se laissaient faire, sans que jamais l'auteur ait fait mine de s'en apercevoir ou ait songé à réclamer. Il leur accordait volontiers cet esprit, et c'était une de ses façons de faire l'aumône.

C'en était une autre de chercher en toute occasion à rendre la vie plus agréable et plus souriante à tout le monde; et sa charité puisait, pour cela, dans des ressources sans fin: depuis la citation amusante de quelque saint original ou d'un auteur classique, — il en avait plein la

mémoire, — jusqu'au portrait brossé en deux phrases et campé, là, vivant et drôle, d'un geste, d'un regard de ses yeux, d'un mouvement mimique de sa mobile physionomie; et jusqu'à la bonne farce gauloise qui faisait pouffer de rire. Encore un peu, et je croirais volontiers que plusieurs de ses distractions légendaires, dont on rit encore aux éclats, — comme son entrée au réfectoire en aube, pour le déjeûner, ou son *Dominus vobiscum* chanté dans une chambre de malade, avant de donner le saint viatique, — ont été un peu voulues et prévues pour amuser à ses dépens des gens qui avaient besoin de rire.

Jamais toutefois il n'a usé de sa verve spirituelle pour blesser une sensibilité; et c'est d'un mérite peu banal, d'avoir porté dans son carquois tant de flèches barbelées et de n'en avoir jamais lancé une seule par malice.

Au reste, la vie de ce jésuite offre bien d'autres contrastes entre ce qu'il était et ce qu'il paraissait être ou ce que l'on pensait de lui. Il était instruit, avait énormément de lecture, — trop peut-être pour avoir le temps d'y mettre de l'ordre, — se tenait dans le mouvement des idées religieuses et littéraires beaucoup plus qu'on n'aurait pu l'attendre d'un homme si chargé de ministère au dehors: à qui donc en fit-il jamais

montre, et quels braves paroissiens l'ont jamais découvert ? Nul homme plus original n'a tenu à se montrer sous des manières plus ordinaires. Jamais esprit plus éveillé n'a plus souvent consenti à s'envelopper de mines endormies. Ses yeux demi-clos faisaient croire à de la myopie: il n'y avait que des nuits blanches. « Laissez-le, disait-on, rencontrer un enfant blême ou un pauvre en guenilles: vous vous apercevrez vite qu'il voit clair! »

Quand les bonnes gens ne pouvaient s'empêcher de remarquer, en souriant, les désordres de sa toilette, sa tête broussailleuse et ses négligences physiques, ils trouvaient pour l'excuser des mots charmants et très justes. Ça leur était bien égal, à eux qui n'ont ni parfum dans les habits ni vermine dans l'âme, que le P. Rottot, absorbé par ses œuvres de charité, n'eût pas songé aux franges de son pantalon et à ses bottes éculées! — « Il n'a pas ciré ses souliers, disait quelqu'un; mais je crois bien! il vient de les échanger avec un quêteux! » — Et c'était la vérité même. Quand il avait épousseté des consciences durant cinq ou six heures au confessionnal, ses pénitents lui pardonnaient volontiers de ne pas épousseter son chapeau.

Un soir qu'il rentrait à la maison, mal vêtu

et transi de froid: « Savez-vous pourquoi, me demanda un de ses amis, il n'a pas tout à l'heure, comme saint Martin, donné à un pauvre la moitié de son manteau ?

—C'est qu'il a oublié de le mettre, je suppose ?

— Non, c'est qu'il l'a donné tout entier. »

***

Et c'est parce qu'il a tout donné et s'est dépensé sans calculer, parce qu'il a livré par tranches toutes vives sa santé et sa vigueur, travaillé sans relâche et sans prudence humaine, sacrifié aux pauvres, à tous ceux qu'il aimait par amour de Dieu, ses jours et ses nuits, toute sa puissance de labeur, toutes les ressources de son intelligence et toutes les compassions de son bon cœur; c'est parce qu'il fut apôtre dévoué jusqu'à l'héroïsme, discret jusqu'à se faire complice, dans son corps et sans rien dire, de la maladie qui le tuait, oublieux de lui-même jusqu'aux excès de la faim, humble et fatigué jusqu'à l'épuisement, constant jusqu'à l'agonie, —que ce religieux, si robuste, musculeux, bâti en Hercule, ramassé en force, d'une si belle santé morale et physique et qui semblait avoir les promesses de trente ans de vie encore, est tombé

courageusement, sous les armes du sacré Cœur, ainsi qu'un soldat de premier rang. Au lieu de rapporter à Dieu, par un usage mesuré, prudent, comme petit à petit et sou par sou, les trésors qu'il en avait reçus, il les lui offrit chaque jour, puis tous d'un coup, avec sa vie et dans l'ardeur de sa charité, comme un fils reconnaissant, dont le cœur ne calcule pas, rapporte à son père les sommes qu il en a reçues et dépose entre les mains paternelles qu'il baise le capital et les intérêts.

Le souvenir du P. Rottot va survivre, comme celui de ses œuvres, — surtout celui de sa campagne antialcoolique, menée depuis plusieurs années avec tant de modestie, mais si féconde! Son nom, vivante leçon, est dans la mémoire des humbles et des petits pour y rester, — comme reste dans une paroisse le nom d'un saint curé, —.fixé par la reconnaissance, confié à la garde de l'amitié, — et la reconnaissance est un clou qui fixe bien une image au mur, et c'est une gardienne bien fidèle que la fidèle amitié.

Les parents raconteront ce nom à leurs enfants, en l'encadrant d'anecdotes touchantes et de l'auréole riante de la bonté. Les pauvres, les bonnes âmes, les simples, tous les sincères qui ne savent pas comment dire, mais qui disent

mieux que tous autres, parce qu'ils vont droit à la vérité et en négligent les accessoires pour, d'un mot, en toucher le fond, répéteront sans chercher plus loin, et ils auront tout dit sans croire si bien dire: « Charitable comme le P. Rottot ».

Les Conseilleurs

Un père de famille écrivait, ces jours derniers, à l'un de nos missionnaires pour se plaindre de certaines misères familiales et lui suggérer des sujets de prédication...

Il y a toujours, comme ça, pendant les missions, des paroissiens, zélés et encombrants, qui renseignent les Pères sur ce qu'il faut dire et qui coiffent les autres avec ce qui a été dit. Les grandes vérités et les enseignements les plus nécessaires du catéchisme sont de vains mots, simple parlote de missionnaires peu pratiques, tant que le prêcheur n'a pas fait servir la religion à avancer leur petite affaire, à taper sur la tête d'un voisin antipathique, à corriger tout le monde, excepté eux, à faire disparaître ce qui leur nuit et à guérir leur petit bobo.

— Prêchez donc contre ceci! prêchez donc

contre ceux-là! En voulez-vous de la matière à sermons? Tenez, ma femme m'a dit, hier soir: « Tu es un...! » dites-le donc, pendant la retraite des femmes, que ce n'est pas permis de parler comme ça à son mari! — « Tenez, mon mari..., c'est un homme comme il faut... je peux rien dire contre lui; pour ça, non, je peux rien dire, je fais pas sa confession; mais c'est un chicanier, un coureur de nuit, qui sort avec Untel... Prêchez donc contre les maris qui sortent avec des types que leur femme n'aime pas! Vous dites toujours qu'il faut aller à la messe le dimanche: on le sait, on le sait! Parlez donc plutôt contre ma fille qui ne me donne pas toute sa paye à la fin de la semaine, contre les ouvriers qui crachent sur le trottoir, et contre les garçons de Baptiste Lépis qui volent notre blé-d'Inde! »

Or, le papa qui vient de fournir gratuitement à notre missionnaire des sujets de sermons, n'en veut ni à sa femme, ni aux ouvriers qui crachent, ni aux garçons de Baptiste Lépis. C'est aux Frères qu'il s'en prend et à ses enfants. Son bobo est dans sa famille. Et il se demande à quoi bon missionner, parler des dogmes et de la morale, du ciel et de l'enfer, si on ne met pas un cataplasme sur cette plaie-là.

Il écrit:

— J'emmènerai mon petit garçon au sermon de ce soir, mon Père. Profitez-en donc pour dire que les enfants devraient étudier à la maison. C'est que les Frères ne s'en occupent pas et ne leur donnent pas d'ouvrage, à ce que je suppose. Ils courent dans la rue jusqu'à la veillée. C'est pas bien, ça, hein, mon Père? C'est vous autres qui devriez arrêter cela. Prêchez fort aussi contre les enfants qui sacrent et ne veulent pas nous écouter et nous aider. Les miens sont tout petits et ils disent déjà des bêtises à leur mère. Est-ce que ça ne mérite pas un sermon, ça?

JE SUIS UN PÈRE DÉSOLÉ.

Cela en mérite vingt sermons, Père désolé. J'en parlerai ce soir. Seulement n'amenez pas votre enfant; ça le scandaliserait. Les petits auront leur tour plus tard.

Ce que vous me racontez là est assez connu et très commun. Votre insinuation malveillante contre les Frères accroît pour eux ma sympathie; votre gamin mérite ma pitié; et vous, à moins que je ne m'abuse, vous méritez le fouet. Je ne voudrais pas, comme de raison, répéter cela devant votre fils, car il doit rester convaincu que c'est lui qui va recevoir le fouet, et vous qui allez le donner.

Si cet enfant n'étudie jamais à la maison et

ne fait aucun devoir, c'est à vous à en chercher le pourquoi. Les Frères comptent, et ont raison de compter, sur le concours des parents. Pourquoi n'allez-vous pas voir le Directeur pour savoir les causes de cette paresse ? Vous découvrirez vite que le maître est obligé d'insister, de punir, de s'épuiser, pour remédier un peu au mal de l'enfant paresseux et du père insouciant. Votre galopin en a, des devoirs. Mais vous êtes trop apathique peut-être pour vous y intéresser. Vous aimez mieux aller jaser chez les voisins, jouer au club ou ailleurs; l'enfant s'amuse, et sa mère, mal secondée par son mari, le laisse courir.

Ce doit être votre faute, si votre enfant « sacre et ne veut plus écouter ».

Et votre faute est bien plus grave que la sienne. Lui, il faut le plaindre, car toute sa vie il va souffrir d'avoir été mal élevé. Vous, il faut vous blâmer et vous citer au jugement de Dieu. En devenant père, vous avez contracté l'obligation de fournir à vos enfants tous les moyens en votre pouvoir de devenir des hommes honnêtes, des croyants sincères, des catholiques fidèles et des élus de Dieu. Vos enfants n'ont pas demandé de vivre; mais en recevant la vie

ils ont le droit de l'avoir complète, afin de n'être pas, par votre faute, des êtres de malheur.

Si, en union de volonté avec votre femme, vous aviez formé vos petits à obéir, vous n'auriez pas à vous plaindre de leur résistance, de les voir courir tard le soir par les rues. Les voisins, les gens bien rangés, les familles bien élevées, n'auraient pas à déplorer votre voisinage, à souffrir des cris de gamins, à dix heures de la nuit, et à se demander si toute cette marmaille effrontée des carrefours n'est pas composée de bandits précoces échappés de l'école de Réforme, ou de mioches attendant l'Assistance publique ou la police.

Vos enfants ne jureraient et ne blasphèmeraient pas, si vous aviez pris la peine de leur inspirer l'horreur de ce langage de démon. Au reste, c'est moins pour avoir entendu sacrer et blasphémer au dehors, que les petits répètent ce qu'ils ont appris. C'est plutôt pour avoir entendu leurs parents eux-mêmes. Il n'y a pas de sermon qui tienne contre un pareil scandale.

***

Un dernier mot de consolation pour votre plainte finale.

Un mari qui parle avec respect à sa femme, qui la traite comme la compagne de sa vie, par-

tageant avec lui l'autorité venue de Dieu, n'a jamais à se plaindre des « bêtises » que lui disent ses enfants. Et s'il avait, par accident, à s'en plaindre une fois, il trouverait dans son cœur d'époux et de père la correction idoine, pour ôter aux petits ingrats jusqu'à la pensée de jamais recommencer. Réfléchissez un peu, souvenez-vous. Vos marmots ont-ils inventé, pensez-vous, les injures dont ils affligent leur mère ? Ils ont appris le vocabulaire paternel. Ils s'en servent.

La femme qui est traitée comme une épouse et une dame par son mari, est d'ordinaire traitée comme une dame et comme une mère par ses fils.

Voilà, monsieur, ce que je tâcherai de vous faire comprendre ce soir. J'y ajouterai peut-être, en résumant, qu'il y a du singe dans l'enfant; il imite; il exécute moins ce qu'on lui ordonne, que ce qu'il voit faire. Cela me permettra de terminer par une parole de Pie IX, répondant à un père désolé comme vous et qui désespérait de voir corriger les maux qui ruinent la famille:

— Pardon! dit le pape, je connais un excellent remède à ce grand mal.

— Oh! lequel ? dites-le moi, saint Père.

— C'est que chacun commence par se corriger soi-même.

Un Guide

Il s'appelait Dufour, Djoe de son petit nom, guide de son métier, grand pêcheur devant Dieu et devant les hommes, sauveur de la réputation des Nemrods qui ne tuent rien ou baisent la vieille.

Il est mort après une dernière prouesse, laissant derrière lui toute une légion de chasseurs et de pêcheurs en deuil. Paix à son âme! Paix dans les montagnes du nord! Orignaux, ours, castors et chevreuils, truites, brochets, lièvres et perdrix, vivez, courez, nagez et vagabondez en paix: Dufour est parti!

C'était un Canadien du type le plus traditionnel: carré par la base, jovial, sensible et fort, vaillant à la besogne, chanteur et rameur infatigable. Il n'avait peur de rien, ne reculait devant rien, pas plus devant un loup que devant une gasconnade. « Pour les histoires, disait-il, je suis un fusil à deux coups; quand on me colle une blague, j'en colle deux. »

Jamais il n'a cru mentir; mais il avait toujours vu « plus fort ». Oh! le bon Tartarin sincère, doublé d'un Montferrant doux.

Pas riche, bien que roi du lac Tremblant. Pas instruit, bien qu'il sût par cœur la faune et les forêts du Nord, les mœurs de tous les poissons, le menu préféré de leur appétit, l'heure de leur sommeil et les hameçons de leur amour. Il parlait de *battures*, de *dos de cheval*, de bancs de truites, de refuges dans les rochers où vivent les *grosses* et de *craques* où passent les *petites*, comme s'il eut sculpté de sa main le fond des lacs.

Il avait du magnétisme; il attirait.

On accourait à lui de Montréal, de Québec, de New-York, du Massachusetts. « Les bêtes, répétait-il, avec son sourire bon-enfant, viennent à moi quand je ne vais pas à elles. C'est du bon monde: il y en a que je plume, d'autres que j'écorche; je n'en manque pas une, batèche! quel que soit le nombre de ses pattes! »

Avec ça, honnête et catholique jusqu'aux ongles: « Le chapelet et la messe, monsieur, le diable ne m'ôterait pas ça! »

Quand il quittait le rivage, debout dans son canot, sa crinière blonde au vent, la moustache en croc, ses deux petits yeux clignotants plongés dans les lointains, et qu'il ronchonnait de sa voix gutturale: « La journée est bonne », les pêcheurs ou les chasseurs qu'il guidait pouvaient

vendre la peau de l'ours; c'est comme s'ils l'avaient eue sous le bras.

Parfois, même avec lui, on revenait bredouille, mais plein d'enthousiasme en songeant à ce qu'on tuerait le lendemain: il l'avait dit! Nul comme lui n'était créateur d'espérances. Au vieux garçon le plus endurci il eût donné l'espoir de belles fiançailles, s'il avait fait dans cette *ligne*.

Plusieurs curés en trève de ministère lui durent toutes les truites qu'ils ont prises et bien d'autres. J'en sais même un, revenu le soir les mains vides, et qui raconte encore aux Américains, avec des *crescendo* frémissants, les prouesses de sa journée, parce que, en le quittant, Dufour lui a affirmé de sa voix la plus gutturale et la plus Tartarin-sincère: « La plus grosse truite que nous ayons prise, monsieur le Curé, c'est celle que vous avez manquée. »

Dors, mon vieux Djoe; nous en manquerons bien d'autres maintenant que tu n'y es plus!

Le Pascatin

Le nom n'existe pas dans la langue française. Et c'est bien dommage qu'il ait fallu l'inventer. Mais la chose, mais l'homme qui le porte, existe, parle, marche, vit en chair et en os, — et Dieu veuille que ce ne soit pas vous!

Le pascatin est le catholique qui fait ses pâques...

— Eh bien, tant mieux! pourquoi lui en voulez-vous ? Aimeriez-vous mieux qu'il ne les fit pas ?

— C'est qu'il ne fait que ses pâques. Et par ce fait, il appartient à une catégorie de pénitents dignes de toutes les pitiés et inspirant toutes les craintes. Sans doute, quelques-uns se rattachent à cette classe de malheureux par un reste de vieux jansénisme, — ceux-là méritent plus d'indulgence, — d'autres par la peur du sacrifice et des ruptures à faire, — ce sont des consciencieux, mais lâches. Ils attendent parfois, comme des renards, jusqu'à la Quasimodo; mais enfin ils rompent et se convertissent pour tout de bon.

Le vrai pascatin traite la confession et la

communion pascales en pure formalité à remplir. Il attendrait tout aussi bien cinq ans, si la censure de l'Église s'allongeait jusque-là. Ce n'est pas de se convertir qu'il importe, c'est de le paraître une fois par année. Sa préparation ne consiste pas à renoncer à ses péchés, mais à s'examiner pour les dire; l'inquiétude n'est pas de se repentir, c'est de se confesser; ce n'est pas d'être pardonné, c'est d'avoir l'absolution; ce n'est pas de rompre avec les complices, de restituer le bien mal acquis, de se soumettre aux lois de Dieu et de l'Église, c'est de faire ses pâques, de n'être pas *remis*.

Et quand il croit les avoir faites parce qu'il a rencontré un prêtre disposé à l'entendre et assez confiant pour croire à sa contrition et à son ferme propos, il s'en va content, faisant, avec ce sacrilège probable, le nœud entre les habitudes vicieuses de l'année passée et celles de l'année qui vient. Il se sent aussi prêt que jamais à manquer la messe, à violer le sixième commandement, à blasphémer, à entretenir ses liaisons criminelles, à boire, à mentir et à voler. On dirait même qu'il y va plus allègrement, attendu son illusion de n'avoir plus le poids des fautes accusées et d'être un bon catholique, puisqu'il a fait ses pâques. Sa mère, sa femme,

son mari, personne n'a plus rien à dire: il a fait ses pâques! Ce n'est pas lui qu'on enterrera comme un chien: il a fait ses pâques!

Quand je prêchai ma première mission, j'entendis le vieux missionnaire dont j'étais le jeune compagnon, dire de toute sa conviction frémissante et en frappant la chaire de son poing: « De toutes les races de pécheurs, il n'en est pas qui me fasse plus mal au cœur et dont l'avenir m'inspire plus de crainte que la race des pascatins! »

J'en fus tout troublé, mais je tâchai de me rassurer en soupçonnant mon vieux maître d'exagération dans le zèle. Hélas! depuis ce jour j'ai été souvent plus sévère que lui, sans pourtant rien exagérer.

Oui, le pascatin est un formaliste qui fait peur. Il accumule, avec ses fautes, des absolutions nulles quand elles ne sont pas sacrilèges; et comme en cela, plus qu'en tout le reste peut-être, la mort est l'écho de la vie, il reçoit avant de mourir les formalités des derniers sacrements, et s'en va... chez lui: *in locum suum.* De fait, je ne sache pas de pécheurs plus effrayants à assister à l'heure de la mort, avec les *manqueurs* de messe, que ces routiniers des pâques, à qui leur formalité annuelle a servi à toute sorte

d'illusions et à les pacifier dans le mal sans leur apporter de pardon.

— Mais alors, vous êtes plus exigeant que l'Église! Voulez-vous donc qu'entre deux maux on choisisse le pire et qu'on ne communie plus du tout ?

— Personne n'est tenu de choisir entre deux pareils maux; et ce n'est damner personne que de dire: il vaut mieux aller chez le diable avec tous les péchés de sa vie, que d'y aller en y ajoutant des sacrilèges. Le vrai choix, possible, beaucoup plus sûr, et que je vous conseille avec l'Église, c'est de faire vos pâques avec les dispositions d'un vrai catholique, sincère, repentant, acceptant les sacrifices nécessaires pour rompre des liens criminels et vivre votre ferme propos, — c'est de les renouveler plusieurs fois l'année par la confession et la communion, afin de n'avoir plus à choisir entre deux enfers, mais entre les garanties toujours plus sûres d'un ciel dont vous ferez par là la conquête.

Joyeux labeur

Travailler, trimer, peiner, lutter pour la vie est pénible souvent, héroïque quelquefois, nécessaire pour plusieurs, noble pour tous et beau toujours. Plus beau, quand la peine et le abeur sont joyeusement acceptés et s'illuminent des sourires de la gaîté.

Et pourtant, il y a encore — il faut les plaindre — des gens qui n'aiment pas le travail, tout comme il y a des rentiers fatigués de se reposer.

Les premiers s'ennuient de gagner leur pain à la sueur de leur front, les seconds de le manger sans appétit. Ceux-ci protestent contre leur lassitude sans cause, ceux-là contre la cause de leur lassitude. C'est l'éternel ennui, l'industrieux artisan de nos misères, né du mécontentement de soi-même et du besoin d'être ailleurs, de faire ce qu'on ne fait pas. C'est le rêve jaloux descendu des nuages, où l'on échafaude des bonheurs croulants; c'est la nostalgie apportée des châteaux bâtis en Espagne.

On veut accomplir autre chose, se dépenser autrement, pleurer d'autres deuils, quitter sa voie et monter vers un calvaire devenu attray-

ant parce qu'il n'est plus le sien; changer enfin! A force de regarder avec des yeux de convoitise les oisifs, les promeneurs blâsés, les viveurs de jour et de nuit, les ouvriers du métier d'à côté, les chançards d'une autre chance et les casseurs d'une autre sorte de pierre, on finit par leur accorder tant de bonne fortune, qu'on la leur accorde toute et qu'il n'en reste plus pour soi...

Il est si grand, le bonheur dont on ne jouit pas! Elle nous pèse si peu, la croix portée par les autres!

***

A ces artisans de leurs misères personnelles et à cette manie féconde en mauvaise humeur, en paresse et en envie, j'ai toutefois connu une belle exception, — et c'est pour l'annoncer que j'ai battu pour rien les deux mesures qui précèdent.

Cette exception parle, jouit et travaille dans la personne d'une dactylographe, courbée tout le jour sur sa machine à écrire, vive et gaie comme la vraie midinette, malgré son âge déjà assagi, lançant chaque matin un joyeux défi à la fatigue de vivre et de peiner.

Voici à peu près en quels termes s'est exprimée celle qui me l'a fait connaître:

— C'est une bonne amie à moi, et son amitié est un don de Dieu. Son exemple plus que ses

paroles, — car elle parle peu — m'a appris à me fabriquer beaucoup de bonheur avec peu de chose, et à ne pas le chercher au loin. Elle-même se tisse des jours heureux avec ses devoirs accomplis, sa résignation vaillante, ses intentions pures et droites, dans lesquelles la joie des autres ne fait aucun accroc. Elle sait le chemin de l'église comme celui du bureau. Elle prie comme elle travaille. Dans la rue comme dans le cercle de ses amies, elle se souvient de sa propre dignité, et sa modestie la rappelle aux autres. Ça fait bon la voir, meilleur encore l'entendre; la connaître met du courage au cœur. Elle est gaie quand même et sincère. Ses paroles et ses regards arrivent en lumière souriante, ainsi qu'en un jour sombre un rayon de soleil filtrant à travers des persiennes.

C'est une orpheline. Ses dix dollars par semaines suffisent à son existence et à celle d'une vieille tante dont elle est la providence. Elles suffisent à payer à sa logeuse en garni un appartement sous les toits, — un nid réconfortant de propreté, de strict nécessaire bien rangé, de couleurs de belle humeur, de brimborions savants et sans valeur, qui n'ont pas coûté cinq sous, mais qui valent ce prix royal de la souplesse

des doigts de fée et de toutes les grâces ingénieuses et féminines.

Sa toilette est de même valeur, personnelle: humble et si distinguée que personne ne se retourne pour la voir; une toilette sans contrastes criards, sans faux brillants pour tromper l'œil en trahissant de vains désirs, une toilette bien *habillante*, laissant au corps de cette orpheline les élégances qu'elle tient de Dieu, et à son âme et à l'âme des autres le soin de ne froisser en aucune façon cette fleur délicate qu'est la vertu, réunissant enfin je ne sais quoi d'exquis qui satisfait et dans lequel s'équilibrent à merveille les exigences de la mode, de la beauté et de la modestie: le portrait rêvé par tant d'artistes et qu'ont si bien réalisé les grands peintres de la Madone.

***

Dès le matin, elle gâte sa vieille tante de caresses. Elle lui en laisse une provision pour toute la journée. Le soir à son retour, elle les renouvelle.

Puis, pour la veillée, elle l'assoit dans sa chaise longue, devant la fenêtre l'hiver, l'été sur le balcon, où souffle une bonne brise fraîche venue de la montagne. C'est le moment des récits amusants, des incidents de la journée, des

histoires drôles ou touchantes et de la lecture.

Et il n'y a pas de palais, de théâtre, de bal ou de soirée mondaine où l'on s'amuse de meilleur cœur que dans ce petit logis.

— En ai-je de la chance de t'avoir, tante chérie! s'exclame souvent l'orpheline, en embrassant l'heureuse vieille. Que ferais-je sans toi et que deviendrait ma joie de vivre ?

Je crois que par moment la tante reste bien convaincue que c'est elle qui fait à sa nièce l'aumône du bonheur. Et c'est bien là vraiment ce qui me paraît le plus touchant: tant donner et y trouver sa félicité, travailler si ferme et en être heureuse, se donner elle-même et faire croire que c'est elle qui a tout reçu!

Oui, ils sont bien à plaindre, mais ils sont bien maladroits aussi, ceux qui ne savent pas rester chez eux et trouver le bonheur dans le travail.

Le paletot neuf de notre Curé

Il est d'étoffe du pays, le paletot. Et si je voulais tout de suite faire une figure, j'ajouterais: le curé aussi.

Ce n'est pas un Juif qui le lui a vendu; ce n'est pas un Teuton qui lui a pris sa mesure. Rien qu'à voir on voit bien que sa coupe — du paletot toujours — n'a pas passé par l'esprit et par la main d'un Orangiste d'Ontario, car il est large, ample, souple et long, et il n'est pas jaune. A peine quelques filaments soyeux de laine grise, sur un fond noir, ajoutent-ils un je ne sais quoi de grave à sa couleur, comme font les cheveux blancs sur une tête assagie.

Il habille à ravir notre curé.

Aussi bien, c'eût été dommage de désavantager cette taille si magnifique et si haute, cette carrure d'épaules, ce buste ferme, droit, si bien posé sur ses bases, cette stature enfin de bon géant, doux et fort, taillé dans le granit d'une des plus belles carrières de la race. Le collet lui entoure le cou avec une sollicitude de bras de maman; quand il fait froid il le relève et s'en encadre, et c'est alors que piquée par la bise,

les joues roses, vives, rajeunies, entre des franges de frimas, la jolie face de mon curé fait songer à ces toiles rougeaudes des artistes flamands, peintes pour symboliser la santé de bonne humeur.

Il a pourtant un défaut, ce *capot*, — le curé en avait aussi, mais il y a mis le ciseau et l'aiguille de l'examen particulier et les a tous corrigés, — oui, il a un défaut, soyons sincère: — il remonte! Par là, je signifie qu'il boutonne trop haut; ça relève le menton, ça gourme les muscles, ça met une barre dans la souplesse des saluts; et les commères de la paroisse commencent à penser en silence que leur curé devient fier. Même elles le chuchotent. Qu'il faut donc peu de chose! Un bouton de trop, et voilà que passent pour raides le curé qui est l'humilité même et son pardessus qui est la complaisance en personne, à telle enseigne que lui, paletot tout jeune, il bedonne déjà pour s'accommoder à son maître qui ne peut s'empêcher de le faire.

***

Hélas! tout se mêle à la peine ici-bas, y compris le bonheur d'étrenner un *capot*.

Si mon curé s'est livré à la joie de voir entrer dans sa chambre son paletot neuf, c'est qu'il

ne songeait pas à son vieux. Le vieux s'est chargé de se rappeler à lui. Et depuis ce jour, à chaque sortie nouvelle, toute la gamme des plaintes y passe, tous les tons de la mélopée, de la jalousie, de l'abandon, parfois même des gros mots de dépit amoureux. Le curé étonné se dit: « Où a-t-il appris ça ? »

— Tu t'en vas et tu me laisses, exhale-t-il. Je m'ennuie derrière la porte. Tu prêches la constance à tes paroissiens ? toi! inconstant que j'ai réchauffé dans mon sein... Est-ce que je me faisais prier pour aller aux malades ? Est-ce que j'en avais peur des poudreries ? Me suis-je impatienté à me tenir comme un monsieur dans les salons, et à quêter pour les pauvres ? à monter dans leurs escaliers branlants, à pleurer sur leurs guenilles, et à me tacher sur leurs meubles sales ? Et les rhumes de cerveau, t'en ai-je assez préservé ?

— C'est bon, c'est bon, et je t'en remercie, répond le curé tout ému.

— Eh bien, ce n'est pas une raison pour faire de moi un rond-de-cuir ou un rentier, et me préférer ce sacrebleu de pédant suspendu à mon clou!

— Voyons, voyons, ne t'excite pas, c'est de la neurasthénie: je vois vibrer les nerfs de ton

tissu. C'est par reconnaissance que je te mets aux Invalides. Tu es couvert de plaies béantes, cher vieux; je les admire et les baise avec respect. Tu es fripé et rhumatisant à force d'averses; tu es un râpé de gloire. Ne les as-tu pas assez gagné, tes épaulettes ? Regarde donc: je t'ai décoré, et tu portes encore sur ta poitrine, comme des médailles, la boue des tranchées!

— Je veux servir et te tenir chaud jusqu'à mon dernier brin, ronchonne le vieux grognard.

— Soit! tu serviras pendant la nuit. Tu remplaceras mon couvre-pieds. Tu feras la garde sur mon sommeil; je ronflerai sous tes plis troués, comme le soldat de Carillon sous son drapeau. La nuit, c'est l'heure solennelle du danger; mon *jeune* aurait peur; toi, tu es brave, reste. Es-tu content ?

— Non! Donne-moi à quelque pauvre, que je serve encore au grand air. Laisse-moi partir. Adieu!

Et l'illustre vétéran, fier, balafré, pris par la main du curé, s'en alla chez un pauvre. Après avoir si longtemps habillé un prêtre, il avait bien mérité d'habiller Jésus-Christ.

Le centenaire de Veuillot

— Pourquoi nous avez-vous, encore une fois, servi du Veuillot ? me dit, hier soir, au sortir d'une conférence, un de mes auditeurs fatigués. — Il avait pourtant dormi comme un buste! — Dans son ton de lassitude, il y avait je ne sais quoi d'amical, de bon conseiller, qui voulait dire: Vous ne recommencerez plus, n'est-ce pas ?

— Merci! mais je ne jure de rien, répondis-je, en m'efforçant d'y mettre l'accent de la bonhomie qu'on doit aux bonnes intentions.

J'ai de nouveau parlé de Louis Veuillot, — pour le dire maintenant à ceux qui n'ont pas, comme mon conseiller d'hier, des motifs d'amitié pour m'en empêcher et pour s'endormir en m'écoutant, — parce que c'est Veuillot; et Veuillot étant ce qu'il est, il y a toujours raison d'en parler, toujours espoir de montrer enfin, même aux auditeurs qui ferment les yeux, un Veuillot qui ne soit plus celui du préjugé et de la caricature.

Il y a, au surplus, et cette raison d'actualité devrait suffire, que nous célébrons son centenaire.

Nous vivons, depuis quelque temps, des

jours féconds en centenaires. Toute une pléiade d'hommes illustres s'est donné rendez-vous dans la vie, il y a cent ans. Gladstone, Pasteur, Windthorst ont eu leur tour; Théophile Gautier a repassé il y a quelques mois; Ambroise Thomas et Liszt l'ont suivi de près, dans leur gloire intacte. Plus récemment, Charles Dickens, l'homme aux contes délicieux, pétillants de rires ou mouillés de larmes, a réapparu drapé d'une célébrité toute neuve, à la tête de son immortel cortège: David Copperfield, La petite Dorritt, Barnabey & Son, Mistress Larriper et Pickwick. Et ce centenaire a remis tous les lecteurs anglais en joie et en pleurs.

Plus qu'eux tous, Veuillot a droit, pour son centenaire, à une fête universelle.

Son œuvre, comme toutes les œuvres de foi, de justice, de vérité et de grand art, n'a rien perdu ni de ses leçons profondes, ni de ses beautés. Elle grandit, au contraire, à mesure que le recul du temps permet d'en voir les contours plus précis et d'en mieux admirer l'harmonieuse unité.

Aucune gloire, en ce dernier siècle, n'a trouvé dans la justice de la mort, après trente ans de silence, un tel renouveau d'éclat et pareille garantie de durée.

Aussi bien, on sait que la revanche de l'histoire n'a pas été lente en faveur du rédacteur de l'*Univers*. Et elle n'a pas cessé de se reprendre. Elle commença le jour même de ses funérailles quand, dans un spectacle inoui, des adversaires qui portaient au front le ridicule dont les avait marqués sa plume vengeresse, ou saignaient encore des blessures reçues dans les dernières polémiques, vinrent saluer, en un concert d'unanimes louanges, le journaliste militant qui disparaissait.

Aujourd'hui, et pour nous, il s'agit moins de justice à rendre à sa mémoire que de leçons à recevoir de son œuvre. Nous ne saurions d'ailleurs beaucoup contribuer à la première, et nous avons grand besoin des autres.

*
* *

Nous avons besoin de lire, je ne dis pas les soixante volumes bien compacts de ce maître écrivain, — ce serait décourager du coup les oisifs et les mondanisantes, qui s'alarmeraient, devant pareille tâche, de n'avoir plus de temps pour le sport, les potins de boudoir, la rue et les *vues animées*, — mais au moins ses œuvres principales. Nous en rapporterions ce profit clair d'avoir pris contact avec un auteur qui « a

toujours pour lui le pape et la grammaire », selon Victor Cousin, et dont certaines pages ont arraché à Sainte-Beuve cet aveu: « Rien de mieux n'a été écrit dans notre belle langue française ». Et comme Sainte-Beuve et Cousin sont deux des meilleurs ennemis de Veuillot et des plus royalement battus par lui, on peut se fier à leur parole. Jules Lemaître n'en a guère donné que le commentaire quand il a écrit: « Somme toute, je n'hésite pas un moment à le compter dans la demi-douzaine des très grands prosateurs de ce siècle. Et il en est le grand catholique; pour un peu, je dirais le seul... »

Or, comme la grammaire est une compagne dont l'intimité ne saurait nuire, même aux Canadiens, et comme le pape est un chef dont devraient se souvenir même les politiciens qui en ont d'autres, on voit tout de suite ce que nous aurions à gagner en Veuillot, chez lequel l'une et l'autre parlent et dirigent en inséparable compagnie.

Par ailleurs, l'écrivain des *Odeurs de Paris* vient à son heure, au moment où la littérature française moderne, légère, réaliste, nous envahit. Il nous repose de ses subtilités libertines, de ses vices triomphants, de ses railleries sceptiques et malpropres, qui la font ressembler, selon le

mot de Drumont, « à une vaste porcherie ». Pour ceux qui y ont contaminé leur esprit et souillé leur imagination, Veuillot devient un contre-poison.

Lui aime ce qui élève et réjouit, ce qui est net. Il ne répond pas avec complaisance à la bête qui appelle au fond de tout cœur humain. Il ne la flatte pas.

Quand il a des mots cruels pour peindre, des coups de fouet aux ridicules, des saillies mordantes et des traits barbelés, — et il en a! — il a l'insolence de ne les pas appliquer aux honnêtes gens et aux maris trompés. Quand il a des fleurs, il n'en couronne pas nécessairement le front des adultères.

Il y perd les applaudissements des séducteurs et de celles que sa justice ne réhabilite pas. Peut-être même, malgré sa verve gauloise, son humeur originale, ses trouvailles incroyables d'expression, son talent fait de clarté, de souplesse comique et d'élévation, y perd-il les suffrages de certains catholiques, — de ceux-là qui, chez nous comme en France, perpétuent l'anomalie d'un catholicisme qui a encore des pratiques et pas de vertus, et dont les tenants routiniers semblent bien aises d'entendre railler ce qu'ils professent.

C'est à eux que Veuillot dut longtemps son impopularité glorieuse. Ce sont eux qui la continueraient, si les catholiques sans épithète et la libre-pensée impartiale: Bonnefon, Lemaître, Sarcey et d'autres, n'avaient remis le veuillotisme à la mode, en belle lumière, au rang que mérite le génie.

Il n'entrait pas dans l'esprit de ces chrétiens affadis, gallicans, libéraux, aristocrates ou bourgeois, qu'un chrétien ne fût pas un peureux ou un niais. Ils tremblaient rien qu'à songer qu'il voulût les battre ou se battre pour eux. Ça les renversait qu'un catholique osât dire effrontément qu'il l'était. — On n'avoue pas ces infirmités-là!

Pour eux, le type du journaliste religieux devait sortir tout timide d'une sacristie, tremper sa plume dans l'eau bénite et se nourrir de bouts de cierge.

Veuillot se sentait d'autres appétits, et n'avait rien de ce personnage fuyant et crépusculaire. Il réclama sa part du ciel bleu de France, et, ce qui vaut mieux, il la prit. Il marchait en plein soleil et bataillait de même, armé de ce « mâle outil et bon aux fortes mains » qu'était sa prose. Il faisait danser en plein forum parisien les Coquelet, les Homais, les Havin, les Sauvestre

et cent autres voltairiens; il avait de la piété comme un saint, des éclats de rire contagieux comme Molière, une crânerie de Gavroche, des pudeurs de vierge et de l'esprit comme le diable.

Oh! le spectacle en vaut la peine et nous ne saurions trop y assister, de ce théologien en redingote, les yeux clairs, gouailleurs, solide par la base, qui tue d'un coup le respect humain, campe sur leurs pieds les aristocrates tremblants, dont il ne voulait pas être, et relève gaillardement le drapeau humilié des catholiques! On tressaille de plaisir, ne serait-ce qu'à titre de revanche, quand il prend sous sa protection les paysans, les rudes travailleurs dont il était fier de descendre et dont il incarnait les colères. On se sent la conscience soulagée en le voyant, comme le vieux chevalier, foncer sur toute la « chiennaille » qui exploitait le petit peuple, dessiner les silhouettes grotesques des Prudhommes et des Gaudissarts en traits si irrésistibles, qu'il tourna bientôt de son côté tous les rieurs.

***

Cependant, à une époque de presse mercenaire, où tant de choses s'achètent qui ne devraient pas se vendre, il y a plus encore et mieux à admirer que l'impeccable artiste, dans le ré-

dacteur de l'*Univers*. C'est son caractère. C'est par lui surtout qu'il a dominé son temps. Même pour ceux qui discutent son talent, son caractère, noble, tout d'une pièce, franc jusqu'à la rudesse, droit comme une épée, reste indiscutable.

Du moment de sa conversion, à vingt-quatre ans, il ne cède plus, ni aux faiblesses du siècle, ni aux siennes. Croyant, il accepte tous les enseignements de l'Église; il va même plus loin que le charbonnier: « Je ne regrette qu'une chose, c'est qu'elle n'en impose pas plus à ma foi. » Chrétien, il a le courage de souffrir comme il a celui de croire. Après des deuils multipliés, il écrit à un ami qui l'a consolé: « Je ne suis pas écrasé, je suis à genoux. » Accablé de souffrance, il dit à Dieu: « Ôtez-moi mon désespoir; mais laissez-moi ma douleur. »

Les huit volumes de sa *Correspondance* nous révèlent des trésors de résignation, de gaieté rayonnante, de finesse, d'amour fraternel.

Personne ne conteste en lui la sincérité, la vaillance du soldat, la loyauté du polémiste, le désintéressement de toute sa vie. On sait qu'il a combattu sans haine, a souffert sans rancune, ne s'est pas plié sous les coups, ne s'est pas tourné du côté où soufflait le vent des faveurs.

On ne lui a jamais fait l'injure même d'essayer de le corrompre.

Je me trompe pourtant : on l'a essayé une fois. Le fondateur du *Figaro*, H. de Villemessant, grand admirateur de la verve et du style de l'auteur des *Historiettes et Fantaisies*, lui offrit trente mille francs par année, s'il voulait bien fournir à son journal un article, nouvelle ou chronique du samedi.

La conscience de Veuillot lui imposait de combattre le *Figaro*, non pas de contribuer à son succès. Il refusa net.

Vous pensez peut-être que Villemessant trouva ce journaliste peu pratique ? Vous vous trompez. — De ce jour-là, Villemessant trouva que Veuillot écrivait mal.

Je... moi

Avez-vous connu l'homme dont toutes les phrases commencent par *je* et se terminent par *moi?*

N'allez pas, pour un petit bout de vantardise échappé çà et là, croire que c'est vous-même. Vos *je* et vos *moi* ne s'étalent dans votre écriture et vos conversations que pour varier les personnes du verbe, ou à titre d'ornements, comme des fleurs sur une plate-bande ou sur un chapeau de femme.

L'homme dont je vous demande si vous l'avez connu — et cet homme est peut-être une *créature* — met ses *je* et ses *moi* partout, comme d'autres se mettent le doigt dans l'œil et comme un cuisinier met du sel. C'est un homme plutôt petit, mais son *moi* est immense, et comme il le place toujours devant, ça le rapetisse encore et ça le cache. Son esprit ne manque pas d'acuité, mais il y a toujours ce *je* qui l'émousse, placé à la fine pointe comme le bouton d'un fleuret. On accepterait volontiers sa personne, s'il ne nous l'offrait si volontiers: il l'apporte, il la montre, il la pousse, il nous en emplit. Il s'en

emplit lui-même. Ce serait un fort joli garçon, sans le *je* qui lui dilate les yeux et ce *moi* qui lui gonfle les joues. Il aurait le verbe aimable, s'il apprenait à le conjuguer; mais il reste tout le temps sur la première personne.

En grammaire, il a le culte du datif d'avantage; il l'accorde à plaisir et l'entrelace à plume que veux-tu avec ses *mon*, ses *mes* et ses *mien*. — « Moi, je vous déclare... Moi, c'est bien simple, moi, je... Mon caractère à moi... Je vous l'avais bien dit! » clame-t-il, comme fiche de consolation, à ceux qui ont commis l'impardonnable maladresse de ne pas le consulter avant de manquer leur coup. « Moi, j'en étais bien sûr! » fait-il, en s'attribuant la victoire remportée par d'autres sans l'embarras de son secours impopulaire et vantard.

Il a toujours averti tous les imprudents: « Tant pis! je le leur avais dit, moi », toujours conseillé les heureux et les sages, pris une part décisive à tous les succès, a été mêlé aux œuvres les plus compliquées, les a dénouées, a dit le dernier mot de l'affaire: on est venu le demander, et, malgré sa répugnance de paraître, il a prêté son concours, il a dit *je*, *moi*, et ils ont été inspirés, et tout a marché, et tout était clair, et je... et moi...

Dans toute histoire, sa personne intervient au moment le plus intéressant, et c'est alors qu'elle cesse d'être intéressante; les péripéties les plus palpitantes se rejoignent et s'accrochent dans le *je*, vont, viennent, tournent, crépitent autour des *ma*, *mon*, *mien*, montent, grandissent, se glorifient, s'exaltent et se concluent dans le *moi*. Et tandis qu'il en est tout fier et se prépare à en recommencer une autre, vous vous dites: « Oh! mais, est-il assez embêtant! »

N'essayez pas de lui rapporter l'aventure d'un de vos amis: il en connaît une bien meilleure, la sienne. Ne lui citez pas l'exemple amusant, tragique, admirable, appris au cours de votre dernière lecture: il est toujours prêt à en citer un plus fort, chez lui-même. « Moi, un jour je... » N'osez pas surtout lui conseiller de lire un traité de modestie ou de simple savoir-vivre, il resterait convaincu que vous en avez un extrême besoin.

Au fait êtes-vous bien sûr qu'il aurait tort ? et qu'en crayonnant ainsi, en riant, la silhouette de cet homme, nous ne la copions pas un peu sur nous-mêmes ?

Le Piano

En vacances dans l'Ouest

D'ordinaire, je me couche de bonne heure. Et d'ordinaire, la grande fille d'en face se couche tard.

Plus je veux dormir, et plus elle joue du piano. Elle en joue, elle en rejoue, elle en déjoue, avec une furie tenace et de telles roulades tonitruantes, que parfois je pense — Dieu me garde d'avoir raison! — qu'elle joue aussi du violon.

Alors, je me roule dans mon lit, je me ferme les yeux en essayant de rêver que ça va finir; je supplie le sommeil de me délivrer, je tire Morphée à moi et je le cajole: « Viens, mon vieux! » je l'aide à secouer ses pavots et je mets ses doigts dans mes oreilles...

Zut! tra la la! le piano rugit.

Je me lève, je tire les volets, je ferme ma fenêtre, j'ajuste mes rideaux et les barricade avec un drap de lit. Je me remets sur mon matelas.

Tra la la, boum! bing, bang, brr, crescendo!...

Je m'enfonce ma tuque de laine jusqu'au cou, je me blottis derrière mon « confortable », ainsi qu'en une tranchée, — confortable, qu'elle ironie!

je transpire, je jure contre tous les fabricants de casse-tête-pianos, j'anathématise tous les papas qui se privent de pain et se fendent d'un piano pour que leurs grandes filles nous fendent les oreilles, j'abomine les couvents où l'on enseigne à torpiller les nerfs du pauvre monde, je fais serment de m'acheter un chien! un chien qui aboie aux cloches et hurle aux pianos. — Cette concurrence-là fera peut-être cesser l'écorcheuse!

Non pourtant: mon chien irait se réfugier dans la cave.

Il est minuit. Je me relève, la sueur au front, une névralgie dans la tête; je regarde dans la rue pour m'étonner de n'y pas voir d'agents de police et d'honnêtes citoyens qui protestent.

Un instant, la mitraille des quadruples croches s'apaise. Je me dis: « C'est une dernière valse, courage! ça achève ». Mais non, ça recommence, rinforzando, en gammes, en shrapnells, en arpèges saccadés comme des tirades de coq-d'Inde furieux; me voilà dans une marche militaire, toute pédale dehors, un scherzo endiablé la suit, puis une polonaise échevelée, effrénée, scandaleuse (elle s'en fiche pas mal la polonaise: il fait noir!) puis, tout d'un coup, une,

deux, trois roulades, boum! brrr! comme une pile d'assiettes qui tombent et se cassent...

Le chahut est épuisé.

Et moi aussi.

La nature rentre dans le repos. Me voilà sur ma chaise, en s..., impuissant désormais à fermer l'œil, les nerfs vibrant en cordes de piano tapoté.

Et je songe à tous les bourreaux du monde, à qui je fais hommage du mien; je songe aussi à tous les gens heureux de la terre; ils repassent dans ma mémoire et je les envie: les mineurs à trois mille pieds sous le sol, — pas de piano! l'équipage des sous-marins au fond de l'eau, — pas de piano! tous les chançards du cimetière, — oh! qu'ils dorment pianissimo!

Je déshabille mon rideau de son drap de lit, j'ouvre ma fenêtre et pousse les persiennes: il fait jour. — Et tu dors, toi, ô pianoteuse! — Quelques nuages frangés d'argent font tache dans l'aube blanchissante, l'aurore montre les premières dentelles de son bonnet rose. Les coqs continuent le concert, les chiens aussi en jappant aux charrettes des laitiers...

J'aime les coqs et les chiens: ceux-là du moins savent jouer de leur instrument.

Soldats

Nos soldats du front, de la caserne et des camps combattent tous, ou se préparent au combat, dans un même désir, le regard et le cœur tendus vers un même triomphe. La même patrie, le même ennemi, le même sentiment du devoir et de l'honneur, la même victoire prochaine font battre leur âme des mêmes ardeurs.

Mais il semble que vis-à-vis de Dieu, ils n'ont pas tous la même tenue. Ils savent pourtant, chez les nôtres du moins, que Dieu est encore et toujours le chef suprême, que leur vie est entre ses mains, et la victoire aussi...

Est-ce vrai que ce que l'on a appelé, depuis toujours, « la licence des camps » existe encore, même parmi nos soldats catholiques ? Ce qu'on nous en raconte et les récits qui circulent ne naissent-ils pas plutôt, pour être exagérés et généralisés ensuite, de quelques faits exceptionnels ? Nous aimons à le croire.

Voici à ce sujet des extraits de deux lettres, dont l'une console de l'autre. Espérons que le mal signalé par la première, même s'il n'atteint

que des cas d'exception, disparaîtra bientôt et n'atteindra pas nos chers conscrits:

— *...Croyez, mon Père, que ce n'est pas sans peine qu'on résiste à ces exemples et qu'on repousse ces assauts. On aimerait mieux quelquefois lutter contre les Allemands au risque de sa vie. Sous les balles on tombe au moins vaillamment et sans honte.*

C'est ici surtout que le mal pose au bravache. Il se vante parfois de ses souillures. Il les étale avec audace. Il y met autant de fierté que certains bons garçons, croyants et pieux, mettent de lâcheté à cacher les vertus dont ils devraient être fiers. J'en ai vu qui avaient presque l'air de s'excuser de ne vouloir pas se déshonorer. Ils demandaient pardon de ne pas commettre de sottises.

Vous ne sauriez imaginer les peurs, les frousses, que donne souvent ici le respect humain. Quand j'étais enfant, on m'effrayait avec le loup-garou. Le loup-garou des soldats, c'est le respect humain.

Le camp, la caserne et les tranchées devraient être des écoles de courage. Plusieurs y viennent apprendre la peur.

Ils envisageraient sans sourciller tout un régiment de Boches; ils tremblent devant le sourire d'un copain. Ils ont peur qu'on les remarque, peur de prier, peur que leur scapulaire ne paraisse,

peur de ne pas blasphémer, de ne pas boire, de n'être pas malpropres dans leurs paroles et leurs actes. De gentils garçons, élevés par de pieuses mères, et qui s'étaient bien promis de ne point se souiller dans la promiscuité où nous sommes, se laissent faire, baissent la tête à la première raillerie et se livrent en riant à des actes qu'ils déplorent. Je suis sûr qu'ils se battront comme des héros, au front, et donneront bravement leur vie pour sauver le drapeau. Ils rougiraient d'affirmer devant un goujat qu'ils veulent sauver leur âme...

Oh! mon Père, priez pour nous, afin que le groupe généreux qui lutte contre cet ennemi soit toujours plus nombreux, et que nous remportions, avant l'autre victoire, la grande, la définitive victoire des tranchées, cette première victoire de la conscience...

*
* *

L'autre lettre nous vient d'un ancien élève du collège des Jésuites. C'est un grand garçon, jovial, intelligent, très populaire parmi ses camarades, un bon type qu'on prit souvent dans des espiègleries, mais jamais dans un mensonge, un acte déloyal ou lâche.

— *Mon Père, j'ai déjà huit jours de caserne. Je me réconcilie avec un tas de choses: avec mes souliers d'abord, tandis que mes ampoules se*

guérissent et qu'il m'en pousse d'autres. Les côtes, que j'avais sur le long, se sont remises sur le travers, ce qui m'a redressé peu à peu l'humeur.

Enfin, je redors! Oh! que nos lits de collège étaient moelleux! Vous devriez avoir une caserne tout à côté du dortoir pour les plaignards...

Il y a ici des gars venus de partout. Et il y en a de tous les calibres, vous l'imaginez bien: d'excellents fils de bonne famille, des rustauds, de bons cœurs souvent sous de rudes écorces, des enfants timides et sans défense, des blasphémateurs dégoûtants, des grosses-têtes, des poseurs et — ça me renverse toujours — des imbéciles, audacieux, forts en bagout, qui s'imposent à des jeunes gens cent fois supérieurs à eux, les commandent, les font rougir et les mènent.

Dès mon premier soir de caserne, je m'agenouillai près de mon lit pour faire ma prière. Mon voisin se mit à rire, — un camarade que j'ai connu autrefois à l'école.

— Voyons, lui dis-je, ne ris pas, toi, du moins. Tu as envie de faire la tienne, et tu n'oses pas, parce que tu as peur. Tu es un... lâche.

Le lendemain, nous étions deux à prier ensemble. Et comme un groupe de conscrits en profitaient pour se moquer, chanter, crier, conter de sales aventures de filles, entremêlées de blasphèmes:

— Allons, vous autres, là-bas, g... de Boches, voulez-vous bien nous laisser dire notre chapelet?

Cris, injures, éclats de rire, jurons...

J'appelle alors deux compagnons, deux amis mêlés par hasard au groupe et je fais signe à un cousin à moi qui entrait justement à ce moment-là. Nous causons un instant; puis, tous les cinq nous reprenons ensemble le chapelet, au milieu d'un silence relatif.

Savez-vous combien nous sommes maintenant à réciter le chapelet tous les soirs? Vingt-sept.

Ce matin, je rencontrai un jeune conscrit, tout récemment venu de la campagne, un honnête cultivateur, brave enfant, qu'on avait entraîné, hier, pour la première fois de sa vie, j'en suis sûr, dans une aventure honteuse.

— Eh bien, lui demandai-je, es-tu content de toi, ce matin?

Il resta tout triste, hébété.

Sais-tu, repris-je, ce que tu vas y gagner? A te faire traîner de nouveau comme un mouton, à recommencer ce soir, à recommencer jusqu'à ce que tu aies oublié l'honneur de ta famille et les leçons de ta mère; tu vas porter des blessures dans ton cœur, des maladies dans ton corps, tu vas prendre l'habitude du vice, tu seras dans les tranchées ce que tu es ici, et, un beau jour, l'âme chargée de

péchés mortels, tu recevras une balle et tu t'en iras chez le diable.

Il me regarda, les yeux roulant dans les larmes, et il se hasarda timidement:

— Je ne savais pas que tu étais mon ami comme ça.

— Écoute, mon cher, nous allons tous les deux voir l'aumônier. Il va nous recevoir comme un père. Nous allons nous confesser pour le premier vendredi du mois. Tu seras content. Sois des nôtres, mon ami, tu n'auras jamais à pleurer des bêtises comme celle d'hier.

Vous n'avez pas d'idée, mon révérend Père, comme nos soldats catholiques pourraient se faire du bien les uns aux autres, si seulement ils s'en donnaient la peine! Beaucoup de volontés faibles n'attendent qu'un bon mot et un bel exemple. Un geste généreux les entraîne. Ils sont bien aises de trouver quelqu'un qui tue le respect humain et les délivre, — qui vit comme il pense et qui pratique sans poltronnerie ce qu'il croit...

Souhaitons que cet ancien élève ait beaucoup d'imitateurs.

Un fils à papa

Ne le nommons pas: son nom est un scandale pour ceux qui l'ont connu.

Pour toute carrière, il s'est donné la peine de naître, de sustenter les tripots, d'avaler et de mal digérer son gros héritage, de moisir vivant et de mourir comme il avait vécu.

Les journaux de New-York ont annoncé sa mort sur un ton de délivrance. Cette fois, ils se sont abstenus de fouiller dans sa vie stercoraire pour y trouver matière à sensation et rassasier la fringale des lecteurs de la presse jaune. Il leur a suffi du nom, de la vignette, de trois ou quatre détails suggestifs, salissants, — si on pouvait salir une pareille mémoire, — et du décès de ce millionnaire paresseux, mort de vice au moment où il allait mourir de la famine.

Je ne l'ai vu qu'une fois, sur les quais de New-York, comme il montait dans le paquebot qui l'emporta en Italie. Il s'en allait à la mort. Mais sa hideuse silhouette aperçue au passage s'est imprimée dans mon imagination; elle y reste, comme après une première lecture de Shakes-

peare reste dans le souvenir d'un enfant le spectre de Banquo.

Un simple regard sur ce libertin moribond me fit froid.

L'aspect de cette tête de brochet, de ce visage de parchemin, de cet œil mort mais avide encore, dont il plombait, avec une effronterie coutumière, les dames qu'il croisait sur la passerelle, est demeuré devant mes yeux comme une page de diffamation. En dépit de ses efforts de dandy, sa démarche était trépidante, poussive. L'agitation de ses mains gantées de frais, les protestations de sa toilette de jeune beau, ses cosmétiques, ses bras en arc et son tangage d'épaules ne suffisaient plus à dissimuler les tares du débauché et à fermer les fissures à travers lesquelles l'imagination s'ouvrait des perspectives sur le crime.

Et il se trouvait qu'en lui l'être et le paraître étaient d'accord; et, pour une fois, on tombait juste en jugeant sur l'apparence.

*
* *

— Mais, pensez-vous, puisque le type est infect, pourquoi en montrez-vous la silhouette à vos lecteurs ?

Parce qu'il y a deux manières d'amener à

l'imitation des modèles: l'attrait et le repoussoir. Il y a les vies dont on dit: « Je voudrais bien leur ressembler! » Ce sont encore les plus nombreuses, ou tout au moins celles auxquelles il faut plus souvent recourir. Il y a les vicieux répugnants, dont on dit: « Le ciel m'en préserve! »

C'est par l'observation de ce double sentiment que les Spartiates montraient des hommes ivres à leurs enfants, pour leur inspirer l'horreur de l'ivrognerie. Et je n'ai point d'autre intention en crayonnant ce fils à papa: — enfant mal élevé avant d'être héritier, riche libertin et féroce jouisseur, dont la mort de chien exténué, préparée de loin par les vols de son père et les légèretés sentimentales de sa mère, reste comme la résultante normale de l'éducation donnée à beaucoup d'enfants de notre temps. Elle est symptomatique; elle accuse et condamne la génération qui fraye avec les héros de la table et de la luxure; elle fournit le diagnostic de la maladie dont souffre en ce moment, au Canada comme aux États-Unis, toute la société qui recherche la compagnie des parvenus gavés de victuailles et vides de religion.

Un brave garçon qui avait beaucoup connu,

sans pouvoir l'aider, ce débauché millionnaire, me disait ce matin:

— Il est mort, ruiné, vidé comme sa bourse. Il avait mangé et bu son million et demi et l'avait expectoré en débauche. Il était déjà envahi par les huissiers, quand il poussa le dernier hoquet de son agonie. La veille, il avait ingurgité sa dernière bouteille de scotch. Les médecins, les gardes-malades, comme les autres femmes, l'avaient abandonné, ne pouvant plus rien sur ce corps mésusé.

Il avait réussi à convaincre les parasites des deux sexes collés à son existence, comme les mouches à une chair en putréfaction, que l'argent achète et efface tout; n'ayant plus d'argent, il ne rencontra plus, à son dernier moment, un seul parasite. Son cadavre, ainsi qu'une carcasse, fut enfoui dans un champ diffamé.

*
* *

— Or, comment en est-il arrivé là, possédant toutes les ressources de la vie ?

— Son père avait fait fortune dans des trafics honteux. Il s'était enrichi des sueurs des ouvriers et des larmes de leurs femmes, en vendant des flots d'alcool et autres poisons plus malfaisants, tandis qu'il s'en remettait à sa femme pour

l'éducation de leur fils, ayant assez, lui, disait-il, de le rendre riche.

Elle, perruche de luxe, trouvait sa jouissance dans un monde qu'elle éblouissait de ses diamants et de ses largesses de parvenue, et s'en remettait, à son tour, du soin de son enfant sur une bonne vicieuse qui le pervertit dès sa petite enfance. Au reste, cette mère haïssait de toute son âme égoïste les grandeurs de la maternité. C'est en sacrant comme une poissarde qu'elle avait vu ce fils venir au monde, et elle jurait que toutes les lois du ciel et de la terre ne la contraindraient jamais à donner à ce premier-né un frère ou une sœur.

Cet enfant, baptisé, communié, fut envoyé dans une école publique. C'était sa place: l'école neutre est d'ordinaire un repaire sans danger pour qui n'a pas de traditions saintes à faire détruire. Il allait y trouver à souhait le complément à son éducation première et aux malédictions méritées par cette femme jouisseuse et ce papa faiseur d'argent.

Il n'avait que treize ans, quand l'école le jugea « undesirable » et l'éconduisit. Il passa dans une institution d'éducation... supérieure, — qui coûtait plus cher, veux-je dire, — où les profits du trafic paternel le maintinrent à force de

dollars, afin de le faire continuer son œuvre de paresse et de mollesse contagieuse; où sa mère, entre deux courses, allait le dorloter et le gaver, et d'où, heureusement, il sortit ignorant. Il eut au moins cela pour lui: il ne put jamais transformer en instrument de vice l'instruction élémentaire. Mais c'est bien le seul instrument dont il n'ait pas abusé.

Sa vie n'en a pas été moins brutale. Il fut cruel, non pas à la façon d'un Iroquois: il n'a pas versé le sang, si ce n'est chez le médecin qui pansait ses plaies et recousait ses accrocs. Il s'est contenté d'être un tueur d'âmes. Après s'être pavané en joyeuse compagnie et s'être noyé, autour des tables des restaurants à la mode, dans des ruisseaux de champagne ou le ruisseau tout court, il a eu vite fait de tomber dans le gâtisme et dans l'infirmité honteuse.

Il eut des amis d'un jour, monstres pour la plupart, porteurs de trogne comme la sienne, dont il payait les consommations et soldait les débours, et qu'il chassait le lendemain de dégoût et de colère. Ses victimes féminines feraient pleurer, s'il fallait encore pleurer sur des familiers qui se rassemblent parce qu'ils se ressemblent. Quelques-unes pourtant furent de vraies victimes: tant parfois a d'aberrations l'amour cré-

dule d'un cœur féminin! tant peuvent avoir d'emprise le cliquetis de l'or, les breloques et le mensonge bien mis, sur la naïveté mal surveillée d'une ingénue! On s'indigne en songeant que son cynisme ait pu triompher dans des milieux qui s'appellent « le monde », et on s'étonne qu'à défaut d'un agent de police la main gantée d'un honnête homme n'ait pas souffleté sa joue flasque, ou fermé d'un coup ses deux yeux insultant à la pudeur.

***

Voilà comme a vécu cet héritier trop nourri, ce fils « unique » dont l'éducation ne fit pas équilibre à l'argent. Sa trace est fétide. Ne la suivons pas plus loin. Elle exhale toutes les odeurs de sentine, de buvette, et de boudoir interlope.

Enfin il est mort!

De lui, il ne reste plus de vivant que le témoignage rendu à sa formation. Sa fin est une conclusion. En mourant autrement, ce digne fils à papa et à maman n'aurait pas complété le juste châtiment de son père et de sa mère. Ses membres en loques n'auraient pas été enlevés par la bonne porte.

Les sociétaires de sa comédie sinistre n'auront aucune restriction à faire: — il n'a pas même raté sa sortie. Le reste est le secret de Dieu.

Les courageux

Le courage — je ne parle que du mot — semble avoir quitté les formes simples de la vie. On dirait qu'il ne sait plus entrer dans l'ombre et exprimer les événements de chaque jour. Il fait comme les grands artistes, comme les médecins et tout le monde: il se spécialise.

Tandis que d'autres mots s'usent comme la monnaie en vieillissant, ou gagnent en étendue en se prêtant à des métaphores et à des sens multiples et figurés, lui se rétrécit; il se réserve, il se retire de la foule des humbles; il est devenu mot extraordinaire, aristocrate. Dès qu'on le prononce, on songe à des sommets illuminés de soleil, à des coups d'éclat, à des reflets d'épée, à des audaces et à des batailles de héros, suivies de triomphes et de fanfares de victoire.

***

Le courage, aussi bien, c'est ça, d'ordinaire. C'est autre chose aussi. Il éclaire de ses feux les hauts faits militaires; mais, pour qui sait descendre et observer, il ne brille pas moins dans les batailles plus humbles de la bonté, du travail,

de la souffrance, de la piété, dans l'accomplissement des tâches quotidiennes.

Il y a mille façons d'être courageux.

Et c'en est une à miracle de l'être toujours dans les petits choses, humblement, sous le seul regard de Dieu et de sa conscience. Ainsi compris, dans son large sens, le courage est comme l'armature de l'humanité, dont la charité forme la base. Il ne fait plus qu'un avec celle-ci dans l'édifice total.

Et c'est un édifice d'héroïsme et de beauté.

Uni et comme cimenté à la charité, — cette vertu supérieure qui les contient toutes, — le courage est de chaque instant, il pénètre toutes les œuvres généreuses; il est l'acier des volontés tenaces, il tient debout les caractères pour les longues résistances, il vole au secours des petits et des faibles, sans cesse aux aguets pour entendre de quel côté on crie au secours, toujours paré du sourire de la gaieté, aussi prompt dans ses élans que constant dans ses efforts, aussi magnifique dans l'ombre et l'accomplissement des devoirs obscurs, que dans la splendeur des combats et sous les applaudissements des multitudes éprises.

Ce courage-là ne s'abandonne pas aux équipées de la force brutale. C'est une belle épée

flambant au service de toutes les grandeurs morales; c'est le soldat du droit. C'est une fleur merveilleuse de l'âme, épanouie parmi les vertus dont elle naît, à qui elle emprunte ce je ne sais quoi d'humble et de sacrifié qui est propre aux saints, et auxquelles elle ajoute ce je ne sais quoi de crâne et de souriant qui est propre aux chevaliers.

Le courage est inné aux nobles cœurs. Il y est en réserve, indépendant des contingences. Les circonstances ne le font pas naître; elles lui permettent seulement de se manifester. Qu'on le taise ou qu'on le proclame, à la première alerte il surgit, non pas sur la ligne de feu seulement, mais sur toute la ligne des luttes journalières. Aux jours heureux, il se voile, il se cloître, dirait-on. Viennent l'épreuve et les deuils, et soudain, étonnés et respectueux, vous le saluez dans un salon, au fond d'une mansarde, dans une âme d'enfant, de pauvre, de riche ruiné ou d'humble femme, dont il a fait une âme de héros.

J'admire le courage du conscrit quittant son usine et disant adieu à sa femme et à ses enfants, pour courir au champ d'honneur et défendre son pays. Mais quand on me raconte que sa femme se fait laveuse de planchers et s'use les yeux et les genoux à travailler comme une mer-

cenaire tout le jour, et, rentrant le soir, harassée de fatigue, tricote avec fureur une partie de la nuit, à la lueur d'une bougie, pour gagner quelques sous supplémentaires et qu'elle s'en explique très simplement à une voisine.

— « Vous comprenez, si je ne lui envoyais pas son tabac, il serait si malheureux! » — et qu'elle a soin d'ajouter:

— « J'ai tout de même de la chance de ne pas manquer d'ouvrage..., il y en a tant qui chôment! » — je me demande lequel des deux, lui ou elle, a le plus de courage, et chez lequel il est plus touchant.

***

Quelle que soit votre vocation, il faut être courageux pour la remplir. Quel que soit votre rêve, il sera sans beauté, s'il ne s'anime de la flamme du courage.

Sans le courage, c'est la vulgarité sans mérite, stérile et méprisable. C'est le terre à terre des âmes veules; c'est le sauve-qui-peut devant le devoir, la panique des jouisseurs; c'est le cœur qui se traîne dès le premier échec, abattu et criant à tous les échos ses douleurs après une égratignure; c'est le dédain devant les nobles causes, pour lesquelles on ne se bat jamais; c'est le

mot final des lâches: « Qu'ils s'arrangent, pourvu qu'on ne me dérange! »

Les courageux, ce sont ceux qui acceptent le travail et en font une loi de noblesse, ceux qui dépassent le malheur et le dominent. Courageux, ceux dont la volonté réduit les sens, les mène, les mate, afin de garder dans une chair viciée une âme propre. Ceux-là s'oublient eux-mêmes, foulent sous le talon l'égoïsme, paient en secret de leur personne, pour aider sans retour les nécessiteux, pour gagner des victoires à Jésus-Christ dans un monde qui blasphème ou qui rit, pour mettre un peu de joie où l'on pleure, pour aimer même ceux qui haïssent et pour les sauver quand même.

Ne refusons pas à tous ces héros obscurs le courage, sous prétexte de « spécialiser » le mot et de le réserver aux actions d'éclat des champs de bataille. Il est à sa place sur le front des humbles, comme la couronne au front des rois, comme la baïonnette aux mains du soldat, comme l'amour au cœur des mères, comme la vertu dans la physionomie et l'âme des saints.

Glorifions le nom des courageux cités à l'ordre du jour; mais croyons aussi, dans notre admiration muette, aux courageux anonymes.

Monsieur Unpeu

Je le connais fort bien, et je ne sais pas son nom. Lui, il me salue par le mien, et je pensais qu'il ne me connaissait pas.

Tous les matins, il débouche d'une rue voisine sur le parc Lafontaine, chaudement ganté, rasé de frais, faisant les pas courts et drus pour paraître moins lourd, gras et rose sous les cosmétiques avec lesquels il répare des ans l'irréparable outrage.

On me dit que c'est un *swell* et un vieux garçon.

Il est maintenant trop tard pour lui demander si c'est vrai; et je le connais trop pour lui dire: « Comment vous appelez-vous ? » Heureusement j'ai pu me le nommer à moi-même. Je l'appelle M. Unpeu; et rien qu'à l'entendre on voit bien que c'est ça.

Sans être malin, il m'a tout de même attaqué aujourd'hui sur la religion. Il n'aime pas les catholiques tout court: ces intransigeants! Il fait la grimace sur les dévots: ces fanatiques! Il trouve qu'il y a trop de prêtres: ces commandements en soutane! Il me posa même plusieurs

questions peu discrètes, toutes embarrassantes dans son intention. J'usai du droit que j'ai de perdre mon temps en m'appliquant à y répondre. Puis à mon tour, — à discret, discret et demi :

— Vous, lui dis-je, êtes-vous catholique ?

— Un peu.

— Vous allez à la messe, le dimanche.

— Un peu.

— Et la confession ? et la communion ? et les Pâques ?

— Bah ! je ne suis pas un rongeur de balustres, j'en use un peu.

— Êtes-vous marié ?

— ...

Je courus au devant de la réponse : il allait lâcher le mot !

— Après le Jugement, vous savez, il n'y aura plus d'un peu : ce sera l'un ou l'autre en entier. Vous ferez bien de vous assurer tout à fait. Pourquoi ne vous mariez-vous pas ?

Cette liaison subite entre le mariage et le Jugement ne l'étonna pas autrement ; il y avait déjà songé.

Il me regarda d'un bon regard de célibataire triste et qui voulait dire : « Pourquoi ? C'est bien ce que je me demande ! » On eût dit que toute la vision des choses souvent rêvées lui

repassait devant les yeux: un foyer, à lui, où il reviendrait chaque soir, comme dans un nid plein de tendresse et de babil; une femme aimante, gravissant avec lui la montée, la main dans la main, allégeant de son courage souriant et de ses espoirs le poids du travail; des petits enfants pendus à son cou, le couvrant, à chaque retour et avant le souper, de leurs caresses et de leurs baisers: le souper du cœur! Le don de soi et l'espérance prolongée après la vie dans des vies et des êtres aimés, pour qui les tâches paternelles bien remplies et les économies sagement amassées se transformeraient en bonheur et en pain des jours; un large horizon enfin devant lui, un but visé, puis atteint, dont jouirait sa vieillesse sereine dans les liens de la famille, avant de renouer pour toujours, là-haut, ces liens rompus un instant par la mort, dans la demeure de notre Père.

Toute cette vision revenue soudain, il sembla un moment la contempler. Et voilà pourquoi il eut ce bon regard de célibataire triste. Aussi bien, ce n'est pas gai de faire de soi-même tout le but de sa vie! C'est lourd à soutenir des joies stériles et égoïstes, et de sentir que n'ayant vécu que pour soi on ne meurt pour personne!

Et pourtant mon ami Unpeu n'est pas mé-

chant ? Il ne l'est pas, du moins, tout à fait. Ce n'est pas pour lui que Faguet a écrit : « Quand une maison ne se remplit pas d'enfants, elle se remplit souvent de vices et de manies. » Il se mariera, vous verrez, il sera un solide dévot, et ce jour-là il n'y aura pas assez de commandements en soutane, je vous assure.

— Et qui vous en assure ? questionnez-vous à votre tour.

— Son bon regard de vieux garçon et, pour surplus, ce fait qui n'a l'air de rien. J'allais le quitter, quand un orphelin, grelottant, déguenillé, lui tendit une main rouge sous l'onglée.

— Tiens, petit, lui dit-il, en mettant une pièce blanche entre les doigts du gosse. C'est l'aumône, ajouta-t-il, en se souvenant de Brieux, de celui qui n'a pas de fils au fils qui n'a pas de père.

Et il s'éloigna d'un pas allègre et plus dru, le visage plus rose et plus souriant, en songeant sans doute que ce geste d'aumône le faisait père un peu.

C'est déjà pas mal, par ce temps de guerre et de souffrance, de se faire pour les pauvres des entrailles de père, ne serait-ce qu'un peu.

Il se mariera, croyez-moi.

Un conseil d'instruction

Vous verrez que les Américains finiront par nous copier.

Jusqu'ici leurs écoles étaient *publiques* selon les uns, *sectaires* selon d'autres, *obligatoires* en certains États, *neutres* pour les naïfs, *nulles* pour M. Bird-S. Coler.

L'État de Washington s'est payé le luxe d'une petite loi de contrainte: les enfants à l'école ou les parents en prison. Or, voici qu'un brave citoyen de Spokane, M. Connort, catholique honorable et intelligent, a trouvé que cette loi était une violation du droit naturel, nulle de ce chef et de nul effet.

Et M. Connort n'envoya pas ses enfants à l'école.

Il fut traduit devant un juge de la Cour, qui le condamna à l'amende et à la prison.

L'accusé prouva dans sa défense qu'il était pauvre, que sa conscience de catholique lui interdisait l'école neutre, que, de plus, il était lui-même professeur, porteur de cinq diplômes d'universités françaises, et donnait des leçons aux instituteurs même des écoles de Spokane,

qu'il faisait la classe tous les soirs à ses enfants et s'offrait à les soumettre aux examens de l'État.

Rien n'y fit. M. Connort paya l'amende et alla en prison.

Il y était à peine entré et bénissait encore son juge, quand le geôlier lui apporta le journal du soir. Tout à côté de son plaidoyer et du texte de sa condamnation, il y trouva l'article — reproduit d'une revue de New-York — d'un M. Coler, écrivain protestant, sociologue distingué et avocat à Brooklyn.

L'article traite de « La banqueroute de l'École Publique, » — de l'ignorance et de la perversion officielle dont elle est le foyer. M. Coler appelle cette école spacieuse, bâtie à grands frais par l'État, *the modern room of applied socialism*. Il proteste contre le mensonge de la réclame qui tient debout ce système scolaire rétrograde et immoral.

Le prisonnier y souligna les quatre accusations principales, découpa l'article et l'envoya à son juge, avec cette question: « Lequel de ces quatre crimes sociaux a rendu vos écoles obligatoires ? »

Il attend encore sa réponse.

Pour toute consolation, M. Coler lui fait espérer une réforme. Le jour va venir, écrit-il,

où l'éducation s'échappera des mains des politiciens, incapables, malfaisants ou voleurs, qui l'ont étranglée jusqu'ici. Elle deviendra ce que les Américains, qui paient des millions, ont droit d'en attendre, quand elle sera dirigée par un groupe d'hommes indépendants, honnêtes, instruits, choisis en dehors de la politique, dans les rangs divers de la société.

Un conseil de l'Instruction publique, quoi!

Le spectacle sera joli de voir les Américains nous emprunter notre système d'éducation, tandis que les réformateurs de chez nous et les farceurs, dont les dernières intentions restent cachées, soupireront après l'école neutre et un ministère de l'Instruction comme aux États...

Bouches molles

On parle beaucoup de notre langue par le temps qui court. Elle est à la mode.

Les uns la travaillent *con amore*, pour l'épurer, l'écheniller, la désangliciser, nous la faire [illegible]er, mieux écrire et mieux parler. D'autres lui consacrent leur ignorance et leurs préjugés pour la mieux haïr et nous l'arracher. Plusieurs trient ses mots, les passent au tamis, les vannent

et livrent au vent les vocables parasites qui s'y collent et la défigurent. Plus d'un, continuant l'œuvre de l'école, reprise les accrocs faits à sa syntaxe, modernise ses formes vieillottes, la rhabille à neuf, ainsi qu'une dame dont on a couvert de poussière et déchiré le manteau le long des routes.

Qu'on me permette d'y aller, moi aussi, de mon humble salut à cette grande dame.

Pour la servir, je cite comme un criminel, au tribunal de ses fidèles défenseurs: — les Pierre Homier, les Rivard, les Héroux, les Blanchard, les Lorrain, les éducateurs et tous les pères et mères de famille, — le petit Canadien qui le maltraite.

Ce petit Canadien s'appelle Neuf-sur-Dix. Il est légion.

C'est l'enfant qui n'articule pas; à qui on n'a pas appris à articuler. C'est le demi-muet dont les mots sont des paquets de voyelles; dont la langue et les mâchoires sont restées au maillot, si on peut dire; qui continue de faire heu, heu, a-e-i-o-u, an-on-in-ou, et dont les parents, initiés, croient qu'il parle très bien parce qu'ils le devinent, comme la chèvre devine les chevrotements de ses biquets.

Il ne s'agit pas, faut-il le dire, pour forcer ces

enfants à détailler leurs sons confus, de distinguer entre muettes, liquides, labiales, gutturales, et de leur donner un cours d'élocution. Évidemment non, puisque les leçons doivent commencer même dans les familles du peuple et s'adresser aux tout petits. Mais il n'est pas nécessaire d'avoir quinze ans ni le génie d'un Mounet-Sully pour découvrir, du moins en pratique, que les consonnes marquent le trait distinctif des mots. C'est sur elles que l'organe donne son coup de marteau. Et c'est ce coup de marteau qui fait que l'oreille ne s'y trompe pas.

***

Au surplus, un maître d'école intelligent s'apercevra vite, s'il ne le sait déjà, qu'un langage ainsi marqué à coups de consonnes doit être parlé à coups de volonté, et que ces coups répétés de volonté développent l'énergie et affermissent le caractère — chose peu superflue en éducation. « Entre la langue et le caractère d'un peuple, disait Leibnitz, il y a la même relation mystérieuse qu'entre la lune et la mer. » Je n'ose pas imaginer ce que Leibnitz aurait pensé de la veulerie de notre peuple, s'il avait entendu l'articulation veule et les syllables flasques et vain-

cues, sorties des bouches molles de nos jeunes gens.

Un enfant qui marque nettement la différence entre un p, un d, un b, un v, un l et un m, manifeste déjà de la fermeté, de la décision. Il prend parti. Ce n'est pas ceci, c'est cela qu'il veut dire! Il impose sa volonté aux mots; il l'imposera bientôt aux choses, il l'imposera aux hommes. C'est un caractère. C'est lui qui veut mener, qui mène, qui mènera partout, tous ces êtres de gélatine, camarades informes dont la bouche s'ouvre pour ne laisser échapper que des bruits, qui parlent, interpellent leurs parents, répondent et crient avec des syllabes de jeune corneille affamée.

L'un de nos Pères irlandais me disait, l'autre jour, qu'il trouve la même mollesse chez ses élèves.

On dirait que la plupart de nos enfants, si vifs et si agiles pour tout le reste, ont la mâchoire, la langue, le gosier, les organes du langage ankylosés. Ils ressemblent aussi peu sur ce point aux petits Français, que le *Parisian french* des *High schools* ressemble à celui de Paris, et que nos hâbleurs de hustings ressemblent à Albert de Mun. Ils ont, semble-t-il, la langue empâtée, — avec un paquet de ouate dans la gorge.

Quand les élèves de l'admirable professeur qu'était notre vieux P. Grenier ne martelaient pas assez vaillamment leurs syllabes, il leur demandait, martelant lui-même ses mots comme sur une enclume: « Avez-vous du poil dans la bouche ? » Et comme il était Canadien jusqu'aux ongles, il ajoutait quelquefois: « Contentez-vous d'en avoir aux pattes! »

Écoutez bien causer nos enfants — et souvent de grands enfants, et souvent de vieux enfants — ou regardez-les jouer. Si vous n'êtes pas initiés à leurs enfilades de commandements, d'appels, de reproches, d'injures, vous n'y comprendrez rien. Non pas à cause de l'argot ou des anglicismes; mais parce que toutes ces assonances, criées souvent à tue-tête, sortent de ces bouches pâteuses en mots amputés de leurs consonnes, en gammes de couacs, en langage d'agneau bêlant après son lait.

Essayez d'épeler le verbe *envoyer*, dont un joueur de crosse se sert pour ordonner à un camarade de lui lancer la balle: *aouïee! haouïei! enouïei!* Il n'a pas le courage de prononcer le v. Ce v-là le gêne; il passe mal à travers la ouate.

Faites dire leurs noms à des écoliers, le jour d'une rentrée des classes. Vous aurez droit de vous féliciter, si, après deux ou trois reprises

pour chacun, vous arrivez à savoir comme ils se nomment. Ce n'est pas timidité ou de ce qu'ils parlent trop bas, non; mais ils ont, là, la bouche ouverte, avec l'air que ça donne, inhabitués à fermer et à ouvrir les lèvres pour séparer les syllabes et leur faire rendre leur son propre. Le maître demande:

— Veux-tu me dire ton nom, mon enfant ?

— Oueh.

Il y a dans *oui* un i qu'il n'a pas l'énergie de pincer pour le faire résonner.

— Eh bien, dis-le moi, ton nom.

L'enfant remue mollement l'organe ouvert, d'où sortent des voyelles sans physionomie.

— Comment ? reprend l'instituteur d'un ton encourageant; prononce ton nom comme il faut.

Nouveaux sons, comme de la bouche d'une poupée allemande, quand on lui pèse sur le ventre.

Avec ces voyelles collées les unes aux autres, le maître, au meilleur de sa connaissance, écrit des noms abracadabrants: *Olion* pour Napoléon, *Cie* pour Lavoie, et... n'importe quoi!... Greluche pour Laframboise.

***

Il en va de même pour d'anciens enfants. Plus d'un professeur s'époumone, et des dou-

zaines de nos orateurs s'égosillent et nous étourdissent pour arriver juste à n'être pas compris. Le jeu vraiment n'en vaut pas la chandelle. Hier encore, j'assistais à un discours dans une petite salle d'une acoustique étrange et merveilleuse. Il eût suffi d'un filet de voix nette, ponctuée, volontaire et précise, avec des mots bien détaillés, pour y être, sans fatigue pour personne, parfaitement entendu. L'orateur, au contraire, épuisé, s'épongeant, toute sa machine respiratoire en feu, tous ses tuyaux ouverts, réussit à nous laisser l'impression compatissante de ses sueurs, de ses gestes d'athlète et de sa puissance gutturale, avec le regret de tout ignorer de la cause si belle pour laquelle il s'était condamné à un pareil martyre.

Il m'est arrivé cent fois, pendant des missions, de prendre des noms pour la ligue du Sacré Cœur. A l'avance, je demande à tous de parler distinctivement. De braves paroissiens, solides, beaux timbres de baryton, s'approchent et se nomment à tour de rôle. Et comme d'ordinaire, je n'y comprends rien: « Pardon, dis-je, vous ?... — Ils répètent, plus haut, plus fort. Souvent, à la troisième répétition, c'est un cri. Après le cri, ne voulant pas pousser plus haut — dans l'église, c'est toujours gênant — je recours au

morcellement du nom; je procède par partie afin d'arriver au tout.

— S'il vous plaît, monsieur, vous avez dit: Por... Porte... Porte... quoi ?

— Portelance!

— Ah! fort bien, fort bien. Quel joli nom!

— Et vous, mon ami, vous vous appelez ?...

Je reçois par la tête trois ou quatre sons bruyants, égarés entre des anches.

— Vous dites: Lala... Lalaïante ?...

— Non, Lalayette!

— Oui, oui, bon, Lalayette, je comprends, merci.

— Non! puisque je vous dis, Lalancette!

— Très bien, très bien, je vous demande pardon, Lalancette, c'est ça.

Et le ligueur Lalancette me lance deux yeux qui me crient encore plus haut que ses anches: êtes-vous sourd ? Il n'en revient pas de voir qu'un « homme instruit comme ça » ait eu tant de mal à apprendre un nom que lui, ignorant, sait par cœur d'un bout à l'autre, et depuis longtemps!

***

Qui n'a senti, en lisant les patientes leçons de nos grammairiens, l'envie de les supplier: de grâce, déliez donc d'abord la bouche des Cana-

diens! Ôtez à leurs lèvres cette mollesse de linge mouillé. Introduisez-leur, s'il vous plaît, un petit courant d'énergie dans les organes de la parole; — ça servira peut-être à leur en introduire ailleurs. Faites-les articuler ce qu'ils disent, même leur phrases métisses, croisées d'anglais! Votre travail, digne de tant d'éloges, ô sarcleurs de la « Vie courante », de tous les « Corrigeons-nous », de tous les « Parlons mieux » de tous les « Bulletins », consiste à corriger ceux qui parlent mal notre langue. En bien! je vous présente des Canadiens français qui ne la parlent pas. Il me semble que c'est radical. Car ce n'est pas parler notre langue que de se la coller au palais, d'engluer la moitié de ses syllabes dans une bouche de mollusque, et d'y faire passer l'autre moitié comme un balbutiement à travers un trou.

Une langue molle! sans consonnes! C'est un marteau d'étoupe, une épée de flanelle. C'est un corps sans nerfs et sans os. Il n'y a pas plus de ressemblance entre ce langage désarticulé, ces voyelles prises en gelée, et le vrai français distinctement parlé, qu'il n'y en a entre un poulet désossé et un coq gaulois, un beau Chanteclerc saluant de ses notes claironnantes le lever de l'aurore.

Et donc, apprenons aux enfants, aux éducateurs, surtout aux très puissantes éducatrices que sont les mères de famille, à faire vibrer sur les lèvres canadiennes les fermes syllabes françaises. Cela presse autant que le reste. C'est un sujet qui crie: au secours! Dussions-nous pendant un jour donner un peu de répit à l'anglicisme — l'ennemi! — et laisser nos marchands « settler » leurs comptes, nos avocats « filer » leurs protêts, nos dîneurs murmurer à l'oreille de leur voisin: « Je vous remercierai pour le beurre », nos mondaines s'acheter un beau « set de salon », deux ou trois « sets de boutons », un « set de vaisselle », afin de recevoir « correct », ma chère, un « set d'amis très smart ».

Guerre aux bouches molles!

Juliette

...C'était une petite tuberculeuse — m'écrivit une garde-malade de l'hôpital des Incurables — vous en souvenez-vous, mon Père ? Elle occupait la chambre du nord, au premier, près de la véranda, où chaque soir on l'apportait, roulée dans son grand manteau, pour qu'elle pût voir coucher le soleil, « quand le temps était assez beau pour le laisser se coucher », comme elle disait.

Elle s'appelait Juliette; elle avait dix-neuf ans. Elle s'éteignit un matin triste et froid de novembre dernier.

Orpheline depuis sa petite enfance, elle avait toujours souffert, silencieuse, en pensant qu'on ne l'aimait pas. Toute petite, on l'avait punie parce qu'elle pleurait, pleurait, « pour avoir une mère comme les autres ». Elle en devint défiante, ferma son âme ainsi qu'une sensitive, refoula dans son cœur mille confidences qui auraient voulu s'épancher et de gros chagrins qu'elle apporta dans la tombe.

Elle était belle à miracle, avec ses yeux d'un bleu de rêve, ses traits à carnation si fraîche,

dans le cadre de ses blonds cheveux, qu'on l'eût prise pour une jeune enfant. Des teintes roses, mobiles et changeantes comme des rayons d'aurore boréale, — ces teintes de phtisiques brûlant la fièvre, — coloraient son visage et illuminaient soudain ses traits de frêle madone. On songeait en la voyant, ses longs cils baissés, si modeste, si pure, à ces vierges idéales que Fra Angelico contemplait dans ses rêves mystiques.

La phtisie enlaça sa victime dans de longues étreintes et lui prodigua ses étouffements et ses morsures.

L'enfant l'accueillit avec des baisers de douceur. Sa poitrine épuisa, par le menu, toutes les douleurs, son cœur toutes les angoisses, — sans qu'elle cessât de sourire au mal qui ciselait son âme de sainte et martelait, impitoyable sculpteur, son corps de martyr.

Elle aimait passionnément la musique, et son talent de virtuose traduisait parfois en harmonies poignantes toute la sensibilité de son âme et ses douloureuses mélancolies. Trois jours avant de mourir, elle demanda de jouer encore une fois. Elle exécuta quelques mesures du *Printemps*, de Grieg; puis, ses mains errèrent sur le clavier en des accords si tristes, que des larmes coulèrent sur ses joues: on l'emporta défaillante.

— Si je vis, me dit-elle un jour, je me ferai Carmélite... Si Dieu ne veut pas me guérir, eh bien, soit, j'entrerai dans son Carmel à Lui.

Un soir après d'affreuses souffrances, elle me dit avec simplicité:

J'ai vu coucher le soleil pour la dernière fois... Je suis heureuse d'éprouver tant de chagrin de mourir; sans ce sacrifice qu'est-ce que j'apporterais à Dieu ?... Je lui offre tout ce que j'ai: c'est peu de chose. Mais je lui offre aussi — c'est bien plus! — tout ce que j'ai rêvé pour l'avenir... Il sait, lui, comme elles étaient belles, mes espérances!

Elle eut peur d'en avoir trop dit; ses grands cils s'abaissèrent sur ses yeux, elle pressa ses lèvres blêmes, comme pour fermer la porte à des confidences qui allaient s'échapper.

Le matin, elle m'appela:

Je vais mourir, murmura-t-elle, c'est fini... Mes sœurs n'arriveront pas... Je m'en vais bien loin pourtant, et je n'ai personne à qui dire adieu! Embrassez-moi donc, s'il vous plaît ?

Je l'embrassai en pleurant.

Merci. Ce baiser est pour mes chers absents. Un autre, je vous prie.

Je l'embrassai de nouveau.

— Celui-ci, je le donne à la Vie et à tout ce

qu'elle m'a promis et fait espérer. Encore un, voulez-vous ?... Celui-là, je vous le rendrai au ciel, adieu!... O Jésus! ô Marie!

Et ce fut tout...

Le vent murmurait dans la fenêtre et des flocons de neige frôlaient les vitres: je songeai à des frôlements d'ailes de quelque vol d'anges emportant son âme...

Telle est cette lettre. Elle avait été mouillée de larmes au souvenir de cette enfant, qui s'est bien trompée en pensant qu'on ne l'aimait pas.

Le R. P. Eusèbe Durocher, S. J.

Il allait achever ses soixante-six ans, étant né le 5 février 1851, à St-Charles-sur-Richelieu, et mourant le 1er décembre dernier.

La mort creuse rarement un vide plus profond dans une communauté religieuse. Elle n'a jamais, croyons-nous, laissé dans l'enseignement, au scolasticat de l'Immaculée-Conception, une succession plus difficile à recueillir.

Par contre, jamais mort ne fit moins de bruit au dehors. La renommée du P. Durocher, d'espèce rare, ne franchissait guère le cercle étroit

de ses intimes et de ses élèves. Elle n'éclata point en échos de louange parmi les profanes. Si on la personnifiait, il faudrait lui prêter des yeux baissés, des lèvres closes, une réserve timide de madone. Ç'aura été sa faute de n'être découvert qu'après sa mort. La science de ce docteur ne s'est pas étalée dans les revues. Les journaux n'ont pas cité ses solutions. Il n'a pas prononcé de discours mémorables. Ses dons, plutôt limités, pour la parole publique, se sont bornés à enseigner les vertus parfaites dans le silence des couvents. Même dans le quartier de Lorimier, où il vivait depuis trente ans, un bien petit nombre pouvaient dire son nom en le saluant au passage.

Plus restreint encore le nombre de laïques et de prêtres qui n'auraient pas été embarrassés de lui faire deux mots de panégyrique le jour de ses funérailles. Combien d'entre eux se doutaient, en regardant soulever son humble cercueil des étais où il reposait entre six cierges, qu'on allait porter en terre le corps d'un savant qui n'aurait eu qu'à le vouloir pour être illustre ?

Nous courons risque d'étonner en disant que ce professeur fut un maître, une des gloires de l'enseignement théologique et l'une des plus fermes et des plus lucides intelligence de notre

pays. Plusieurs même, avant de s'en convaincre, auront besoin de s'avertir, en tout cas, que cela ne tire pas à conséquence et ne peut faire de mal à personne, puisqu'il est mort. Pourtant, en rendant à son vieux maître ce témoignage de reconnaissance et de regret, l'auteur de cette courte notice ne dit rien qu'il ne sache. Et il croît connaître pas mal le P. Durocher, pour l'avoir vu, entendu, pratiqué, et comparé à beaucoup d'autres.

Il en dirait bien davantage, si les biographies s'écrivaient avec le cœur.

Avec ça, c'est une tentation à laquelle on cède sans remords que celle de louer les modestes. D'abord, on ne s'expose pas au danger de recommencer souvent. S'ils sont vivants, ça ne leur donne pas le vertige, et, s'ils sont morts, on est à peu près sûr qu'ils n'en abuseront pas. Enfin, sachant qu'ils ont passé leur vie à se faire tort, à se cacher et à s'asseoir à côté du siège dû à leur mérite, on éprouve un plaisir honnête de restitution à faire briller un rayon dans leur ombre et à les asseoir à leur place une fois pour toutes.

***

C'est à St-Hyacinthe, qu'Eusèbe Durocher fit ses études d'enseignement secondaire. Après

ses classes, il embrassa d'abord l'état ecclésiastique, enseigna les humanités pendant un an ou deux, puis entra chez les jésuites, le 14 août 1873.

Au séminaire, comme dans la Compagnie de Jésus, le jeune étudiant fut avant tout grand travailleur, sérieux, atténuant dans le moule de la vie commune certains reliefs trop saillants d'originalité, méthodique en toutes choses, d'une suite imperturbable dans ses idées, ses études et ses pratiques religieuses. Ce fut un enfant sans légèreté enfantine, un novice grave, un juvéniste qui ne fut jamais jeune. S'il eut jamais des éclats de joie, ce fut à bon escient. Pas un moment de belle humeur dont il n'ait su le pourquoi! Pas un fou rire de novice dont il n'ait pu expliquer la raison, et, au besoin, la distinguer d'une autre. Une infirmité l'ayant d'ailleurs, tout jeune, empêché de prendre part aux jeux bruyants de son âge, le philosophe qui poussait en lui en avait profité pour préluder, à la promenade et sous les ombrages, aux graves sujets dont devait se remplir toute sa vie. Sa gymnastique ne fut guère qu'intellectuelle.

Un prêtre de ses condisciples nous disait de lui: « Oh! ce n'était pas le plus amusant de la classe, mais ç'en était le premier et le plus édifiant. » Un autre, jésuite celui-là, digne émule du

cardinal Billot, à la maison St-Louis de Jersey, et qui avait beaucoup connu le P. Durocher à Laval et à Louvain, nous avouait : « Il n'était inférieur à aucun de nous. Si son intelligence n'était pas la plus brillante, elle était la plus sûre. Nous disions tous dès lors : il sera *le* professeur. »

***

Il l'a été. Il a été sacré professeur par Dieu et par la Compagnie, comme les gentilshommes du moyen-âge étaient sacrés chevaliers par le roi. Il vint au monde professeur. Je ne sais à quel âge il commença à parler, mais il devait être bien jeune quand il signifia à sa mère son premier *distinguo,* et il ne devait pas encore parler quand il fit au mensonge sa première grimace.

Du professeur émérite, il avait la conscience honnête, l'amour de la vérité, claire, pure — il eût distingué et sous-distingué à perte d'haleine plutôt que d'y laisser une parcelle d'alliage; il avait le goût du travail inlassable et des recherches, un plaisir intense à comprendre et à trouver; tous ces dons servis par une science abondante et sans cesse accrue.

C'est sa conscience honnête — et ce mérite n'est pas banal — qui le faisait aller au devant

de la vérité pour elle-même. Il la saluait avec joie d'où qu'elle vînt, même si elle le forçait à se dédire ou à se contredire, si elle sortait de l'objection d'un de ses disciples, ou s'imposait en humiliant son amour-propre. Il n'était pas homme à donner une solution qui eût l'air savante sans l'être. Il se fût cent fois traité d'ignorant plutôt que de recourir à un subterfuge. Les difficultés ne l'amenaient jamais à prendre un biais: tant pis s'il n'y voyait pas clair! Il ne lui restait qu'à le dire, et il le disait. Seulement, il y revenait d'ordinaire, la classe suivante, et alors il y voyait et il eût été bien malaisé de n'y pas voir comme lui. Dans les questions les plus abstraites: métaphysique, théologie positive, textes obscurs, thèses controversées, il ne donnait et ne faisait valoir que ce qu'il avait, et c'était assez. A ses nombreux talents, il n'ajoutait pas celui de les surfaire.

Cette honnêteté le faisait entrer de plain-pied dans notre confiance. Et comme c'était y entrer par la bonne porte, il n'en sortait plus.

***

A cette confiance se joignait, à le voir et à l'entendre, un vif intérêt. Et cet intérêt fait d'autant mieux l'éloge du fond de l'enseignement

et des qualités solides du professeur, qu'il se soutenait malgré l'absence de certains dons accessoires: harmonie de la voix, attraits de la phrase et du ton, indulgence flatteuse envers les élèves, charmes de l'humeur... et autres qualités qui comblent parfois de réelles lacunes chez les maîtres les plus aimés.

Son cours était une arène. Il s'y battait ferme contre l'erreur, contre l'obscurité, contre tout venant, y compris quelquefois le manuel et lui-même. Suarez eût été content de lui, et saint Thomas devait trouver qu'à ses *quaerendum est* il apportait des *respondeo quod* sans réplique.

Il commençait d'abord par la bien situer, son arène. Il en déblayait les environs, la circonscrivait. Il définissait, comparait, élaguait, établissait là sa thèse, prémunissait contre les contrefaçons et les ressemblances. Il était spécialiste en *praenotanda*. Après cela, la preuve était brève. Ce qui l'était moins, c'était le règlement de compte avec les adversaires. Il le tirait au clair en docteur sûr de lui et avec une parfaite franchise. Il les citait au long, s'appliquait bravement leurs coups, comme s'il eût été l'ennemi de sa propre thèse. Mais le retour était prompt, et alors l'intérêt palpitait avec la bataille.

Des doctrines adverses, le P. Durocher savait

le pour, le contre et tous les aboutissants. Il montait à leur assaut en pleine lumière, brandissant l'argument scolastique et vainqueur comme une arme blanche à la main. Il fonçait sur l'hérésie, s'y ouvrait une brèche, y entrait en maître et convoquait là tous ses ennemis. Il se persuadait si bien lui-même qu'ils avaient répondu à son défi, que, les groupant dans son cahier et les collant à ses feuilles, — auxquelles malheureusement il se collait trop lui-même — il les interpellait de sa voix, de ses mains courtes et puissantes, de son index menaçant comme un poignard, de ses jeux de physionomie passant par toutes les couleurs et toute la gamme des sentiments, de ses éclats de surprise ou d'indignation se résumant parfois dans l'insistance d'un non, non! non!!! répété *crescendo* sur un ton de ténor aigu, ou se fondant dans une moue de défiance ou de dédain, qui valait à elle seule toute une argumentation. Il les apostrophait, les pressait de répondre, les confondait, les étreignait corps à corps et les forçait de se rendre.

Et, notez bien, ce n'était pas chez cette belle âme sincère une vaine escrime, une mise en scène. C'était la réalité: il était là, et eux, devant lui! La preuve, c'est que d'avoir battu ces mécréants, il en revenait tout haletant. Et nous aussi. Et

le plus beau du réel, c'est que personne ne songeait à rire — du moins pas avant la récréation suivante, alors qu'un scolastique (cet âge est... plein de gaieté) rattrapait gentiment le ton de quelque apostrophe et ébauchait une inoffensive parodie.

***

Et trente ans de sa vie s'écoulèrent dans cet enseignement lumineux, où rien ne fut laissé en superficie et à l'à peu près.

Une demi-douzaine de générations de théologiens y ont passé. Quelques-uns succèdent au Père, et ce n'est pas le moindre service rendu à son ordre, que de lui avoir formé des professeurs à son image. D'autres, au Canada et en pays étrangers, appelés aux ministères divers de la Compagnie, distribuent sous toutes les formes, ce qu'ils ont reçu de ses exemples et de ses leçons.

Au fait, sa vie était aussi un enseignement.

En lui, le religieux était à la hauteur du théologien. Toute sa carrière, dont les jours se sont tant ressemblés, fut pour les siens une haute prédication. Si prenantes, en effet, que soient les matières théologiques, il faut à leur attrait mêler beaucoup de vertu pour s'y ensevelir, comme un bénédictin, pendant un quart de siècle. La vie intérieure a beau être intense,

elle exige un rude régime d'abnégation chez l'homme qui, pour elle, se retire de la circulation et se condamne à une stabilité de monument. Tel a été l'exemple donné par le P. Durocher. Il a consumé sa vie dans la solitude, en tête à tête avec des vieux livres, n'existant presque plus pour les réalités du dehors et le monde vivant, ayant pour toute variété, dans cette monotonie savante, le passage, aller et retour, de sa petite chambre à sa classe, l'arrivée d'un nouveau volume ou traité, souvent semblable en tout point, moins la signature, aux anciens volumes déjà lus, un *cercle* succédant à une classe afin de mieux prouver la nécessité de la recommencer, le chagrin de voir partir chaque année des *finissants* devenus la gloire du cours, et la joie, insuffisante, d'avoir des *nouveaux* à initier et à revêtir tout à neuf de la cuirasse et des armes de la scolastique.

On comprend, après une telle carrière, où les travaux de l'intelligence n'avaient rien amoindri de la ferveur du cœur et de la fidélité aux moindres observances de la vie religieuse, que l'humble serviteur de Dieu n'ait pas été surpris par l'appel de la mort. Il y répondit avec un sourire. — « Je vais contempler, dit-il, ce qu'il y a de plus grand et de plus splendide: l'essence divine! » Il renouvela les actes des vertus théologales, ex-

prima son bonheur de mourir dans la Compagnie de Jésus, et, résigné, serein, content, s'en alla voir ce qu'il avait cru et si bien enseigné.

Monologue

Mon vieil ami, Armand... est assis près de sa fenêtre. Le long de ses deux jambes immobiles, sur sa chaise longue, il pose ses béquilles de paralytique. C'est là que chaque matin je lui porte la communion.

Il passe ses jours près de cette fenêtre, dans l'attente d'une guérison qui ne vient pas, doux envers l'épreuve et envers tout le monde, silencieux dans la souffrance et dans l'inactivité plus douloureuse que la souffrance même, portant dans les traits émaciés de son pâle visage et dans ses yeux de rêve la persistance d'une résignation qui conquiert toutes les sympathies. On se dit en l'approchant, et en l'aimant pour tout ce qu'il souffre: « Oh! s'il pouvait donc enfin se mettre d'aplomb! Si on pouvait emporter ses béquilles et le voir marcher! »

Pour distraction, il a des livres. Pour diversion à ses lectures, il se fait un jardin. C'est

son œuvre, c'est sa joie, c'est son sujet, ce jardin. Il me le montre, me le décrit, me le raconte. Il lui sourit comme à un être vivant. Il en est tout fier, — on est fier de si peu de chose, quand on n'a rien et qu'on souffre, seul! Il se le raconte parfois à lui-même, ainsi qu'en un monologue.

— Mon jardin n'est pas grand, mais tout mon jardin est à moi. Il fleurit sur ma table. Je l'y cultive et il m'embaume. Il tient tout entier dans un verre. Ses fleurs se baignent au fond, elles s'étalent et rient au sommet, elles me parlent comme de grandes personnes. C'est un jardin de vieux garçon. Il est toujours jeune, et comme il meurt tous les soirs, je le renouvelle tous les matins. En retour de ses aromes, je lui envoie des bouffées de fumée sentant bon la Havane.

Une touffe de muguet, apportée d'une serre par ma petite sœur, lui forme au centre un massif. Une branche de lilas lui ferme l'horizon et le garde contre les vents du nord et les rôdeurs indiscrets qui ouvrent ma porte. Deux résédas s'y étiolent déjà, comme des paralytiques, sous les rayons du soleil, avec des teintes, des adieux, des tristesses et une agonie de crépuscule.

J'y ai mis aussi trois ou quatre violettes;

mais elles ont tout de suite fermé leurs yeux tendres, comme des contemplatives sous leur voile, se sont cachées sous une feuille vert-érin, ainsi que des nonnes au fond d'un cloître. Les yeux des violettes n'aiment pas les regards des vieux garçons; elles ont raison de les si bien connaître, et j'en souffre en les approuvant.

Par là-dessus, des pensées posent leurs faces blanches et bleues, avec des nuances, des velours et un éclat de décor chinois. Un lierre, tout à côté, grimpant le long du mur, s'est hissé jusqu'à ma fenêtre et a poussé une pointe à travers mes volets mal clos. Et il contemple indiscrètement mon jardin, comme une soubrette qui écoute en regardant par le trou de la serrure.

Je n'y ai mis qu'une rose, tout comme je voudrais n'avoir qu'un amour: ton amour, ô mon Père, Dieu de l'eucharistie qui me soutiens, main bénie qui m'éprouves, Cœur sacré qui m'abrites!

Et dans ce paysage je vis et je lis. Je me perds et m'enchante dans de beaux livres saints: les *Élévations*, de Bossuet, la *Montée du Calvaire*, de Perroy, la *Cathédrale*, de Huysmans, et mille pages de Louis Veuillot, cet autre paysage aux larges horizons clairs, où les forêts vierges, pleines de chansons, succèdent aux pics altiers et sillon-

nés par les éclairs du ciel. J'y admire, de mon coin solitaire, des campagnes plantureuses où ne rampe aucun reptile malfaisant, où poussent de riches moissons avec, çà et là, des parterres dont toutes les corolles montent dans la lumière du Christ, et des amours de lis.

Oh! alors, quel bonheur est le mien! Ne me quittez pas, mes deux chères béquilles, ne me laissez pas courir au loin, chercher des illusions, une santé, des espérances et des joies que le Maître n'a pas faites pour moi.

J'aime mieux mon jardin: il est petit, mais il est tout à moi.

Le quatrième

Ils sont quatre frères. Ils se ressembleraient tous comme des jumeaux, s'il n'y avait pas le quatrième. Sans le quatrième, ils vivraient en parfait accord; et, sans lui, on citerait la famille comme modèle.

Mais il y a le quatrième.

Non pas qu'il soit par nature un mauvais garnement. Ce n'est pas ce que le peuple appelle un « mouton noir ». Il n'a ni la malice que la

figure de rhétorique prête à cette bête cruelle, ni les déshonneurs, ni les hontes attachés à la couleur de cette sorte de mouton. Il n'en a pas même le teint, étant blond par nature, d'un blond pâle et fade précieusement préservé du soleil. Ses deux yeux bleus sont tendres avec des regards alanguis. Ses attitudes ont toujours l'air de demander un appui: debout on voit bien qu'il veut s'asseoir; et assis, qu'il voudrait se coucher. Sa démarche traîne, elle flageole comme celle d'une fillette anémique. Deux épaules lourdes et bien nourries portent sa tête mal assurée, couverte d'une chevelure plus soyeuse qu'une filasse et séparée, au centre, par une impeccable raie. Dans ce cadre, une physionomie sans oui ni non, illisible. On finit toutefois par y découvrir une volonté fatiguée, rendue, auprès de laquelle c'est toujours le dernier venu qui a raison, une âme flasque sur laquelle l'éducation ne s'est pas heurtée comme sur un rocher, mais où elle a échoué ainsi qu'une barque dans les algues et la vase.

Il est lymphatique, le quatrième. C'est un mou.

Les trois autres, au contraire, ont les ardeurs, la vie débordante des sanguins. Ils en ont aussi le goût des aises et du plaisir. Sans leur

volonté maîtresse, la chaleur du tempérament où s'allument les appétits, les passions, l'amour, les voluptés, aurait vite fait de consumer leur vie; mais en eux ce n'est pas la chair, c'est l'âme qui gouverne.

Assez nerveux tous les trois pour vibrer d'enthousiasme devant une grande vertu, la noblesse d'une cause à défendre, une résistance brillante et une équipée glorieuse; assez bilieux pour « tenir » et rendre durables les résolutions prises.

Leur raison les prévient contre un excès de sensibilité. La réflexion les préserve d'impressions trop vives. Quand ils ont été victimes de leurs illusions, d'une confiance mal placée, d'un élan vers les hauteurs, ils en redescendent, sourient de leur méprise, se reprennent et comptent que ce n'est pas payer trop cher l'expérience acquise.

Trois braves cœurs, très heureux de vivre et de travailler, pleins d'espoir dans l'avenir, menant de front les affaires, la charité, le salut, les œuvres sociales et l'apostolat.

***

Et l'autre ? L'autre il faut l'aider dans son impuissance, le plaindre pour ses misères, le fuir pour sa contagion. Moins gâté par la nature

que ses frères, il s'est appliqué toute sa vie à gâter sa nature. Déséquilibré par tempérament, il a sans cesse éliminé les éléments qui pouvaient faire contrepoids à sa nature lymphatique. Pauvrement doué, il a dépensé, gaspillé son petit avoir, tandis que ses frères s'ingéniaient à grossir le trésor de leurs riches facultés. Placés plus haut que lui dès leur naissance, ils n'ont cessé de gravir encore et de monter toujours; lui, parti de plus bas, s'est laissé glisser.

Il n'avait pas de grands défauts à corriger. Ceux qu'il avait, il s'est borné à les voir pousser. Et comme ce sont des défauts germés dans le sol de la mollesse, ils ont vite grandi en vices de même espèce, comme certaines plantes qui poussent dans les marais. A celles-ci il faut de l'eau croupissante pour leurs racines; à ceux-là il faut de la paresse.

Ses qualités — car il en a, n'étant pas tout à fait un monstre — sont plutôt négatives. Il est calme; sa sensibilité ne lui joue pas de mauvais tours, il n'a pas à lutter contre les impressions: quelles impressions peuvent bien se graver dans cette âme de gélatine ? En face des événements les plus imprévus, d'un spectacle grandiose, d'une parole ou d'un acte sublime, d'un paysage émouvant, une courte phrase suffit à traduire son sen-

timent: « Ça m'est bien égal! » N'ayant pas de désirs, il n'est privé de rien. Pas inconstant, jamais il n'est revenu sur une décision: il n'en a jamais pris. Il ne souffre pas de grand'chose, ne jouissant de rien. Ce n'est pas de lui qu'on dira qu'en vieillissant il est revenu de bien des illusions et redescendu de bien des hauteurs. De quelles hauteurs voulez-vous qu'il redescende: il n'a jamais monté!

Comme tous les lymphatiques que l'éducation familiale n'a pas élevés, secoués, sortis de leur insouciance native, ce pauvre quatrième est resté nul, marqué du sceau de la platitude. Il n'aurait pas même le courage d'être méchant, s'il ne suffisait pour le devenir de se laisser faire.

***

Gardez-vous de croire trop aisément à son innocence. Soyez-en prévenus, et prévenez ceux que vous aimez. Vous le reconnaîtrez à ses langueurs, à ses mots affadis, à son air ennuyé, conquis, évanoui, à ses yeux blanchissants de poisson mort, à ses manières collantes et folâtres de jeune chien. Quand vous verrez, mères, ce grand garçon enlacer vos fils de ses gestes efféminés, ce sera le moment de crier: « N'y touchez pas: il est contagieux! » Et si ce sont vos jeunes

filles qui ont le mauvais goût d'admirer son élégance défaillante, de prendre pour des gentillesses ses équivoques prévenances et pour de l'amour contenu ses soupirs de libertin paresseux, dites-leur qu'elles ont mieux à faire que de s'enamourer d'un mollusque. Il est contagieux, n'y touchez pas!

Faut-il ajouter que ce quatrième est aussi le dernier de sa famille ? Et qu'à ce titre son père et sa mère ont largement contribué à sa mollesse, en continuant en lui les traditions qui font « l'enfant gâté ».

Ces parents n'ont pas compris que l'éducation des enfants, dirigée par le même amour, doit varier selon les tempéraments. Autant il fallait retrancher à l'abondance de vie, de passions, de désirs et de volonté des aînés, autant il fallait ajouter à la pénurie de l'autre. Il suffisait de conduire les premiers, de les retenir, de les corriger, de les émonder comme de jeunes arbres gonflés de sève. Il fallait pousser leur frère, lui infiltrer de la vie, l'endurcir, l'encourager en louant ses efforts et en constatant ses succès, l'aiguillonner et, lui inspirant confiance en lui-même et dans le secours de Dieu, le forcer de se reprendre et de se dompter. Ce procédé viril en aurait fait un homme.

On en a fait une poupée. Rien qu'à le voir on éprouve l'envie de lui faire passer un courant électrique quelque part, pour savoir si dans cette masse pâteuse il existe encore des énergies latentes. Ses parents lui ont montré la vie comme un lit tout fait. C'eût été merveille qu'il songeât à autre chose qu'à y dormir.

Pauvre quatrième! N'y touchez pas...

Gros bon sens

Vous arrive-t-il parfois de trouver des enseignements, des conseils, de bonnes leçons, précisément là où vous en attendiez le moins? Pas plus tard qu'hier, j'ai eu cette bonne fortune.

Nous voyagions en chemin de fer. Parmi mes trois ou quatre compagnons de wagon, sur un siège voisin, se trouvait un gros brave homme, large et haut, roux, à la figure rubiconde, bâti en colosse, habillé d'étoffe « carreautée », avec, sous le menton, une barbe grisonnante tombant en houppelande de chèvre. Il me regardait depuis quelques minutes avec l'air de vouloir causer. J'allai au devant de son désir.

Un temps, deux mesures, une demi-douzaine

de questions et réponses, et j'avais appris que le colosse est protestant, pense en protestant, professe sur les catholiques des idées de protestant; qu'il a un fils, un fils unique, qu'il l'élève avec un sens pratique rare et dans le pur utilitarisme protestant.

— Vous n'avez qu'un fils! lui dis-je, en mettant sur mon point d'exclamation l'appui d'un lourd accent, — comme s'il eût été incroyable qu'un homme de cette taille n'eût qu'un fils.

— Oui , monsieur, et c'est moi, maintenant que ses classes sont achevées, qui complète son éducation.

— Un seul! ce n'est pas beaucoup. Votre deuil sera irréparable, si la guerre vous tue cet unique.

— Oh! mais je me suis arrangé pour qu'il n'y aille pas. Pas si gauche!

— Et son éducation que vous complétez depuis sa sortie du collège, elle consiste, j'imagine, à l'initier à un métier, au commerce, à une profession...

— Au travail! monsieur. Je lui fais accomplir les humbles besognes que j'accomplissais à son âge. Il commence, non pas où je suis rendu, mais où j'ai commencé. S'il commençait par en haut, il ne saurait pas monter, il glisserait comme

tant d'autres. Dans les heures de repos et les jours libres, j'en fais mon compagnon. Nous causons. Je le pénètre de bons conseils, je l'en imbibe. Souvent, je lui dis, — et je crois que vous allez me comprendre, *though you are a catholic...*

— *Thank you, Sir.*

— *Welcome.* Je lui dis donc, doucement, sans violenter sa liberté, en le laissant réfléchir, comme un homme: Mon fils, si tu es consciencieux et droit, tu n'auras pas peur qu'on examine ta vie et que l'on connaisse tes défauts, tu en seras bien aise: ça t'aidera à les corriger. Ne te crois jamais supérieur aux autres hommes; regarde en haut et reproche-toi de ne pouvoir égaler les plus élevés. Si la vanité rentre dans tes calculs, tu n'arriveras jamais à balancer tes livres: il te manque quelque chose dans la caisse. Du moment que tu commences à te gober, tu n'es plus gobé par personne. Mon fils, prends garde au *moi*. L'égoïste est un sourd-muet: il ne sait plus dire ce qu'il lui faut, ni entendre ce qu'on lui dit. Ne regardant que lui-même, il n'aperçoit pas la main tendue pour le guider. On ne saurait rien apprendre au fat qui croit tout savoir. Il a le secret des idiots, la clef de l'ignorance. Ne prenant jamais un bon conseil, il n'en saura jamais donner; il ne saura jamais

commander, n'ayant pas su obéir. Vois le monde tel qu'il est, mon enfant. Pas avec les yeux de ces jeunes fous qui rient pour se convaincre que c'est amusant, boivent des liqueurs qu'ils suent en vices, passent les nuits blanches pour mieux vider la bourse de leur père en se vidant le cerveau. Ne fais pas de visites: les visites, c'est la politesse des gens qui se dérangent pour en déranger d'autres...

— Parfois, ajoute mon Écossais, en m'étudiant de son regard satisfait, je mêle à mes conseils ceux d'un vieux commerçant de mes amis, lequel, d'une voix rauque et convaincue, a coutume de répéter à ses employés:

— Je suis un patron rude, mais juste: un homme de cœur trouve plaisir à gagner sa vie chez moi! Êtes-vous nigaud, êtes-vous paresseux ? *You don't stand a show, here.* Je paie bien qui travaille bien. Tant que c'est moi qui donne le salaire, je m'estime votre maître. Si cela ne vous va pas, ouvrez un magasin vous-même et tâchez de faire mieux. Ne trompez pas ma confiance! Que j'y sois ou que je n'y sois pas, l'horloge est là: ne perdez pas le temps. Ne me flattez pas; laissez-moi tranquille; ne soyez pas, non plus, de ces prophètes d'après coup qui répètent sans cesse quand l'accident est

arrivé: « Je vous l'avais bien dit! » Faites plutôt que ça n'arrive pas. Je vous paie de bons gages, parce que votre travail produit des profits: il m'a toujours paru qu'une petite enveloppe contenant un petit salaire est comme un seau de charbon trop petit: il est incapable de produire de la vapeur. Sans doute, je ne me souviens pas de tous les mensonges qu'on m'a contés, mais je n'oublie jamais la binette d'un menteur. Un homme assez habile pour cacher tous ses mensonges, serait assez habile pour n'en jamais dire. Ne me trichez pas dans votre emploi, car je veille. Mettez la mesure comble à votre travail, je mettrai la hausse au salaire. Aspirez à plus haut! Viser juste à son gagne-pain, c'est déjà ne plus le mériter. Dormez bien! Car si vous veillez trop tard, *my profit account gets a headache*. Ayez soin de votre santé. Travaillez en homme intelligent, avec des heures de relai pour réparer vos forces. Si vous trimez aveuglément comme une machine, il faudra bientôt vous conduire au garage, et, à votre place, je mettrai une machine...

***

A diverses reprises, mon interlocuteur s'était arrêté, tandis que ses deux yeux bleus, voilés

de larges cils et de sourcils hirsutes, semblaient m'interroger: « Que pensez-vous de ceci ? »

— Je pense, lui dis-je à la fin, que vous et votre vieux commerçant avez un sens pratique, utilitaire, admirable. Vous devez être riche. Vous l'êtes! Si la vie était une bourse, je pourrais affirmer que la vôtre...

— Dame! je n'ai pas à me plaindre. D'ailleurs, c'est un de mes principes, mon fils le sait: il ne faut jamais se plaindre de sa bourse!

— Surtout quand elle est pleine... C'est dommage tout de même, ajoutai-je, qu'à travers cette éducation et ces conseils tout humains, vous ne fassiez pas briller un rayon de soleil.

— *What do you mean,* que voulez-vous dire ?

— Qu'à travers ces industries mercantiles, ces moyens habiles de faire de l'argent et de vivre à l'aise, toutes ces vertus naturelles enfin, il devrait passer un souffle surnaturel et des rayons d'Évangile.

— Bah! là, je reconnais le catholique...

La conversation aiguilla vers les sujets religieux... et elle fut longue... et elle va recommencer; nous allons la reprendre à ma chambre. Il me l'a promis.

Les crampons en l'air

D'ordinaire, le superstitieux n'est que ridicule et amusant. Il est un des nombreux représentants de la sottise humaine.

Il devient coupable du moment où, averti, conscient de sa folie, il y persévère, s'y entête, attribue certains effets à des agents qui n'y peuvent mais, établit des liaisons de causalité entre des faits et des êtres incompatibles ou disparates, fausse le sentiment religieux, tremble de peur ou trépigne d'espérance selon que tel incident s'est produit dans telles circonstances ou telles autres, même si l'incident est aussi incapable d'engendrer la chance espérée ou le malheur redouté, que l'est un pommier d'engendrer un lièvre.

La superstition est souvent, en matière religieuse, un reste de paganisme. Elle fleurit encore chez plusieurs peuplades sauvages. Elle existe même, sous des formes diverses, pitoyables quand elles ne font pas trop rire, chez des catholiques d'esprit plus faible et de crédulité plus niaise.

***

Qui ne connaît l'horreur inspirée par le nombre 13 ? Est-ce Victor Hugo ou Sainte-Beuve qui, dans un banquet intime de gens de lettres, se lève soudain; pâle, tremblant, n'osant avaler sa dernière bouchée, se précipite dans la rue, supplie un gamin qui passe de l'accompagner, l'assied à table près de lui pour former un quatorzième, et, respirant enfin: « Songez donc, mes amis... nous étions treize! »

J'en ai connu un autre — peut-être était-il poète aussi: il venait de Caughnawaga—qui voyageait dans un train du New-York Central. Tout à coup, s'apercevant que nous étions treize dans le wagon, le voilà pris de frayeur: « C'est mauvais signe! crie-t-il d'une voix étranglée, je ne reste pas ici! Ça va dérailler... il y a un pont ouvert... un tamponnement! » Il se lève, saute de son siège vers la porte, le train roulant à toute vitesse, saute sur la plate-forme, saute en bas, et, pour se sauver du nombre 13, se casse le cou.

Un brave garçon de la campagne intelligent pourtant, doué de bon sens pour le reste, faillit un jour en venir aux coups avec son père, parce que celui-ci s'obstinait à affiler un couteau le dimanche: « Vous voulez donc que notre vache meure dans le cours de la semaine! »

« Chez nous, me disait un Français, quand

« un paysan rencontre un prêtre le matin, à la « sortie de sa maison, il court aussitôt à la re- « cherche d'un morceau de fer. Il a un malheur « sur la tête tant qu'il n'a pas touché son mor- « ceau de fer. » Heureux, au contraire, celui qui dès le matin rencontre un bossu! Je dis heureux... il faudrait tout de même s'assurer. Qui sait ? Ce qui est bonne fortune chez nous est peut-être malédiction ailleurs. Ça varie tant, ces choses-là.

Si jamais vous recevez une lettre comme celle qu'une dame me remit l'autre jour, voulez-vous me promettre de la jeter tout de suite au panier ? Cette lettre, écrite comme avec l'archet d'une fausse dévote qui joue du violon, contient une formule de prière, — si l'on peut appeler de ce nom des insanités mêlées au nom de Dieu et des saints. Et, au bas de cette formule, l'ordre de la transcrire neuf fois et de l'envoyer par la poste à neuf autres correspondants, qui devront en faire autant. Faute de quoi, l'incrédule revêche à cet ordre se condamne par là même à neuf calamités successives y compris l'aliénation mentale, — si elle est encore possible, — « des *clous* sur le nez, l'eczéma sur la nuque, des jambes cassées, la diarrhée des *canitudes*... »

— Vous partez en voyage le vendredi! Vous

commencez vos semailles, vos récoltes le vendredi! Vous étrennez une robe le vendredi, vous tombez malade ou vous venez au monde le vendredi! Mais... êtes-vous fou ? Vous savez bien que ça porte malchance.

— Bah! moi, ça me fait rien.

— Ah! ça ne vous fait rien ? vous voulez y aller, en voyage, le vendredi, eh bien, allez-y: votre cheval crèvera! Vous voulez l'étrenner, hein, votre robe: étrennez-la! Vous aurez toujours des puces! vous allez la déchirer d'un bout à l'autre dans les artichauts, et, coup de chance, si votre peau n'y reste pas avec.

— Tiens, tiens, vous voudriez bien me le donner pour rien, votre couteau ? Zut! ça coupe l'amitié. Voici un sou, je vous paie.

***

Dans une de nos belles paroisses du nord, un marguillier vint un jour me dire: « Mon Père, pendant la retraite, vous savez, les paroissiens écoutent mieux, pourriez-vous pas empêcher ça ?

— Empêcher quoi ? Empêcher d'écouter ?

— Non; empêcher les gens de revenir quand un chat traverse le chemin devant leur voiture. Vous connaissez ça, hein ?

— Pas du tout; je n'y comprends rien.

— Eh bien, pour prendre un exemple, je prends mon voisin. Voici : hier au matin, il me dit bonjour en partant pour le marché; il allait vendre son avoine et deux cochons, sous le respect que je vous dois. Trois heures après, je le retrouve à l'entrée du village, avec son avoine et ses deux gorets.

— Comment, je dis, tu t'es pas rendu ?

— Ne m'en parle pas, me répond-il, l'air grognon, la tête basse, son fouet couché à côté de lui et sa jument au petit pas.

— C'est toujours pas les soldats qui ont voulu t'enrôler; t'es trop vieux.

— Hé non, c'est un chat!

— Un chat qui enrôle ? Un chat de conscription ?

— Ah! ne badine pas, c'est pas le temps! Imagine-toi, juste comme j'enfilais le Petit-Brûlé, un chat s'amène au bord du fossé. Ouêh! pensai-je, il va me porter malheur, il va traverser le chemin au nez de ma jument! Je tire mon fouet, et sling! me voilà au galop. Le chat pense que je le fouette, et miaouh! le voilà lui aussi au galop. Et oh donc! moi dans le chemin, lui à côté, dans l'herbe; et file! et fouette! Le gueux, il en regagnait... Si au moins, je me disais, il ne se met pas dans la tête de traverser...

Maudit chat! que ça court donc, un chat, quand ça court! Tout d'un coup, il lâche l'herbe, il se lance de travers et, houp! bondit de l'autre côté du chemin... J'étais un homme fini! Wooh, Bellie. Je tire rien que sur une guide, je tourne et je reviens... *il avait traversé devant*, l'animal!

— Et s'il avait traversé derrière ?

— Justement! s'il avait traversé par derrière, ça n'aurait pas été un « avertissement ». Et ça lui était bien égal, à lui; il n'avait rien à gagner à passer devant... pourquoi pas passer derrière ? N'importe; j'aime encore mieux faire deux voyages que de me jeter dans un mauvais sort. Tu en as connu, hein, des vaillants qui n'ont pas voulu retourner, après que le chat avait passé devant: qu'est-ce qui leur est arrivé ? Des voleurs de la ville leur ont crié: « La bourse ou la vie !» ou bien ils ont dégringolé en bas du pont de Saint-Eustache, déchiré leurs poches d'avoine et bougré leurs cochons à l'eau...

Empêchez donc ça, mon Père, acheva le marguillier, confiant.

***

Une des superstitions les plus répandues que je sache est celle du fer à cheval.

Le fer à cheval trouvé dans une route, contient tous les bonheurs ou toutes les calamités,

— ça dépend. Si vous le trouvez, occupant sur le sol sa pose normale, prenez-le précieusement, apportez-le, suspendez-le au-dessus de la porte de votre maison. Laissez-le là et soyez tranquille: la chance s'en vient. Mais, oh! mais, si vous trouvez le susdit fer à cheval retourné, les crampons en l'air, — même si vous ne l'avez qu'aperçu sans y toucher, fermant aussitôt les yeux, serré, serré, — c'est trop tard, il va vous arriver un malheur. Il ne vous reste plus qu'à faire comme le bonhomme Moïse Ygrecque de le Côte-Double: un bon habitant, honnête, travaillant depuis le petit jour jusqu'aux étoiles, et ne passant jamais la Saint-Michel sans « rencontrer ses paiements ».

Un soir, vers six heures, Moïse Ygrecque arrive chez lui. « Détèle-le si tu veux », dit-il à son garçon, en lui abandonnant son cheval et sa voiture. Il lâche les guides, jette de côté sa couverture, laisse ses *mitaines* et son *capot* sur le siège, passe, avec un désintéressement de condamné à mort, par dessus son chien étonné, rentre à la maison sans dire bonjour à personne, file droit à sa chambre, s'affale dans un fauteuil, blême comme on ne l'avait jamais vu depuis le jour qu'il avait attrapé son « effort ».

— Eh bien quoi donc, mon pauvre mari, tu

es malade ? demande sa femme d'un ton caressant.

Pour toute réponse, deux yeux effarés, qui osent à peine envisager madame Ygrecque, et qui signifient : « C'est bien pire que malade ! »

— Veux-tu que je te prépare une « ponce » ? C'est-y ton « effort » qui revient ?

— Je voudrais bien que ce serait mon effort ! reprennent les deux yeux effarés et la bouche ouverte, sans parole.

— Voyons, dis-moi ce que t'as, dis-le moi !

— Non, laisse-moi... tu ne sais pas ce que tu demandes. Mieux vaut ne jamais le savoir.

— Oui, moi je veux le savoir. Faut que tu me le dises ! Tu ne m'as jamais rien caché... moi non plus... Voilà que tu me rends malade à présent... Je suis toute renversée...

— Non, ce n'est pas toi qui es renversée... C'est le fer ! Pauvre femme, que c'est triste à dire. Le sais-tu à c't'heure ? le comprends-tu ?

— Non, conte donc vite.

— Eh bien, ma femme, sois courageuse... Il avait les crampons en l'air !

— Allons, bon ! Encore ta vieille marotte, s'écrie la femme soulagée. Tu me fais des peurs !... Viens que je te baise sur le front, mon pauvre Moïse, avant de souper... Tu l'as trouvé les cram-

pons en l'air ? Tant mieux, tant mieux! Ça prouve que le cheval allait au galop ou qu'il a buté.

— Oui, mais ça prouve aussi que je n'en ai pas pour long... Je vais être empoisonné. Quand le vieux Firmin Narbonne a trouvé son fer les crampons en l'air, c'était bien, si tu veux, d'un cheval au galop; mais ça n'empêche pas que sa femme l'a empoisonné quinze jours après.

— Mais ta femme, mon cher vieux, ce n'est pas la Firmin Narbonne.

— Tu me le jures ?

— Pas besoin de jurer; tu le sais bien que je ne suis pas la vieille Firmin Narbonne.

— Jure tout de même, c'est plus sûr! Tu m'empoisonneras pas ?... Alors, puisque c'est comme ça, avant de souper, ma femme, rattelons la voiture, et retournons; il faut que tu effaces le sort!... Je sais l'endroit au juste, c'est sur le chemin de la Pointe-aux-Anglais. Tu vas lui tourner les crampons en bas. On sera tranquille après.

Laissons-le aller, si cela le rassure.

Mais, de grâce, crampons en l'air ou crampons en bas, ne glissons donc pas dans la sottise.

Délaïte

Le curé avait bien écrit Adélaïde sur le registre des baptêmes, 20 septembre 1820. Mais le père Brazeau, Fanfan de son petit nom, avait décidé que sa fille s'appellerait Délaïte.

— M. le Curé, dit-il, après lecture de l'acte et avant de faire sa croix, je vous ai dit Délaïte.

— Non, non, avait repris le prêtre; il n'y a pas de sainte de ce nom-là; Délaïte ne ferait pas belle figure dans le gros livre.

— Elle aura la figure qu'elle pourra; mais on va l'appeler Délaïte.

Elle s'appela Délaïte. Elle vécut quatre-vingt-quatorze ans; tisserande de métier, économe par nécessité, vieille fille par choix, type unique par nature. La mort vient de nous la ravir, emportant avec elle l'une des dernières survivantes d'une industrie morte comme elle: l'industrie du métier à tisser. Non pas le métier mécanique, vulgaire, sentant l'huile, roulant à côté de cent autres qui roulent et sentent comme lui, empoisonnant la pâle tisseuse qui le graisse, le régularise et lui tire les brins. Non; le métier de Délaïte était vierge d'huile, en bois franc, campé

entre deux bancs-lits dans l'unique pièce de la maison, avec ses montants qui atteignaient le « plancher d'en haut », ses pédales, son peigne, son ensouple, ses lisses et ses bobines.

Délaïte y tissait depuis toujours. Elle ne se souvenait pas d'avoir commencé; elle ne s'apercevait pas à la fin qu'elle continuait, étant retournée à une seconde enfance et tissant comme son métier, inconsciemment.

Au reste, comme beaucoup d'artistes de notre siècle, elle s'était spécialisée; elle ne faisait que dans la toile et exclusivement dans la « toile à poche ».

La Providence l'avait servie à point pour lui permettre d'être toute à son art. Elle lui avait donné un frère et une sœur: Polyte, qui atteignit 96 ans, prenait un soin égal des bêtes et de la cuisine, parlait peu et n'articulait pas, rapport à son goître, — et Pascal qui mourut plus jeune que ses sœurs, hélas! à 89 ans. C'est lui qui cultivait le coteau de sable et en récoltait ce qu'il fallait à ce nid de célibataires pour ne pas crever de faim. Il souffrait, lui aussi, d'un goître encombrant; mais ça lui était bien égal; il ne tenait ni à parler, ni à apprendre, — sa belle innocence involontaire l'ayant exempté de faire sa première communion.

Jamais Délaïte n'avait voyagé. Elle allait à la messe beau temps mauvais temps. Cette marche de six milles, à pied, était son « excursion » favorite. Qu'eût-elle été apprendre dans le monde ? Personne ne tissait et ne réussissait la « toile à poche » comme elle; nul paysage n'égalait en poésie la « côte des Unault », où elle avait juché sa cabane et d'où elle rinçait son œil mélancolique de vieille fille, en contemplant le grand horizon fermé, d'un côté, par les Laurentides, de l'autre par des bois d'érables et de noyers, avec, là-bas, entre les bosquets de sapins du vieux Metton Ouellette, les deux clochers de son église.

En revanche, que ses « poches » en avaient fait de chemin! Ce qu'elles en avaient entendu conter d'histoires sur les quais de Montréal, de Liverpool et de Vancouver! Ce qu'elles en avaient contenu de beau blé d'or, tandis que Délaïte mangeait de la galette de sarrasin! et vu de merveilles, aux Indes, dans les halles et de « Singapour à Nantes! »

Un soir, les pédales du métier s'arrêtèrent, la navette n'acheva pas son trajet, les brins se croisèrent, la trame resta emmêlée, le dos courbé de Délaïte s'inclina plus profondément, son front

s'appuya sur le peigne, — et elle mourut, la toile de sa dernière poche inachevée.

Elle avait tissé quatre-vingt-dix ans, entre deux enfances. Elle dort entre Pascal et Polyte, à l'ombre des clochers.

Un poète du village, qui se souvenait de V. Hugo, écrivit, en rimes féminines, l'épitaphe de cette illustre féministe:

Du métier elle était l'étoile:
Hélas! l'étoile est filée.
Elle aimait trop la toile,
C'est ce qui l'a tuée.

Encore Délaïte

Eh bien, je me suis trompé: elle n'est pas morte. Je l'ai revue là-bas, à la campagne, le jour de l'An.

— A la bonne heure! m'écriai-je, vous vivez donc encore ? et votre épitaphe ?

— Si je vis! L'idée d'écrire que j'étais défunte! M'aviez-vous envoyé un assassin ? questionna-t-elle de sa voix séculaire. Et elle fut prise d'un éclat de rire, qui la secoua d'un bout à l'autre.

Du reste, elle ne poussa pas sa rancune plus

loin. Elle me pardonna à condition que je ferais réparation d'honneur, en renouant le fil rompu de ses jours et en la laissant tisser en paix sa toile.

Elle était déjà vieille comme l'orme qui ombrage sa porte, quand son neveu Dollard reçut sa première culotte, en 1870. Elle n'a pas changé d'un brin. Elle a le visage grand comme ça, — formez un cercle avec le pouce et l'index, — un parchemin idéal d'archiviste et à donner des désirs d'enlèvement à un antiquaire. Là-dedans il y a des rides, des rides, rien que des rides. C'est ce qu'il y a de plus nombreux au monde, après les étoiles de la voie lactée. Il ne s'y trouve pas autre chose, si ce n'est une envie évidente d'en avoir davantage, s'il y avait de la place. Mais il n'y a plus de place.

Pourtant, si, il y a de la place, mais ce n'est pas dans le visage même de l'illustre tisserande; c'est dans la face magnifiée par la mémoire et l'imagination, fixée dans la rétine de l'œil qui l'a bien regardée: Il y reste une vision de rides et de visage agrandis, comme une auréole de plis, de plissements, de fossettes, de creux, de ravines, qui se rejoignent en lames ou en gaufrures, à la surface, et qui tous font mine de sourire quand elle sourit. Cela forme, dans le souvenir, une

Délaïte enluminée, rayonnante de belle humeur, magnifique : une grande Délaïte en rides.

Dans cette surface accidentée qu'est son visage, brillent deux yeux, petits, très petits, noirs et fins, bridés entre deux plis que la belle humeur ne parvient plus à détendre.

— Dites-moi, Mlle Délaïte, à quelle source puisez-vous cette santé-là ?

— Je travaille, monsieur.

— Vous avez une fée qui vous rajeunit !

— Oui, mon métier à tisser.

— Vous ne connaissez pas la neurasthénie, vous ?

— Je suppose que ça, c'est une invention nouvelle pour les grandes demoiselles qui font de la toile ? Que voulez-vous, de mon temps...

— Vous n'aviez pas les cinémas et le tango non plus ?

— Eh non ! Tout cela doit faire la toile à *poche* bien plus vite que mon métier, hein ?

— Oui, ma bonne vieille Délaïte, oui, et ça en fait le jour et la nuit.

— Oh ! alors, ce n'est pas surprenant de voir mourir les demoiselles si jeunes. Moi, puis ma sœur Polyte, puis mon frère Pascal, on a toujours pris la nuit pour dormir et le jour pour travailler. On n'avait pas, de mon temps, ces

machines-là pour aller vite; mais vous voyez, hein, on va loin!

***

Plus tard, apprenant que Délaïte tissait toujours, je voulus, avec un peu de gêne et en m'excusant, lui en exprimer toute ma joie. Et, y allant de ma petite figure de rhétorique, je la félicitai de ce que le beau soleil de sa vie ne fût pas couché.

Elle me fit savoir qu'il était couché, mais qu'il ne dormait pas encore. Ce qui prouve que, pour ne savoir pas lire, elle ne manquait pas de littérature.

Aujourd'hui, ô deuil sans figure, j'ai la certitude d'avoir prié sur sa tombe. Cette fois, il n'y a pas de littérature qui tienne: il dort, son soleil.

L'homme qui parle et l'homme...

qui se tait. C'est celui-ci qui m'intéresse.

L'autre n'a plus rien à me dire. Il m'a tout dit. Il est épuisé, vidé, encombrant. Il est desséché comme un tonneau dont on a fait sauter la bombe. Tout le contenu a coulé. Ce n'est plus qu'un tube parlant. Il vous a même vidé de vos questions, en y répondant à l'avance; il vous a appris ce que vous ne vouliez pas savoir. Vous n'avez plus seulement le plaisir de le pomper...

Le silencieux, au contraire, me tient par tout l'intérêt accumulé des choses qu'il n'a pas dites. Il possède toute la puissance de ses arguments inédits. Il engendre toutes les espérances des lumières attendues.

Il sait, — d'abord, il sait vos secrets: vous les lui avez confiés sans peur, — il sait... dame, qu'est-ce qu'il ne sait pas? Il possède, sans avoir à le prouver, tout ce qu'il n'a pas dit. Et ce qui vous captive, ce qui vous attache à lui, ce qui vous empoigne, c'est qu'un jour, peut-être, il consentira à le dire. C'est un trésor d'autant

plus précieux, que vous n'en tenez pas la clé et qu'il vous la donnera, qui sait ? demain.

Cet homme n'a laissé échapper qu'un mot de réponse à votre question, mais avec un tel regard réticent et modeste que, en l'entendant, vous vous dites: « Ah! s'il voulait parler! ce qu'il en a, là, derrière la tête! » Et vous recueillez, faute de plus, la perle tombée de ses lèvres.

Le parleur a publié, claironné tous ses plans et ses projets; il en a d'innombrables, de merveilleux. Il les réussit presque tous; mais comme il en manque un, et le moindre, vous ne songez qu'à celui-là: « Bah! il a raté son coup! »

Le silencieux n'a rien révélé de ses projets nombreux. Il n'en réussit qu'un et c'est le moindre; mais celui-là, seul, suffit à dépasser votre attente: « Quel homme! je vous l'avais bien dit: il ne manque rien! »

Il n'a pas le temps de vanter tout ce qu'il se propose, il est trop occupé: il agit. On lui garde autant de reconnaissance pour ce qu'il fait, que l'on garde de rancune à l'autre de n'avoir pas tenu toutes ses promesses. Au secours apporté il joint le plaisir de la surprise, en venant sans bruit, au bon moment, nous sauver de la défaite; tout comme l'autre, avec son éclat grandi-

loquent, vole après coup au secours de la victoire. Il est fort de tout son silence, actif de tout ce qu'il n'a pas dépensé en sonorité, victorieux des ennemis qu'il n'a pas prévenus, ferme comme le courage, réservé comme le devoir, incapable de trahir, jamais compromis; il n'aurait qu'à dire pour résumer sa vie: j'ai agi, comme d'autres disent pour la remplir: j'ai parlé. Seulement, il ne prend pas le temps de le dire, ce qui lui laisse le temps de recommencer sans cesse.

Le parleur aussi recommence... ses phrases. Il y met tout son temps. Et comme il trouve, partout, dans la rue, dans les bureaux, dans les assemblées, autour des hustings, des foules pour l'écouter, il arrive que cette infirmité verbale n'est plus individuelle seulement, elle devient générale et contagieuse: elle est endémique.

C'est un mal de chez nous. Nous souffrons de la démangeaison du verbe. Peut-être ce mal nous est-il venu de France, longtemps avant que ne traversât le typhus d'Irlande. Mais il est sûr qu'il croît en terre canadienne, comme en son pays natal.

***

Nous parlons trop.

Il ne s'agit pas ici, évidemment, des orateurs

rares, meneurs d'hommes, frayeurs de route et secoueurs d'apathie, dont le savoir et l'éloquence éclairent autant qu'ils poussent aux fières résistances et au maintien des droits. Ceux-là sont les généraux de la parole, laquelle est génératrice d'action.

Je parle des indiscrets, armés de pied en cap... de discours, proclamant sans cesse et sans profit — si ce n'est à leur profit — à tout le monde ce qui devrait être accompli en silence, livrant nos plans d'attaque et de défense à nos adversaires, lesquels s'indignent, se fortifient et nous roulent en répondant à nos paroles par des actes. Chaque fois que nous nous rallions, nos trompettes avertissent l'ennemi par quel côté nous viendrons. L'ennemi nous en tient compte et nous en veut comme si de fait nous foncions dessus, alors que tous les parleurs sont essoufflés et se reposent de leur lutte, parce qu'ils ont dit!

Ce n'est pas nous qui enlèverons jamais une redoute ou occuperons une tranchée par surprise! Nos cartes sont sur la table et tous nos as ont la face au soleil. Nous disons aux Boches de tout nom: « Tenez-vous prêts, c'est par là que nous passerons! »

Il n'est pas une société, pas un congrès de jeunes ou de vieux, pas une Saint-Jean-Baptiste,

pas un comité où l'on n'ait proclamé et imprimé nos moyens stratégiques — quitte ensuite à les laisser là — et lancé au vent toutes les torpilles éventées de nos paroles. On s'y chicane même quelquefois à qui étalera plus indiscrètement au grand jour nos petites misères et nos plans.

Pendant ce temps les adversaires, riant de nous, s'organisent à huis-clos.

Quand saurons-nous donc, tous et chacun, petits et grands, qu'il y a une union nécessaire de race et de foi, une protection mutuelle, une entente entre les nôtres couvrant jusqu'aux petits détails de la vie, qu'on ne devrait pas avoir besoin d'enseigner en public et que chacun pour soi et pour tous devrait pratiquer! Il nous vient parfois d'ailleurs des leçons dont nous devrions profiter enfin! Pour savoir se protéger les uns les autres, les Juifs ont-ils besoin de se le crier sur les toits ? Les Irlandais ne sont-ils pas des maîtres discrets en cet art, du moins quand il faut lutter contre ...l'ennemi commun ?

N'avons-nous pas eu assez de ces leçons depuis quelques années et ne les avons-nous pas payées assez cher ? Chacun ne peut-il pas agir sans qu'on les lui redise ? Cessons donc de lancer en l'air, comme de la poudre aux moineaux, les gros mots de traîtres, d'hypocrites, de repré-

sailles; sachons plutôt avec justice les exécuter, les représailles! nous souvenant que notre meilleure garantie est encore dans l'union silencieuse de nos forces, depuis celles du ministre d'État jusqu'à celles du dernier petit électeur, acheteur, travailleur ou client.

Le vrai patriote qu'on déloge de chez soi — d'un chez soi trois fois séculaire — ne dit pas au voleur arrogant et fort: « Ôte-toi de là que j'y reste! » mais il l'ôte de là et y reste. Toutes les indignations verbeuses n'en feront jamais autant.

Que chacun fasse ce qu'il doit sur son terrain, l'œuvre sera bientôt accomplie, toute.

Au lieu de pérorer, prenez votre voisin, qui comprend mal cette vérité essentielle, tenez-le, convainquez-le, ne le lâchez pas qu'il ne l'ait admise et ne la vive. C'en sera un! Le public ne le saura pas; mais vous aurez fait plus qu'un grand diseur à gazette.

Demain vous en convaincrez un autre.

Si vous, et lui, et eux, et moi, agissions ainsi et ne laissions plus la bouche nous libérer de tout ce que doit exécuter la main, ce serait vite fait de guérir notre maladie chronique des paroles, notre fièvre sonore de la *speechomanie*. Nos assemblées, nos fêtes et nos parleurs cesse-

raient de verbaliser à l'avance de tout ce que nous allons... laisser faire. Notre Saint-Jean-Baptiste elle-même, poussant plus avant dans la voie où elle est si patriotiquement entrée, resterait une célébration d'œuvres et non pas, trop souvent, le triomphe de l'Indiscrétion nationale.

Deux féminismes

Aux dames de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste.

...Vous me demandez ce que l'Église attend de vous, Mesdames ?

Il me serait facile de répondre : la persévérance. Et tout serait dit. Vous nous feriez assister à l'exercice continué de votre zèle, et, mieux que des paroles, vos actes combleraient notre attente et tiendraient lieu de toutes les réponses.

Ce que l'Église, et la société, et nous tous attendons de vous, c'est d'abord : *une œuvre de réaction* contre un féminisme destructeur du vôtre, comme il l'est de l'ordre et de la famille ; c'est, ensuite, *des initiatives apostoliques*.

***

Il y a dans toutes les langues des mots simples, précis, francs, exprimant tout ce qu'ils signifient et rien de plus. Il y a aussi des mots pervertis, exploités par l'intérêt et la passion, des mots de réclame destinés à montrer ce qu'on ne pense pas et à cacher ce qu'on pense, à créer des malentendus et à conduire, de fait, à l'extrême opposé de ce qu'ils signifient. Tel est le mot féminisme.

Pour n'avoir pas précisé le sens de ce mot, on s'est livré autour de lui à des batailles ardentes. Elles n'ont pas encore cessé, hélas! et si elles cessent un jour, ce ne sera pas, je pense bien, faute de combattantes. Aussi bien, ne faut-il pas s'en étonner, puisque des théologiens ont fait de même autour du mot *infaillibilité*, et d'illustres sociologues autour du mot *démocratie*.

Il eût suffi pour désarmer vos adversaires, — au moins les rivales honnêtes et sincères, — de définir et déterminer le sens de ce substantif et les intentions de ses tenants, d'enfermer dans un cadre bien marqué sa nature et sa portée. Tout ce qui eût été en dehors de cette frontière, si je puis dire, n'aurait plus été de votre domaine. Chacun eût pu nommer la chose arbitraire qu'il

voulait signifier d'un nom de son goût; mais ce n'eût plus été le féminisme.

En tout cas, puisque le vocable reste commun à des sens divers, le moins qu'on puisse croire c'est qu'il y a deux féminismes: l'un réprouvé par le droit, le bon sens et l'Église; l'autre jouissant de toutes leurs approbations; — et c'est le vôtre. Le premier personnifié par des esprits remuants, en mal de révolte; le second épris de charité et d'apostolat social. Et comme *omne generans generat simile sibi*, celui-ci, dans l'union des forces, la douceur des moyens, le respect de l'autorité, de la dignité féminine, des conditions et des inégalités naturelles, produit des œuvres de protection morale, de paix dans le travail, de joie tranquille dans les secours mutuels, dans le devoir accompli et l'espérance religieuse; — celui-là, aigri et tapageur, dépouillant la femme des qualités douces et fermes de son sexe, pour lui faire emprunter aux hommes, haïs, exécrés, — du moins en paroles, — leur rudesse et leurs violences, engendre les actes et toute la progéniture qui lui sont propres: des revendications contre nature, la désorganisation du foyer, le mépris de l'ordre et de l'autorité, des misères sans remède et sans espérance.

Féministes catholiques, vous vous contentez

de faire du bien; d'autres, retranchées derrière votre nom pour le compromettre, se contentent de faire du bruit. Vous pénétrez dans l'usine pour la moraliser; elles y entrent avec fracas pour y souffler la révolte. Vous montez dans les mansardes pour faire briller un peu de soleil aux fenêtres des pauvres; elles descendent dans la rue pour casser des carreaux. Vous avez des sourires de mère et des tendresses de religieuse pour les petits enfants malades de l'hôpital; elles portent dans leurs flancs volontairement stériles la haine des fonctions maternelles et conjugales. Vous dérobez avec modestie aux yeux indiscrets votre charité, vos organisations généreuses et vos secours apportés dans l'ombre, vous réservant de les inscrire au seul journal de Dieu; elles étalent dans les journaux leur vertu bruyante, à face officielle, leurs projets, leurs titres honorifiques conquis sur des concurrentes, comme s'il s'agissait d'un concours littéraire ou d'une victoire de sport. Elles vivent trop dehors, trop peu chez elles, trop occupées à l'abaissement, j'allais dire à l'extinction, de l'autre moitié du genre humain, encore nécessaire pourtant malgré ses excès. Vous, avant de vous livrer aux œuvres extérieures, aux délibérations des assemblées, vous vous souvenez des obliga-

tions domestiques, du foyer qu'il faut rendre attrayant pour vos frères et sœurs, du nid qu'il faut garder chaud, plein de grand air, de bien-être et de sourire, pour cet oiseau susceptible qu'est un mari, bon ou, par vous, en train de le devenir, le nid d'où chaque matin il part trop tôt et à regret, vers lequel il revient chaque soir à tire-d'aile et toujours trop tard.

Celles-là font parler d'elles; de vous on raconte mille bienfaits anonymes.

Et donc, qu'elles se renferment si elles le trouvent bon dans le champ clos du suffragisme et des batailles électorales; vous continuerez d'être des féministes dans le sens généreux du mot, sans réclame, sans fausse modestie comme sans ostentation.

Et c'est tout ce que je voulais dire en vous invitant d'abord à une œuvre de réaction.

Chaque fois que vous dégagez votre responsabilité de l'action tapageuse de quelques citoyennes, en faisant saillir les contrastes entre leur conduite et la vôtre, vous résolvez beaucoup de questions brûlantes au sein du féminisme. Vous faites taire, surtout parmi les femmes, des ennemis irréconciliables qui, pour vous tenir en suspicion et se désintéresser avec égoïsme de toute réforme, n'ont d'autre prétexte

que d'assimiler, sous une même étiquette, vos associations bienfaisantes et les excès ridicules et périlleux des autres.

Quand donc vous réagissez contre le désordre de la femme qui ne veut plus être femme, la critique de celles qui vous accusent pour se justifier d'être inactives ou simplement mondaines, ne saurait plus gêner vos initiatives apostoliques.

***

Nous vivons dans un temps où il en faut, et beaucoup, de ces initiatives.

On s'en fût moqué, il y a moins de vingt-cinq ans. On citait encore volontiers à cette époque la parole de Napoléon à Mme Campan : « Faites-nous des mères qui sachent élever leurs enfants ». Rien de plus. — Avouons que c'est déjà beaucoup. — Michelet, plus récemment, n'étonnait guère davantage, même les lectrices, puisqu'elles l'ont gardé si longtemps à la mode, — quand il affirmait : « La femme est un être malade », et faisait conclure à Édouard Drumont que les réformes et les garanties qui lui sont nécessaires « relèvent plutôt du philosophe et du médecin que du législateur ».

Si Mgr Dupanloup lui-même réapparaissait, après l'évolution des dernières années, il ne ren-

contrerait plus les sourires approbateurs qui l'accueillaient au congrès de Malines, lorsque, d'un air narquois, il insinuait : « Quant aux exemples des femmes littéraires, des femmes d'esprit, je ne sais trop que vous en dire... demandez à leurs maris. » Toutes ces plaisanteries, même à l'état de maximes, ont fait leur temps. L'esprit s'en est envolé, comme certain parfum subtil d'un flacon trop longtemps ouvert. On ne s'amuse même plus aux charges ironiques d'Émile Bergerat, s'écriant avec désespoir : « Mesdames, qu'est-ce que vous voulez ? Car enfin, on se croirait des Turcs à vous entendre... L'Hercule gaulois ne cesse pas de filer aux pieds de l'Omphale française... Que parlez-vous de libération quand la divinisation est permanente ? »

Hommes et choses ont évolué. Les activités sociales d'aujourd'hui ne sont plus celles d'hier. L'atelier, le bureau, le magasin, l'industrie, et parfois l'égoïsme des hommes, attirent la femme hors de la maison. On peut le regretter tant qu'on voudra, — et nous le regrettons — mais constater avec douleur un fait accompli, deviser à perte de vue sur un état social, en montrer du doigt les causes et les résultats fatals, peut devenir prétexte à des théories profondes et sonores. Il y a mieux que de déplorer un mal,

c'est de vouloir le guérir; mieux que de vouloir, c'est d'agir en lui apportant des remèdes. L'héroïsme ne consiste pas à regarder avec terreur un convoi de chemin de fer sans mécanicien, qui se précipite à toute vapeur, va dérailler à la première courbe, et s'abîmer avec ses voyageurs; il consiste à sauter dans le train, à mettre la main au levier, à maîtriser la machine et à la diriger.

Il y a, Mesdames, dans le mécanisme de la société actuelle des leviers laissés à vos seules mains délicates. L'homme ne les atteint pas, même quand il le veut.

En ouvrant à la femme des carrières nouvelles, l'industrie et le commerce l'exposent parfois à glisser sur des pentes, dont la préservait autrefois le foyer domestique. De là des maux et des souffrances que la femme est plus propre à guérir.

Qu'elles se penchent, en effet, sur une machine à écrire, ou sur un métier à filer, qu'elles se tiennent debout dans de longues heures de service au comptoir d'un magasin, vos sœurs les travailleuses, les pourvoyeuses du pain quotidien de leur famille, ont eu et elles auront encore des torts à redresser, des revendications à faire entendre. Si leur voix est solitaire, le maître âpre au gain y répondra peut-être par un silence dé-

daigneux. Mais si la volonté légitime de l'une s'unit à l'Association, pour en faire la volonté pacifique et ferme de toutes, le maître sera bientôt contraint d'entendre, de voir et de se rendre.

Ce qui est vrai du bien matériel de l'employée l'est davantage de son bien moral.

Et c'est en particulier pour procurer celui-ci que l'Église vous convie à des initiatives nouvelles. En parcourant la liste des institutions et travaux de la Fédération, je vois comment vous avez déjà répondu à son appel et consolé son cœur maternel.

Elle qui est immuable dans ses enseignements s'adapte avec une souplesse merveilleuse aux besoins de tous les temps; sans changer ses dogmes et sa morale, elle change sans cesse ses modes d'application et fournit à des maladies nouvelles des remèdes nouveaux.

Or, les maladies morales de notre monde utilitaire, jouisseur, se multiplient chaque jour.

Cherchez-les, trouvez-les. Vous ne sauriez jamais établir autour de la jeune fille et de l'enfance une quarantaine trop vigilante. Il est sans doute des plaies que vous ne sauriez guérir et des confidences que vous ne sauriez recevoir: c'est le ministère du prêtre. Beaucoup d'autres

sont laissées aux religieuses. Et, certes, le dévouement avec lequel elles s'y emploient, au foyer des pauvres, dans les orphelinats, les hospices, près des familles en deuil et du lit des malades, peut vous rassurer sur cette partie des œuvres sociales et religieuses.

Mais en dehors de ce ministère du prêtre et de la bonne sœur grise ou noire, combien d'autres besoins pressants appellent vos initiatives!

Guérir, comme le prêtre, l'âme de la jeune fille qui tombe — et qu'il ne faut pas insulter, parce qu'on ne sait pas « sous quel fardeau la pauvre âme succombe », — est un bienfait sans prix; mais la préserver pour que le prêtre n'ait pas à la guérir, est-ce donc un apostolat sans valeur ? Mettre, par la surveillance et même par la législation, le contremaître et le patron dans l'impossibilité au moins relative d'acheter à une petite travailleuse, en même temps que ses labeurs, la pureté de son cœur, n'est-ce pas confiner à un sacerdoce ? Rendre plus hygiéniques, et partant mieux gardés, les logements ouvriers, n'est-ce pas, en sauvant la vie des petits, prémunir contre les sollicitations de la rue et des sept péchés capitaux qui y sont mis en train ? Fournir un logis et une table d'hôte en rapport avec la bourse modeste des midinettes,

n'est-ce pas calmer leurs angoisses meurtrières et mettre fin aux hésitations entre le luxe aisé qu'on leur offre et la pauvreté mauvaise conseillère ? Réunir en groupes homogènes tous ces membres divers de votre Fédération, afin de mieux connaître leurs désirs et leurs besoins, ranimer dans une atmosphère de dignité et de foi leurs énergies et leurs jeunes ambitions, leur parler d'œuvres intellectuelles et les élever dans cet air vivifiant des choses de l'esprit au-dessus des banalités de la vie quotidienne; obtenir d'elles à leur tour des travaux d'art ou d'agrément qui vous révéleront les ressources de leurs talents et de leur cœur, n'est-ce pas consacrer à un fécond et noble emploi des heures de dimanche et de longues soirées promises à des plaisirs vulgaires ou aux joies compromettantes du flirt ou des théâtres ?

Que d'autres œuvres encore je pourrais énumérer, pour lesquelles l'Église vous bénit ou qu'elle attend de vos générosités!

L'année dernière je revenais de Boucherville, où j'avais prêché une retraite fermée. Un de mes retraitants, épris de ce zèle qui mène droit à l'action et tel que, incomparablement, le font naître et le développent les retraites fermées, — vous le verrez bien, quand la Fédération

nationale aura ajouté l'organisation de ces retraites à ses autres œuvres, — me dit :

— N'y a-t-il donc pas un moyen de mieux préserver les jeunes servantes qui nous arrivent de la campagne ? Si vous saviez le nombre de celles qui viennent se perdre à Montréal !

Je le savais déjà trop, hélas !

— Est-ce qu'il n'existe pas une institution dans ce but ? répondis-je. Et je lui rappelai tout le bien que je pense du Foyer, du Patronage d'Youville...

— Leurs secours sont insuffisants, reprit-il. Vous savez que je suis bien placé, à l'Hôtel de Ville, pour connaître les mœurs de Montréal. Je pourrais compter des douzaines de jeunes filles, simples, honnêtes, sans surveillance, entrées d'abord dans des familles, puis entraînées au service des tables de restaurant, puis ailleurs, bientôt séparées de tout milieu respectable et perdues pour leurs parents. Je vois tous les jours à la Cour du Recorder de ces malheureuses, plus à plaindre qu'à blâmer.

Et il me détailla tout un programme de préservation.

Je songeai aussitôt à vous.

— Il manquera toujours à ce programme, lui dis-je, certains articles et à son exécution l'effi-

cacité, tant que des femmes chrétiennes et généreuses n'y apporteront pas leur concours.

Il faut à ces sœurs plus faibles dans leur isolement et les surprises d'une grande ville, les industries de leurs sœurs plus fortes et unies. Cette œuvre de protection est digne de nobles cœurs et du vrai féminisme. Et il m'est permis, en terminant, d'espérer que vous vous y emploierez selon les désirs de l'Église qui vous y convoque, vous dirige, vous encourage et vous bénit.

Timide

— Mais non, mais non, madame, il n'est pas timide, votre garçon.

— Pourtant, c'est bien ce qui l'empêche de réussir : il n'ose pas, il rougit, il se tait, — lui qui pense si bien ! — il se croit nigaud et en a l'air, il reste dans son coin et se décourage, il est malheureux, dit qu'il ne fera jamais rien : ah ! quel triste tempérament !

— Lui, un triste tempérament ! Un beau sanguin-nerveux ! Qu'est-ce que vous pouvez désirer de mieux ?

Ce n'est pas par tempérament qu'il est ou a l'air timide, c'est par éducation et par amour-propre. C'est un fond d'orgueil inconscient et mal dompté. Ça se guérit. Oh! si c'était par tempérament, il faudrait le plaindre; il aurait toute ma sympathie, et comme il serait timide longtemps, il l'aurait probablement pour toujours. Cette timidité-là vient d'une sensibilité excessive, morbide, parfois incurable. Elle s'endolorit et s'exaspère, au lieu de s'endurcir, au contact du monde, des rudesses de la vie, des absences de tact et d'égards, des injures, des éclats de rire, des bousculades de l'ambition, des grossiers et des malhonnêtes qui manœuvrent des coudes, passent devant et occupent les hauteurs.

Je comprends que le timide-né, le timide de la sensibilité, ne soit pas cuirassé pour cette bagarre. Il se retire plutôt, rentre en lui-même, se confond et se recroqueville. Il dit: « Pardon, monsieur », à l'homme qui lui marche sur les talons; ses yeux baissés expriment: « Excusez-moi! » au concurrent sans vergogne qui lui siffle une bonne affaire; la rougeur de son front demande grâce au gentlemufle de ce qu'il ne fait comme lui des bêtises. Aux loups qui l'accusent de troubler leur breuvage, il répondrait volontiers

comme l'agneau: « Je... consulte encore ma mère! »

C'est une âme craintive d'enfant dans un corps d'âge mûr, un géant avec un cœur de jeune fille, un homme d'affaires avec un système nerveux de petite oie blanche. Il est venu au monde avec la peur, y a grandi dans le tremblement, il y vit effrayé. La crainte de ce qui arrive, de ce qui peut arriver, de ce qui n'arrivera pas, des autres, des choses et de lui-même, le fait passer par toutes les mobilités et toutes les teintes des aurores boréales. Un obstacle léger, un sourire, un mot de blâme, un soupçon, un souffle, un rien le déconcerte et lui donne la fièvre. Le regarder, ça le bouleverse; ne pas le regarder, ça le confirme dans son impuissance. Il finit par s'enfermer si bien chez lui et vivre dans son gilet, qu'on ne le voit plus. Il envie tous ces heureux du monde: les bavards que rien n'intimide, les insolents qui savent parler aux dames le chapeau sur la tête, les farceurs qui disent des sottises sans gêne. Oh! s'il pouvait dévisager les gens, lui aussi, sans jamais baisser la vue! Il en arrive toutefois à regarder la lune, à se parler tout seul, à ne pas trop s'émouvoir au passage de la brise.

Si les harpes étaient capables de sentiment,

j'inclinerais à croire que les harpes d'Éolie étaient timides par tempérament.

***

— Votre fils, madame, n'est pas de ces timides-là.

— Vous en êtes sûr ?

— On ne doit pas même appeler du nom de timidité l'émotion dont il est saisi en paraissant en public. Les hommes du métier l'éprouvent eux-mêmes après des années d'expérience; les meilleurs acteurs en palpitent sur la scène au début de chaque pièce; et l'orateur qui n'en vibrerait pas dans l'exorde de ses discours manquerait de son plus sûr moyen de succès. Cet ébranlement de l'âme et de l'être tout entier est un prélude nécessaire; c'est la mise d'accord des nerfs, du cœur et des facultés avant l'exécution du chef-d'œuvre; ce sont les instruments d'un orchestre s'harmonisant avant une grande symphonie.

Autre chose est la timidité qui naît de l'orgueil et d'une vanité défiante.

Il faut pour guérir votre fils, lui apprendre ceci et l'en convaincre : tu es ce que tu es; la flatterie des louanges n'y ajoutera rien, l'injustice des critiques n'y retranchera rien; tu es supé-

rieur à beaucoup d'autres, inférieur à quelques-uns: le mérite ne consiste pas à te placer à côté des plus hauts, mais à y tendre en faisant valoir tous tes talents. Sois humble assez pour supporter un échec, assez courageux pour te reprendre, assez entêté pour aller jusqu'au bout, assez confiant pour croire au succès final et te contenter de ce que tu mérites.

Faites-lui sentir que sa peur de paraître et d'être ridicule est, sous une humilité apparente, de l'orgueil déguisé. Et comme rien ne réussit mieux que le succès, notez bien les siens, poussez-le vers des succès nouveaux, encouragez-le. Bientôt il va donner toute sa mesure; il va connaître sa force autant que la faiblesse des autres, ne doutera plus de rien, va se moquer des rieurs, passer par-dessus la critique des envieux et prendre bravement place au premier rang. Un jour il s'étonnera d'avoir été si timide devant des rivaux qui avaient mille raisons de l'être devant lui. Ce brin d'orgueil, par ailleurs, si on ne s'en laisse pas paralyser, devient vite un stimulant. Servi par l'intelligence, le goût, deux yeux ouverts, il est la mort de la médiocrité et engendre des ambitions toujours plus hautes. Il regarde en avant et n'est plus immobilisé par ce que pourront bien dire les nuls et les oisifs.

C'est l'orgueil averti des prévoyants, des travailleurs, des amants de l'*excelsior*, assez modestes pour reconnaître la limite de leur talent et ne la pas dépasser, assez distingués pour allier aux charmes de leurs manières l'intensité du *struggle* pour l'existence; aussi préservé du toupet que de la candeur bébête, des audaces de l'inconscience que de la défiance tremblante, pas plus effronté que dadais, aussi loin du lièvre effrayé de son ombre, que du bœuf brutalisant les barrières et foulant avec une égale stupidité les moissons mûres, les plates-bandes et les fleurs.

***

Le timide par éducation se corrige plus aisément encore.

Parfois sa timidité lui vient des traitements subis dans sa formation première. Un père trop exigeant a toujours trouvé mal tout ce qu'il faisait, le lui a dit et prouvé; ou bien, par une fausse tendresse, lui a coupé toute initiative, a pensé pour lui, l'a gardé au maillot, l'a tenu par la main comme un infirme, en lui disant à tout propos: « Prends garde!... passe donc ici! ne fais pas ça! » L'enfant a fini pas avoir peur de passer quelque part, et il dépense sa vie à prendre garde. D'autre fois, c'est un maître

qui l'a mal compris et mal affectionné; il lui a fermé l'intelligence et énervé la volonté dès ses premiers essais. Il lui a tant répété: « Tu ne comprends rien, tu es borné, tu es idiot! » que l'enfant l'a cru. Il continue d'agir comme s'il l'était, se laisse dominer par de vrais idiots qui l'écrasent de toute leur lourde prétention.

Le plus souvent la timidité vient du milieu où certains jeunes gens ont été élevés, et elle se manifeste au moment où ils en changent. En passant dans une société supérieure, il ne savent plus comment faire; ils sont sensibles au ridicule et trop intelligents pour ne pas comprendre qu'une gaucherie et un impair font rire. J'ai vu de gros garçons, fort débrouillards, pas bêtes du tout, entrer, après leurs études de collège, dans des milieux aristocratiques, et devenir tout à coup malheureux, très au-dessous d'eux-mêmes, impuissants, aphones, figés, parce que ignorants de toute étiquette et assez fins pour s'en apercevoir.

Ces jeunes-là ne sont pas timides, ils sont gênés; ce n'est pas le tempérament qui leur manque, c'est un manuel. Ils ont l'esprit, mais ils n'ont pas la lettre et les manières. Un citadin prétentieux, fat, bien ganté, bien chaussé, met les pieds dans les plats sans le savoir, et recom-

mence avec aplomb. Eux les y mettent une fois, rougissent de honte, s'en mordent les pouces et se disent: « Je n'y retournerai plus. » Ils pourraient apprendre et s'affiner en s'imposant le sacrifice de fréquenter la bonne société, d'être hommes du monde et charitables avec tous, ce qui est la plus polie des politesses. Ils préfèrent souvent s'amuser dans une chambre de gars, autour d'un crachoir, dans une atmosphère enfumée, où personne n'est tenu de savoir parler, s'asseoir, s'élever, se contraindre et avoir des égards.

Eux, timides! Ils ont des bravoures de fier-à-bras, parfois le sans-gêne des chefs de bande et l'esprit bruyant dont s'amusent les carrefours et les foules vulgaires. Ils dévisageraient un agent de police! Ils apostropheraient une jeune fille dans la rue, mais ne sauraient pas lui offrir leur siège dans un tramway, non plus que donner le bras à leur mère et à leurs sœurs.

Tout cela s'apprend, Madame; cela contribue même beaucoup au succès du fils dont on dit qu'il ne réussit pas par timidité.

La Mode

La mode n'est pas la sottise: mais elle en prend souvent la forme. Cela nous expose à les confondre, à prendre l'une pour l'autre ou l'une dans l'autre. C'est fâcheux pour ceux qui commettent la méprise, et davantage pour ceux qui la subissent.

Mon intention n'est toutefois de consoler ni les uns ni les autres. Elle n'est pas non plus d'ajouter un simple coup d'épingle au martyre des impénitents de la mode. Ils la paient assez cher en contraintes et en souffrances pour avoir le droit d'en mourir sans reproche. C'est même à regret que j'écris le titre de cette silhouette, m'imaginant que tout de suite les lectrices vont redire: « Tiens, en voici encore un qui parle de ce qu'il ne connaît pas! » Et elles ont raison.

Naturellement en s'exprimant ainsi, elle se restreignent aux modes régissant les mondains mondanisants et les toilettes. Et, dans ce sens, c'est vrai, je n'en connais rien. Et n'en veux rien connaître. Ce n'est pas mon affaire.

Quel besoin un prêtre a-t-il de savoir les motifs qu'ont les femmes de passer, du jour au

lendemain, du chapeau minuscule au chapeau sans rivage ? Quelles études le préparent à juger de l'opportunité savante des fourrures en vison pour les chaleurs d'été, et des dentelles légères sur les épaules et la gorge pour les vents froids d'hiver ? Entendez-vous un missionnaire disserter au nom de la vie éternelle, sur l'esthétique des échasses et des talons trop hauts, sur l'antagonisme des entraves et de la liberté des courses, sur l'hygiène et la couleur des hauts-de-chausse, les robes imitées de l'accordéon, baissantes par le haut et montantes par en bas, et sur les cheveux transformés en « oreilles de casques » ?

Non, non, tout cela ne le regarde pas, et ça lui est bien égal!

Non pas qu'il se désintéresse des misères de ses semblables. Il y compatit. Et quand il ne peut, comme aux affligés de la mode, apporter aucun secours, il tâche, sans y mêler le moindre sourire, d'offrir sa pitié. Il se dit en secret, lui du sexe laid, que les dons de Dieu valent la peine d'être mieux cultivés et qu'on a bien tort, les ayant reçus, de s'ingénier à les défigurer et à s'enlaidir. Mais c'est là son moindre souci.

Le prêtre, comme tout catholique, voit dans la mode une ennemie de la charité et de la morale.

Cela le regarde et c'est plus qu'il ne faut pour intéresser son ministère.

En un temps de vie chère et de souffrance comme celui où nous vivons, c'est frustrer la charité de ses droits que de gaspiller, au caprice de la mode, les revenus de sa fortune ou de son travail, en chiffons de luxe, en rivalité. de table, en vanité tapageuse, en toilettes inutiles et sans cesse renouvelées. Quand on est déjà coiffé, ayant en plus des rechanges, c'est un acte d'anticharité de dépenser pour un chapeau neuf ce qui suffirait à une famille de pauvres pendant un mois. C'est presque cruel d'aligner le long de sa garde-robe tout un régiment de bottines, de dix, douze, quinze piastres la paire, de toutes les hauteurs, en cuir de toutes les souplesses, alors que de pauvres petits vont nu-pieds et que des fillettes du voisinage manquent la messe parce qu'elles n'ont pas de souliers. C'est le fait d'un mauvais cœur, quand la Mode et la Pauvreté demandent en même temps, de lésiner avec celle-ci ou de l'envoyer se balader, et de céder largement et lâchement à toutes les tyrannies de l'autre. C'est une vanité à faire rougir, en présence de tant d'enfants déguenillés et de pauvresses n'osant pas sortir de crainte qu'on les regarde, de s'étaler dans sa voiture

ou dans la rue, comme une réclame de grande faiseuse, avec un éclat de richesse, de brillants, de velours et de soie, d'attitudes extravagantes et qui ont l'air de crier: « Admirez-moi donc!»

C'est, en tout cas, un triste sort, de s'entêter à être mauvais riche quand il y a autour de soi tant de Lazares pour tendre une main secourable. Car, Lazare, en recevant, apporte des secours ignorés à la mode; une joie qui ne s'exhibe pas et ne fait pas d'envieux, une paix sans rivale, des mercis rafraîchissants comme l'eau froide sur des lèvres fiévreuses, la parole reconnaissante de Dieu: « C'est à moi que vous avez donné. »

Tout cela réconforte l'âme, l'enrichit, lui brode, à la mode divine, une toilette en comparaison de laquelle les toilettes de la mondanité sont bien pitoyables.

***

Mais il y a plus. La mode fait invasion dans la morale.

S'il n'appartient pas à l'autorité, aux prêcheurs, aux confesseurs, aux moralistes, de fixer la limite où elle devient immorale, d'affirmer où la décence finit, où commencent l'immodestie et le scandale, de prescrire: vous viendrez jusqu'ici et vous n'irez pas plus loin; il est, du moins, de

leur devoir et ils ont toute la science pour le remplir en pleine connaissance de cause, après les aveux reçus de milliers de consciences et les mauvaises intentions confessées par les coupables elles-mêmes, de signaler le désordre et d'en fixer les responsabilités.

Scandaliser quelqu'un, c'est l'induire au mal, c'est lui en fournir sans nécessité et sciemment l'occasion, c'est l'y inviter, l'y provoquer. Et, c'est du même coup, pour le scandaleux, si son acte est formel et s'il peut en prévoir les conséquences, ajouter à sa faute personnelle toutes celles qui, à cause d'elle, ont été commises par autrui.

Or, la mode, surtout chez les femmes telle que nous l'apportent et l'étalent cyniquement chez nous les filles, les actrices et les ballerines, les modistes interlopes, les étrangères en quête de regards et de provocations; et telle que la copient beaucoup de nos demoiselles et leurs mères, pour la transporter dans les salons, dans la rue, voire dans l'église, — on y transporterait n'importe quoi du moment que c'est reçu, — cette mode, dis-je, répond tout à fait à la définition du scandale. Ses fidèles en portent donc toutes les responsabilités.

Le prêtre peut dire: je ne sais ce qu'elle est;

mais je déclare qu'elle n'a aucun droit de perdre les âmes. Or, j'apprends, je sais, je suis sûr, des hommes me le disent tous les jours, des femmes me l'avouent, que beaucoup de péchés se commettent par elle et à cause d'elle. Que celles-là donc le sachent qui préfèrent ses libres allures aux lois de la morale! Que celles-là portent toutes les conséquences de leurs fautes et de celles d'autrui, prévues par elles et consenties, qui outrepassent même les exigences de la mode, en font un agent de tentations en se donnant pour excuse: « C'est porté, tout le monde fait comme ça! »

Voilà la vérité, arrangez-vous avec elle.

***

Que peuvent dire de plus, et le moraliste et le prêtre et l'évêque? Si vous avez une conscience, cela suffit. Si vous n'en avez pas, rien ne suffirait. La mode sera toujours plus forte que le sentiment des convenances et de l'honneur, que le rire des libertins interprétant vos intentions, que la censure des honnêtes gens dégoûtés, que le péril de votre réputation compromise et de votre vertu prête à n'importe quoi pourvu que ça se fasse; plus forte que la menace des jeunes gens sérieux, prévoyants, préparant leur

mariage de façon à éviter les surprises et les mauvais tours, et se disant devant les appels désespérés de votre immodestie: « Voilà un article d'exhibition dont je ne ferai pas ma femme. »

On n'a pas idée de l'inconscience et de l'illusion de certaines gens en matière de mode! Cela amuserait si ce n'était navrant. Une maman vint un jour me prier de profiter d'une retraite de sa jeune fille pour la corriger du dévergondage de ses toilettes. Eh bien, elle portait elle-même, pour cette démarche, une toilette d'un dévergondé que l'âge de cette femme rendait encore plus inconvenant. Il fallut me contraindre pour ne pas lui faire observer: « Votre fille, Madame, est à bonne école; si elle vous dépasse déjà, il y a lieu de s'alarmer pour les voisins. »

Est-ce bonne foi ? Est-ce simple naïveté ? Jules Lemaître ne croit ni à l'une ni à l'autre. Il a sans doute ses raisons pour être sévère, — comme nous avons les nôtres pour ne pas le citer en entier. Mais on ne saurait l'accuser, lui du moins, de scrupule et d'ignorance de son sujet. C'est un mondain bien authentique, et fin observateur. C'est lui, qui, parlant de la mode et des réunions mondaines, a écrit qu'elles sont l'exhibition de la femme, accommodée, attifée, harnachée, habillée ou déshabillée de la

meilleure façon possible pour charmer les yeux des hommes et pour les tenter... Que les femmes se l'avouent ou non, ce n'est point aux âmes qu'elles veulent parler. Leur but suprême... Mais assez. Il ne m'est pas permis, par désir de corriger quelques lectrices, de mésédifier mes lecteurs et de leur faire croire que Lemaître est aussi austère qu'un trappiste. Ce n'est pas de l'austérité qu'il a, c'est de la réserve qu'il n'a pas.

Mlle Anne-Marie

Nous sommes à la mi-janvier et je fais encore mes visites du jour de l'An.

J'entre chez mon bon vieil ami, le père Rentier, ou plutôt, je crois, chez sa fille, Mlle Anne-Marie; car je ne sais pas si elle demeure chez son père ou s'il demeure chez sa fille. Quand les amis, c'est-à-dire tout le monde, parlent du joli nid de célibataires, un nid en pierre grise, avec portique blanc ombragé d'érables, au bout de la rue D., ils disent toujours « chez Mlle Anne-Marie ». Elle est, en tout cas, maîtresse de maison. Une maison claire, de belle humeur, éblouissante d'un luxe effréné... de propreté, dont les meubles, les

brimborions, les objets d'art sont rangés dans un ordre si parfait, si voulu, si vieille-fille, que chacun semble vous dire, comme les armes suspendues au mur de Tartarin : « N'y touchez pas ! »

Mlle Anne-Marie avait reçu pour étrennes un calendrier, une douzaine de calendriers, et elle s'allongeait, livrait ses quarante ans à une gymnastique périlleuse pour en épingler un, coiffé d'un ruban bleu, au-dessus d'une console.

— Avez-vous observé, me dit-elle, l'avalanche de calendriers qui nous tombe au jour de l'An ?

— Les calendriers donnent l'illusion d'arrêter le temps, en le marquant ainsi.

— Oui, l'illusion ! et ce n'est qu'une illusion de plus, car il passe, le temps, il file, il court comme un étourdi. Et ce n'est pas surprenant...

— Dame ! puisqu'il n'a que ça à faire.

— Et qu'il ne m'apporte rien.

— Qui sait ? il va peut-être vous apporter un mari cette année.

— Ah ! bien, merci par exemple ! Il me l'a déjà apporté et rapporté deux fois : qu'il le garde ! Vous savez bien que je n'en veux pas.

Et la merveille, c'est que c'est vrai.

— Vous croyez, reprit-elle pour faire diversion, que le calendrier est destiné à noter les

jours ? C'est son moindre défaut. Regardez-moi ça : de la pure réclame en grande toilette. Celui-ci est parfumé d'eau de Louvain : il annonce un pharmacien. Celui-là porte des gants gris perle et qui s'ajustent à miracle sur une main et un bras d'artiste : c'est un gantier qui sollicite la clientèle en garantissant de modeler et d'effiler ainsi tous les bons gros doigts des bourgeoises du quartier. Cet autre présente un coffre-fort sous une patte de lion : c'est avec cette griffe qu'une banque caresse l'espoir d'engloutir nos dépôts. Et puis, tenez, voici le calendrier *bloc-notes*. C'est là-dessus qu'écrivent leurs *agenda* les dames du monde mondanisant : vous savez, les dames pressées, consumées, épuisées, qui s'habillent, sortent, reviennent, se déshabillent, se rhabillent, courent au bridge de madame X., au euchre de mademoiselle Y., au thé des V., au thé des S., au thé des... et qui rentrent trop tard chez elles pour servir le thé à leur mari, et qui bousculent le pauvre homme, parce qu'il n'est jamais prêt pour le théâtre ?

— Oui, oui... Et vous, fis-je, en m'avançant vers la console et le ruban bleu, quelle réclame avez-vous choisie ?

— Celle d'un libraire.

Un calendrier religieux fait à l'image de

mademoiselle et qui portait, ce jour-là, une belle maxime de sainte Catherine.

C'est que, aussi bien, c'est une brave fille que Mlle Anne-Marie: la charité faite chair, qui marche, travaille et sourit. Elle dorlote la seconde enfance d'une vieille tante célibataire. Elle invite à des goûters au chocolat la gentille marmaille d'un orphelinat voisin: ça lui donne la joie momentanée de la famille et le courage de s'avouer qu'elle n'en aura jamais.

Vous ne sauriez jamais, plus qu'en elle trouver un harmonieux mélange de gaieté et de réflexion sage, de malice dans des yeux noirs et d'indulgence dans le sourire, de réserve féminine et d'initiative de pompier au feu; de traits robustes dont pas un n'est joli, et d'ensemble plus plaisant à regarder. Elle a l'air d'obéir et d'être la dernière de la maison et c'est elle qui conduit tout, mais comme un ange gardien, sans paraître. Elle est la « mère » de ses trois vieux garçons de frères, et elle *les passe*. Si vous voulez savoir combien elle les aime, essayez de leur toucher.

Son père, vénérable veuf, ne peut souffrir d'être seul; elle doit le garder à vue. Elle le garde, et avec quelle tendresse! Il a la manie, sur toutes choses, de contredire, de donner des ordres, de corriger, de chicaner; elle sourit, elle

acquiesce, elle obéit, et elle le mène. Il fait froid et elle le couvre de flanelle et de fourrure: il proteste. Il fait chaud et elle l'habille d'alpaga léger, chapeau de paille et cravate de soie: il réclame. Il tousse et elle lui administre de l'excellent sirop d'épinette des sœurs de la Providence: tu m'empoisonnes! Il dort et elle veille, il sort et elle l'accompagne, il l'anathématise et il ne peut se séparer d'elle. Il lui lance des gros mots: géolier! tyran! il la traite de *Kaiser*, et il n'en veut pas d'autre pour ensoleiller l'humeur de sa douce vieillesse. Il l'adore. C'est elle qui lui lit les journaux, et souvent deux fois le même article, « rapport à son oreille un p'tit peu dure ». Elle forme aussi tous ses jugements politiques, elle lui fait accepter — sauf protestation — toutes ses préférences, à condition de les habiller en bleu. Et elle en a des préférences! Pour lui faire agréer les Nationalistes eux-mêmes, qu'il admire, il leur faut mettre une cocarde bleue. Mlle Anne-Marie excelle à piquer une cocarde et à habiller en bleu les hommes et les choses les plus criardement rouges.

Eh bien, malgré la seconde enfance de sa tante qu'elle dorlote, ses vieux frères qui bougonnent et qu'elle *passe*, son père qui commande et qu'elle mène, la comédie politique

qu'elle dirige en costume bleu, Mlle Anne-Marie trouve encore des loisirs et les remplit jusqu'aux bords.

Elle est la providence de vingt pauvres, l'auxiliatrice silencieuse d'une association de bienfaisance; c'est une quêteuse qui donne, une intellectuelle qui paie de sa personne, une religieuse sans cornette, une bienfaitrice qui ne le dit pas.

La société mondaine, elle la connaît, et très bien; mais la fréquente moins qu'elle ne la domine. De richesses, elle n'en a point; mais elle n'envie personne. Ce qui fait que, la bourse vide, elle a le cœur plein de contentement. Elle ne regarde pas, hypnotisée, le bonheur des autres, sachant bien de quelles douleurs secrètes il est surtout fait. Elle ne s'écrie jamais: « A-t-elle de la chance! » devant la jolie créature qui porte dans son cou, dans ses fourrures, dans sa 40 HP. la fortune de quarante familles. Elle sait que tout cet éclat emprunté n'empêche ni les bassesses, ni les vilenies, ni les angoisses, ni le mari de s'en aller à une autre, ni cette femme de pleurer, le soir, quand personne ne la regarde. Les romans ne lui ont pas appris à rêver. Elle ne bâtit rien dans les nuages ni même sur le sable. Et voilà pourquoi ce qu'elle bâtit est solide

comme elle-même et sa foi. Si elle avait des déceptions, elle ne pleurerait pas, j'en suis sûr, devant le monde, et la pudeur de sa fierté l'empêcherait de les crier sur les toits. Elle se contenterait de les dire, tout bas, au bon Dieu après sa communion quotidienne.

Voilà ce que je me disais à part moi de Mlle Anne-Marie, quand elle, feuilletant d'un doigt agile les douze pages du calendrier épinglé au-dessus de la console, elle ajouta :

— De ces 365 jours il n'y en aura pas un de malheureux.

— Je vous le souhaite, mais comment pouvez-vous en être sûre ?

— Personne n'empêchera que, chaque jour, la volonté de Dieu ne se fasse. Et comme je ne veux pas autre chose, j'aurai toujours ce que je veux.

La Femme nouvelle

Entendu dans un tramway, disons de... Boston.

C'est après une campagne électorale fameuse où les femmes ont fait leurs débuts et joué un rôle renversant. La fondation d'un club politique féminin, dans lequel les hommes ne seront que membres honoraires, agite tous les esprits. Une nouvelle campagne bat son plein. Deux dames anglaises, tandis que le tram nous secoue de ses mouvements de tangage, sont en train de se convertir réciproquement: l'une modeste, digne, parlant ferme mais sans éclat, avec de la réserve dans l'attitude et les gestes, formant un parfait contraste avec la voix, la tenue, la toque, et le costume de l'autre:

— Ma chère, lui dit-elle, en appuyant sur les syllabes, tu te démènes trop! Tu te masculinises: on te trouve dans la rue comme un facteur, tu t'agites les bras en tribun, tu te donnes des coups de hanche et imprimes à ton buste des mouvements de balancier; tu te serres les mâchoires pour attraper des airs virils, tu regardes en pleine face tes « inférieurs », les hommes, tu

aspires à la jupe-culotte, tu as jeté sans transition ta réserve féminine, ainsi qu'un vieux chapeau dans la poussière du grenier. Je ne t'ai pas vue, mais il paraît que tu fumes, tu sacres, tu votes, tu fais des discours, tu t'en f... C'est trop fort, *Paulette my dear*. Quand je te regarde, je ne sais plus où finit l'homme et où commence la femme. Tu pousses trop loin le troisième sexe.

— Faut bien tuer le temps, cré nom! Que veux-tu que je fasse!

— Il y a des pauvres; tu peux les visiter discrètement et faire des œuvres de charité.

— Pouah, des gueux! C'est pour eux que l'État a bâti le *Poor House:* qu'ils y aillent! D'ailleurs tu sais bien que je suis présidente de la *Société de Philanthropie mixte*. On en parle beaucoup dans les journaux, tout le monde nous connaît. On y a publié mon portrait, l'autre jour; tu ne l'as pas vu ? C'est dommage! J'irai te le porter demain. Ç'a été tout un émoi parmi les dames de la Société. Si tu savais comme elles me jalousent! J'y porte mon chapeau grenadier-au-vent, et pour robe la dernière création de Jordan Marsh.

— Tes modistes peuvent en être fières, mais toi ?... Et ton ménage, n'as-tu rien à y voir ?

— Que tu es sotte! Flûte, du ménage! et vive la vie d'hôtel! Tant que ça va bien, on y reste; quand ce n'est plus propre, on change; et quand on ne peut plus changer, on appelle une *suction pump*. On en profite pour aller au club. Maggie, avec son *dustbane*, fait deux ou trois tours dans les chambres et pst! quand on rentre c'est fini.

— Et pas de cuisine non plus ?

— A quoi bon ? Il y a la table d'hôte; et, le matin, on a les déjeuners brevetés, les *Quaker Oats* et la *Nestle Food:* des merveilles pour la digestion, pour les courses et pour les discours.

— Tu pourrais au moins chez toi étudier.

— J'ai des études toutes faites. Morbleu! que tu n'es pas dans le mouvement. Je porte dans mon réticule, comme ce grand homme d'État, X., Y., Z., la revue des suffragettes et le *Ladies' Rights*. Tout est là. Oh! les bonnes pages et les belles images!

— Mais le club, le club et la politique, Paulette, ce n'est pas ta place. Amuse-toi plutôt en bonne compagnie; joue aux cartes, s'il le faut.

— Je ne sais pas tricher! Je perds tout le temps, tu comprends.

— Fais de la musique.

— J'ai un piano automatique!...

— Eh bien! chante.

— J'ai un phonographe, un beau victrola!

— Et bébé ?...

— J'ai un mari, fichtre! C'est lui qui est le père. Et tu peux croire qu'il en jouit, de son bébé! lui qui a tant de raisons de n'en pas attendre d'autres! Si tu les voyais tous deux, dans leur chambre, la nuit, quand je reviens du club; ils se parlent, se bercent, se dorlotent... Il l'adore son petit Jack, mon mari.

— Et toi, qu'est-ce que tu adores ?...

Les deux dames enjambèrent le quai de Park street et la réponse se perdit dans le tumulte du subway.

Mélancolie fin d'année

Elles ne sont plus que deux dans la maison: grand'maman et sa petite-fille Suzanne. Tous les autres s'en sont allés dans l'éternité.

Elles y vivent saintement, dans une mélancolie résignée, attendant leur tour en tenant compagnie aux souvenirs qui remplissent cette demeure d'autrefois. Aussi bien, tout y est d'autrefois: le grand fauteuil rembourré, habillé

d'une housse soyeuse et blanche à ramages bleus, le buffet de noyer sombre sur lequel s'efforce de vivre encore un géranium dans un vase brisé, le rideau jauni tiré devant la fenêtre, l'horloge devenue muette parce qu'elle ne sait plus sonner d'heures joyeuses, le piano fermé, dont l'âme harmonieuse s'est envolée pendant la dernière maladie de la mère de Suzanne.

Tous les jours on revit avec les chers morts, on redit leurs noms, leurs « mots », leurs conseils, on circule à leurs côtés, on se met à table avec eux :

— Ce soir, grand'mère, je prends la place de papa.

— Et moi, celle de ta sœur Jeanne... Elle n'y mangeait pas beaucoup, la pauvre petite, tout le temps de sa phtisie...

Mais c'est surtout le dernier soir de décembre qu'on fait la grande revue des absents :

— C'est demain le jour de l'An, mon enfant ; ils n'y seront pas ! Rappelons-les, dit la grand'-mère.

Et ses yeux voilés de tristesse semblent contempler dans le lointain les allées et venues d'ombres familières et de revenants empressés. Elle s'enfonce dans son fauteuil, son châle de laine blanche sur les épaules et sa coiffe bien

ajustée; tandis que, assise sur un coussin à ses pieds, Suzanne ouvre un vieux coffret plein de lettres, de pâles autographes et de photographies. Elle les manie avec respect, les vénère, les repasse tour à tour, les relit, puis les recouche dans leur cercueil après les avoir baisés.

— Ah! tiens, voilà, fait la grand'maman, jetant un regard par-dessus l'épaule de sa petite-fille, voilà notre contrat de mariage! déroule, déroule-le. Il y a bien soixante ans que nous l'avons signé. Nous n'avions point de fortune, mais beaucoup de courage et de gaieté, et nous nous étions bien juré d'aller au ciel ensemble, ton grand-père et moi, et nos enfants avec nous!

— Ils ne vous ont pas attendue, grand'mère.

— Et ils ont bien fait: ils sont mieux là qu'ici pour attendre... Ça, c'est son testament. Oh! la belle écriture, claire et ferme, hein! Tourne la page et regarde au bas; vois: « L'autre moitié de mes biens, je la donne aux pauvres... à l'orphelinat... à la Saint-Vincent de Paul... » Oh! il était bon, mon cher Vieux, et doux, et fort, et complaisant; regarde ces deux yeux et ce sourire; et si charitable!

— Ce doit être pour cela que, même dans la gêne, nous sommes si heureuses.

— Je le crois: les pauvres rendent en bon-

heur ce qu'on leur donne en argent... C'est après avoir signé son testament, deux jours avant de mourir, qu'il fit venir dans sa chambre notre voisin, qui l'avait tant de fois injurié et maltraité; il s'arracha péniblement de son lit, se mit à genoux et lui demanda pardon. Le voisin, confondu, éclata en larmes: « C'est moi, c'est moi, s'écria-t-il, qui ai besoin de pardon! »

— Un pareil acte d'humilité a dû régler bien des comptes au purgatoire!

— Oui, sans doute; mais ton grand-père, je pense, les réglait chaque jour ses comptes du purgatoire... il savait si bien travailler, souffrir, pardonner, aimer... comme ton père d'ailleurs et nos dix-sept garçons et filles.

Suzanne, juste à ce moment, ouvre un étui encerclé d'un filet d'or et applique à la photographie de son père un long baiser. Puis elle tire du coffret le portrait de sa mère, qu'elle contemple à travers des larmes.

— Morte à trente ans, la chère! après m'avoir confié ses cinq enfants... martyre de son devoir conjugal, si résignée et si confiante! Dieu l'a bien exaucée. Compte-les sur le groupe: Jeanne l'a suivie au ciel, à seize ans, un ange! Charles fait honneur déjà à sa profession et à l'A.C.J.C. Pierre est aussi heureux dans son noviciat du

Sault-au-Récollet que Lucie dans son Carmel; et quel bienfait, ma petite Suzanne, de t'avoir pour prendre soin de mes vieux jours!

— Oh! votre portrait, grand'mère, quand vous étiez jeune! Voyez donc comme il est gentil... Vous vous habilliez comme ça dans ce temps-là? Que c'est modeste et joli! Il y a longtemps de ça, n'est-ce pas? C'est ancien, mais...

— Soixante-dix ans passés!

— Mais je vous reconnaîtrais... Oh! oui, c'est bien vous... C'est encore vos yeux... seulement vous ne souriez plus de la même façon.

— C'est que j'ai beaucoup pleuré depuis ce temps-là.

— Hélas! oui, je sais. Que c'est touchant de vous voir jeune! C'est curieux, il me semblait, je ne sais pourquoi... je n'y réfléchissais pas... que vous aviez toujours été vieille et que moi je ne le serais jamais... Regardez donc; vos cheveux sont devenus blancs, et votre boucle de ruban si pimpante est devenue une coiffe... Mais si vous n'aviez pas vos rides, ce serait bien encore votre visage.

— Oui, mais je les ai. Et peut-être plus encore dans l'âme que dans le visage, et c'est heureux! Les rides sont les fosses où nous ensevelissons nos restes de vanité et d'illusions.

Rien n'est plus sincère que des rides et ne parle un langage plus franc. A mesure que les jours de l'An se succèdent, elles se creusent pour être mieux comprises. Elles nous prêchent de leur voix tremblante: « Aimez bien vos morts et priez pour eux; ce sera bientôt votre tour de les rejoindre. Croyez comme eux: la foi, c'est le ciel entr'ouvert; espérez comme eux: l'espérance, c'est le sourire de Dieu nous tendant la main. Aimez le Christ et les pauvres, édifiez tout le monde; cherchez la volonté divine, apprenez à être doux et humble de cœur et à souffrir en silence: tout le reste passe, il n'y a que cela qui reste. »

Suzanne se lève, tout émue, ferme le coffret, embrasse avec effusion sa grand'mère et la comble de souhaits:

— Et moi, grand'mère, qu'allez-vous me souhaiter ?

— Que tu sois bénie de Dieu cette année, et toujours bonne et joyeuse quand je serai partie pour le ciel. Ce ne sera pas long à cette heure. C'est pour l'amour de moi que tu te prives des joies du Carmel, je le sais. Eh bien, tu seras libre alors; tu seras carmélite avec ta petite sœur Lucie. Bonne année, ma chère!

Des Bienfaitrices

M. le docteur Villeneuve vient de publier le rapport annuel, pour 1916, de l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu, dont il est le surintendant médical. Il s'y trouve plus d'une constatation intéressante.

Le docteur et les religieuses elles-mêmes, dans leur compte rendu, se contentent, comme il convient à cette sorte de littérature, d'aligner des statistiques et de rapprocher des chiffres, sans faire de comparaison. Et pourtant certaines comparaisons s'imposent, qui justifient le titre de *bienfaitrices* donné à cette silhouette. Faisons-en au moins une entre l'asile des catholiques, Saint-Jean-de-Dieu, et l'asile des protestants, à Verdun. Elle n'exige pas grand effort d'esprit, et il en jaillit une conclusion qui saute aux yeux. Il est bon de la faire jaillir de temps en temps, afin que le dévouement trop modeste des Sœurs ne nous la laisse pas entièrement oublier, et que la réclame, qui publie et gonfle toutes les œuvres philanthropiques des Anglais, ne continue pas de faire croire aux catholiques qu'il n'y a que l'argent des protestants pour faire prospérer

une institution de bienfaisance et soutenir les œuvres nationales.

Les protestants ne sauront jamais les services, même matériels, que leur rend le catholicisme, si on ne le leur apprend pas. Et il ne faut pas compter sur la fierté de certains catholiques pour le dire: — leur reconnaissance envers les Sœurs va quelquefois jusqu'à l'effort pour ignorer leurs services et à trouver qu'elles quêtent vraiment trop et qu'elles nous coûtent cher!

« Le mérite de l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu, dit le *Rapport*, ne s'arrête pas aux services rendus aux malades »; — c'est-à-dire à cette charité religieuse dont les Sœurs ont le secret et qui ne souffre point de comparaison; — il va jusqu'aux services et économies dont bénéficie la Province entière. « Loin de nous des pensées d'envie et de critique! Il importe cependant pour la manifestation de la vérité, que l'œuvre de dévouement et d'abnégation de l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu soit bien comprise. »

Suit le tableau des chiffres:

En 1916, l'asile de la Longue-Pointe, sous la direction des Sœurs de la Providence, gardait aux frais du Gouvernement, *2,667 patients — à $103.24 par année pour chacun.*

L'hôpital Saint-Michel-Archange, à Mastaï,

renfermait *1,806 patients* sous la garde des Sœurs Grises, — au même prix.

L'asile Sainte-Anne, à la Baie Saint-Paul, et celui de Saint-Julien, avaient, respectivement, 190 et 201 malades,—le premier recevant $89.41 par année, et le second $101.86 pour chaque patient.

L'asile protestant de Verdun, tenu comme les autres aux frais de l'État, c'est-à-dire par vous et par moi de la catholique province de Québec, confié à l'administration de laïques, gardes, anglais et protestants, contient 670 malades; *et pour chacun d'eux le Gouvernement paie $159.98 par année.*

Donc chaque fou anglais-protestant nous coûte $56.74 par an de plus que chaque aliéné catholique.

Donc, en une seule année, les Sœurs de l'asile Saint-Jean-de-Dieu, sans parler des industries de leur charité, inappréciables à prix d'argent, épargnent aux protestants comme à nous tous: 2,667 × $56.74 = $151,325.58.

Et donc, depuis dix ans, les Sœurs de la Longue-Pointe ont épargné à la Province, *plus d'un million et demi de dollars.* Et comme les Sœurs des trois autres asiles catholiques en ont fait presque autant, nous pouvons conclure que

les contribuables de la province de Québec doivent aux Religieuses *trois millions de dollars*, que, sans elles, en l'espace de *dix ans seulement*, on eût tiré de leur bourse. Et, remarquez-le bien, cela n'a trait qu'à une catégorie des nombreuses œuvres de charité qu'accomplissent nos communautés.

***

D'aucuns peut-être, moins émus par l'éloquence de ce bienfait fabuleux, voudront connaître la cause de cette anomalie, — de ces $56.74, — et de cette préférence en faveur d'une minorité. Ce n'est pas ce que l'on donne de trop peu aux Sœurs qui va les préoccuper, c'est ce que l'on donne de plus aux autres. Passe pour les $103.24, ça nous va! Mais les $159.98, pourquoi ?

— Parce que les protestants forment une minorité ? Ce n'est pas une raison: regardez donc les autres provinces.

— Parce qu'ils sont Anglais ? Ce n'est pas un motif suffisant pour les empêcher d'administrer leur asile économiquement, en hommes d'affaires au moins autant que des Sœurs.

— Parce qu'ils sont de la race supérieure ?

Ce n'est pas précisément le bon endroit pour en faire la preuve.

— Parce que les contrats ont été ainsi acceptés ? Je le veux bien. Mais les conditions économiques ne sont-elles pas assez changées, les déficits de Saint-Jean-de-Dieu assez considérables, les sacrifices et les prodiges d'économie des Sœurs assez multipliés, pour convaincre nos législateurs qu'il convient enfin de rétablir l'équilibre des subventions égales, et que si nous sommes justes, larges et généreux envers la minorité, nous pouvons quelquefois l'être même envers nous-mêmes et nos meilleures bienfaitrices ?

En tout cas, il n'est pas mauvais de se souvenir de ce qu'on leur paie en moins, à l'heure où tant de gens songent à leur faire payer des taxes en plus.

Chacun sa manière

Chacun sa manière, dit M. Prud'homme. L'objet de l'un n'est pas l'objet de l'autre, ajoute M. de la Palisse.

Cette pensée profonde me revient à l'esprit, ce matin, en regardant travailler cinq compagnons de plume, cinq vieux amis à moi.

Ils sont là, assis autour d'une table, devant deux lourds encriers, — deux pour cinq — l'arme à la main, le dos courbé et l'âme haute, presque de même âge, tous semblables à première vue sous leur chevelure d'intellectuels mal peignés et dans leur cravate épanouie, dont les boucles couvrent leur poitrine considérablement.

Et pourtant quelle différence de but, d'aspirations, de manière! Cinq types aux antipodes.

L'un apprend pour le seul plaisir de savoir. Il orne son esprit — chacun orne ce qu'il a! — comme une coquette orne ses cheveux. La science tombe en lui ainsi qu'une pierre en un puits, et y reste.

L'autre apprend pour le plaisir de le dire. Rien n'y reste, tout sort, même ce qui n'y est pas. Il faut qu'on sache qu'il le sait.

Celui-ci médite de le dire en vers. Et voilà pourquoi tout ce qu'il voit, amasse ou pense, se mesure, se cadence et sort en strophes, comme un bronze sort du moule.

Celui-là a toujours devant lui un auditoire, et toujours il lui parle. Il écrit en lui parlant, et il lui parle en écrivant. Il lui parle dans le silence en périodes sonores, il lui parle en apostrophes brûlantes devant l'indifférence de sa table; il frémit, il s'écoute parler, il s'émeut et il pleure; il nous regarde sans nous voir, et il voit les foules qu'il empoigne; il s'enlève au fracas des applaudissements; il combat à cent lieues et il terrasse ses adversaires. Il prend son auditoire corps à corps et il le roule... sur le bureau.

Mon voisin fait l'article.

Son point de mire est le lecteur du soir. C'est dans sa figure qu'il cherche l'effet produit et qu'il trouve sa récompense. Il commence par l'asseoir — le lecteur — dans un fauteuil confortable, ou sur un bon siège de tramway éclairé par les rayons d'un beau soleil couchant. Au fur et à mesure qu'il écrit, l'autre lit. Quelquefois même il lit à l'avance; surtout il le fait lire entre les lignes; — c'est si difficile de tout mettre sur les lignes avec une plume! Et puis, ce n'est pas nécessaire avec un lecteur si intelligent! Il suit

dans ses yeux, dans son sourire, sur ses lèvres indignées, ou dans la joie soudaine auréolant son front, le succès de sa prose, de sa charge, de son ironie, de ses conclusions, de ses trouvailles de mots. Tout à coup le lecteur éclate de rire, et lui aussi. Quel bonheur d'écrire pour des gens d'esprit et d'assister ainsi à leur lecture!

L'article, bien fouillé, riche d'arguments, puissant de forme, de fond et de bonheurs d'expressions, se continue, — et la lecture de même, coupée de murmures approbateurs: « Parfaitement! Ça c'est du français! Voilà qui s'appelle déshabiller son homme! »

— Et mon voisin — le lecteur veux-je dire — finit avec des: « Bien tapé! bien tapé! » et il envoie l'article aux typos, — ou plutôt non, il replie son journal et le met dans sa poche.

Tout à l'heure il va le donner à sa femme, qui lira les annonces.

Chacun sa manière, dit M. Prud'homme, et l'objet de l'un n'est pas l'objet de l'autre...

Kondiaronk

C'est le nom d'un chef sauvage; — vous le saviez peut-être ? Et vous supposez que je vais en parler ?

— Dame, quand on commence par un nom et qu'on pose comme ça son sauvage en titre, ce doit être...

— Pour en parler, parfaitement! Eh bien, je vais vous parler d'autre chose. Seulement, il faut commencer par Kondiaronk, et cela vous explique sa présence à l'entrée... comme celle d'une statue dans un vestibule.

La bonne Sœur d'une école paroissiale du voisinage a donné en devoir à ses élèves, la semaine dernière, une *dissertation historique*. — De mon temps on se contentait à l'école d'apprendre l'histoire et de la réciter; aujourd'hui, c'est bien plus fort: on la met en dissertation.

Le sujet sur lequel dissertèrent ces demoiselles fut précisément l'illustre chef huron. Elles lui brodèrent des éloges, lui tissèrent une âme de héros, lui prêtèrent des ruses et des phrases pleines d'images couleur locale. Jamais sa tribu ne le tatoua de plus glorieuse façon, même pour

les jours de grand pow-wow; jamais la victoire n'attacha plus de scalpes à sa ceinture et des plumes plus chatoyantes à sa tête.

Cependant Kondiaronk n'obtint pas que des louanges. Trois des *historiennes* l'attrapèrent. L'une avoue franchement son intention de ne pas le manquer et elle le traite de « flegmatique ». La deuxième pousse jusqu'à la haine, et elle l'assomme avec le gros mot de « diplomate ». La troisième est plus modérée. Elle se contente de l'appeler « hypocrite ».

Et maintenant, — ces fillettes n'ayant pas, je suppose, de dictionnaire à la maison — elles nous demandent de leur dire: « laquelle des dissertantes est tombée juste et quel est le mot le plus gros des trois ».

Pour ne les pas désobliger, au risque de ne pas m'accorder avec la chère Sœur, je me hasarde:

***

Mesdemoiselles, quand vous voudrez diminuer un homme, le mettre à sa place, comme on dit, ne le traitez pas de diplomate: c'est un compliment! S'il le mérite, comme Kondiaronk, fort bien! Faites-le-lui. Mais alors n'ayez pas l'air de prononcer une injure. Ça tromperait vos lecteurs ou ça les ferait sourire, — ce qui

tromperait votre attente et gâterait votre succès. Le diplomate est, d'ordinaire, le représentant d'un gouvernement auprès d'un autre. Son nom éveille l'idée de finesse, de prudence, de tact, d'habileté et parfois de ruse. Et comme ces qualités se déploient souvent dans les affaires quotidiennes et sur des théâtres plus modestes, on appelle encore diplomate l'homme qui en est doué, même s'il ne représente que lui-même auprès de tout le monde.

Le flegmatique est l'homme froid, mis en défense contre l'émotion sensible. C'est l'être sans transparence, sans sentiments mis dehors. C'est le bonhomme opaque. Il ne ment pas, il ne dit pas ce qu'il éprouve, il ne dit pas le contraire. Il vous laisse juger; tant pis si vous jugez sur l'apparence! Son âme est ce qu'elle est, c'est à vous de la chercher; mais vous ne la trouverez jamais, si vous attendez pour la découvrir le regard révélateur de son œil, un froncement de son sourcil, un épanouissement de joie dans sa physionomie, un frisson de son être ému.

Le flegme est un mur, l'homme est derrière; allez-y voir si vous pouvez.

***

L'hypocrisie aussi est un mur, et l'homme est derrière; mais le mur est couvert d'affiches mensongères. C'est quand vous voulez y voir l'hypocrite, qu'il est ailleurs; et c'est quand l'affiche vous affirme qu'il est ailleurs, qu'il s'y cache.

Vous voyez bien, mes enfants, que c'est « le plus gros mot des trois ». N'en coiffez pas Kondiaronk, et gardez-vous de mériter jamais qu'on vous mette ce bonnet.

Ayez peur de l'hypocrisie chez les autres. Ayez-en peur encore plus chez vous-mêmes.

Quand elle naît de circonstances et d'intérêts passagers, elle n'est pas maligne et ça se corrige. Quand elle vient de l'éducation, elle fausse davantage le caractère et il faut pour le redresser de longs efforts de volonté, des humiliations, de rudes leçons, un régime inexorable de franchise. Cela coûte cher, mais on y arrive.

Il n'y a qu'une sorte d'hypocrites incurables: ce sont les hypocrites par atavisme, héréditaires. Ils ont ça dans leur nature, dans le sang, dans le tempérament. Ce sont les réprouvés de l'hypocrisie. Et ils sont contagieux; prenez-y garde! Ils en portent la tare dans leur visage, dans leur air de sainte nitouche, dans leurs yeux fuyants, dans leurs silences rageurs et jusque dans l'em-

pressement de leurs complaisances. Derrière leurs traits se cache un instinct de trahison. Ils ont besoin de trahir, ne serait-ce que par défiance, — et même, et surtout leurs bienfaiteurs. Quand ils n'en ont plus besoin, ils les transforment en ennemis, afin de ne leur devoir plus rien ou de leur faire expier leurs bienfaits.

Avec ça, que c'est une lourde besogne d'être forçat de la fourberie! Chacun de nous en a tout son raide à mener en lui-même son homme: le fourbe en a deux à mener et même trois, — l'un pour inventer de faux personnages, l'autre pour les jouer et le troisième pour en tirer les profits. Les plus braves gens du monde ont souvent peine à faire face à leurs affaires; l'hypocrite est obligé de faire deux faces. Pour être un menteur, il suffit d'avoir de la mémoire afin de rementir à propos pour ne pas faire mentir les premiers mensonges: l'hypocrisie exige, outre la mémoire du passé, la prévision de l'avenir; la souplesse du geste qui enlève ou replace un masque, la mobilité du visage, qui s'égaie, s'attriste, compatit, lève les yeux au ciel, selon ce qu'éprouve le cœur et surtout ce qu'il n'éprouve pas. Elle exige des paroles huileuses pour écouler l'amertume, des contradictions viles entre l'âme qui dit *non* en colère, et la bouche

qui dit *oui* sur un ton de prière; entre la fierté du cœur qui crie *lève-toi!* et le corps qui se traîne sur toutes ses pattes d'arriviste; entre la promesse qu'elle fait, et le reniement qu'elle médite; entre les titres d'amitié, de foi, de frères qu'elle prodigue en vous embrassant, et les tours de jarnac qu'elle organise, en attendant le coup de couteau dans le dos.

Avouez que tant de personnages dans le même, comme des fauves dans une même cage, c'est un phénomène qui prend de la place.

Ne faites jamais alliance avec l'hypocrite, même quand vous croyez lui avoir arraché son masque: il en a un autre! Si son ambition vous ahurit, si son astuce et ses intrigues l'avancent et semblent en faire le maître de l'avenir, ne l'enviez pas. Par-dessus tout ne l'imitez pas. Contentez-vous tout au plus de dire comme mon vieux maître d'école: « Je l'admirerais beaucoup, si je ne le méprisais pas tant. »

Un Record

Détenir un record — n'importe lequel — dans notre nord d'Amérique, c'est devenir célèbre.

Ce peut être le record des coureurs, — de l'homme qui s'enfuit le plus vite — le record des orateurs, — de l'homme qui a parlé vingt-trois heures d'affilée — des tueurs d'éléphants, des mangeurs d'œufs, des jeûneurs, des originaux: il est célèbre!

On peut discuter sur le brio avec lequel il a conquis le panache, se moquer des gogos qui l'escortent, contester les titres et la distinction des *quatre cents* qui l'admirent, se le montrent, se l'arrachent: on ne conteste pas sa célébrité.

Or, l'autre matin, en voyage, j'ai eu l'honneur d'apprendre un de ces records étonnants et d'en voir de mes yeux l'héroïne. Elle est née, m'a-t-on dit, dans les prairies de l'Ouest, près de Winnipeg. C'est une femme encore jeune, qui détient sur ce continent le record des mariages. Du moins elle y prétend; en tout cas, elle y aspire. Ses amis, contents comme s'ils étaient ses entraîneurs, ont l'air de goûter fort ce genre de sport. Ils lui ont fait un triomphe

et parient que leur héroïne est et restera bonne première.

Le jour où mes yeux l'ont contemplée dans sa hauteur de six pieds et la largeur de sa gloire, elle venait de convoler pour la sixième fois.

Elle n'a cependant, pacifique et douce, étouffé aucun de ses cinq *premiers*. Tous, solides comme des tours, se portent à ravir. Elle les a seulement envoyés promener « pour incompatibilité d'humeur ». C'est pour être constante... à son principe-axiome qu'elle a divorcé. « Incompatibilité appelle rupture, dit-elle; rien ne me séparera de cette maxime. Je m'y suis collée, incrustée, comme le mollusque à son rocher. Au diable tous les maris, plutôt que d'en démordre! »

La noce qui accompagnait cette *recordwoman* attendait notre train sur le quai de la gare de Logansport. Madame, au milieu de la foule, illuminée des rayons de sa sixième lune de miel, fière d'être le point de mire de toutes les admirations, repartait en voyage de noce.

Tout notre *pullman* s'éveilla. Ce fut pour les voyageurs secoués de leur sommeil, après une longue nuit de roulis et le trajet monotone de la veille, à travers les champs de blé-d'Inde de l'Illinois, un amusement rare de voir cette foule tapageuse, folle, dans des costumes blancs,

verts, bariolés, criards, flottant au vent comme des drapeaux de soie. Et le riz pleuvait comme une mitraille sur la tête des héros.

Les noceurs envahirent le wagon. On se bouscula, on s'embrassa, on chanta le *Record:*

— Un record! dit gravement un de nos compagnons de voyage, déjà initié à la cause de cette réjouissance, je vous demande pardon, Madame, Henri VIII vous bat de deux.

— Je n'ai que vingt-neuf ans, Monsieur, répliqua-t-elle, piquée de la remarque, et Henri VIII ne vivait pas en Amérique.

Le nouveau mari ne goûta qu'à moitié cette réponse:

— Changeons de wagon! dit-il.

Le train s'ébranla parmi les hourrahs, et l'heureux couple disparut dans l'ombre d'un *stateroom*, loin, là-bas, à l'autre bout du convoi.

Le soir, on nous vendait un journal du Nord. En première page s'étalait la photographie de l'Épousée, l'air martial et entreprenant, des lis plein les mains, avec au bas de la vignette, tous les noms et prénoms de ses maris divers, et cette question en longues lettres à manchettes: *Is marriage a failure?*

— *A failure? No, Sir*, jamais de la vie! a

répondu madame Ice-Crozier-Baker-Hayes-Smith-Hones, née Élisabeth-Maggie Robinson.

Et cette femme célèbre est peut-être convaincue qu'elle a raison. Mais avouons que de s'appeler madame Ice-Crozier-Baker-Hayes-Smith-Hones, née Élisabeth-Maggie Robinson, expose trop les typos aux coquilles et que c'est encombrant sur une carte de visite.

La loi nouvelle sur le divorce n'a pas prévu cet inconvénient. Elle s'est plutôt préoccupée d'ouvrir les barrières à l'amour libre, aux blasés en quête de sensations neuves, et d'abattre la clôture qui garde la bête humaine.

Joyeuse Vieillesse

A onze Sœurs jubilaires de la Providence.

Le Saint-Esprit a institué les noces d'or. Il en a donné le précepte, il en a marqué l'esprit et tracé le programme. Pour un peu je dirais qu'il s'en est fait le maître de cérémonies.

Il a dit: « Vous jubilerez. »

Et, en religieuses bien obéissantes, mes révérendes Mères, vous jubilez, entourées de l'essaim nombreux de vos Sœurs sur qui se répand votre

allégresse, de vos « bons petits vieux » et de vos « bonnes petites vieilles » qui se réjouissent avec vous.

***

C'est une joie très douce, et encore qu'elle fasse moins de bruit que les plaisirs du monde, elle est sans égale.

Que ceux-là s'en étonnent et refusent d'y croire, qui s'imaginent que la vie religieuse est un état permanent d'ennui, et que la vieillesse, après cinquante ou soixante ans de service, ne porte plus dans l'âme, pour tout apanage, qu'une invincible tristesse.

Il y a encore des braves gens, qui vous croient malheureuses.

Ils se figurent que vous ne pouvez pas être gaies, puisque vous êtes Sœurs! « C'est bien dommage qu'elles ne puissent pas rire! » Un visage encadré d'une cornette blanche, pensent-ils, et d'une capeline noire, sillonné par les rides du temps et des labeurs, grave, humble, recueilli, doit nécessairement être un visage morose. Le jour où la jeune sœur fait ses vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, elle doit aussi faire le vœu d'avoir tout le temps du chagrin. Ce qui voudrait dire, si vous avez été fidèles à vos

vœux, que vous êtes tristes depuis cinquante ans.

Hélas! s'il en était ainsi, vous seriez tout le contraire de ce que vous êtes: vous seriez de tristes sœurs, ou, pour parler comme saint François de Sales, de tristes saintes.

Quelle surprise pour le monde, s'il pouvait assister au rire de vos novices! Il se demanderait si c'est préparé, comme une comédie. Il n'en saurait voir ni la spontanéité ni la contagion irrésistible. La surprise irait jusqu'au scandale, s'il était témoin du spectacle admirable de la gaieté intime, continuée tout le long de la vie des professes. Il ne voudrait plus s'en croire lui-même, s'il contemplait le trésor des bonheurs secrets, célestes, d'une vieille religieuse.

Car il faut le dire, et le croire, mes jeunes sœurs, la joie devient plus intense et plus débordante, à mesure que la vieillesse s'avance. Les années lui ajoutent ce je ne sais quoi de majestueux et de serein que le soir apporte à la splendeur d'un beau jour. L'âme qui a longtemps vécu, calme, assagie, unit à la possession tranquille du bonheur le sourire et les candeurs de la jeunesse, comme le soleil qui baisse à l'horizon, apaisant les ardeurs de ses rayons, s'enveloppe.

pour achever sa course dans le ciel empourpré, des teintes roses et des gaietés de l'aurore.

Chez vous toutes, on le sait, la joie intérieure est le surcroît promis par Dieu à ceux qui ont tout quitté pour Lui. Mais elle n'est pas chez toutes au même degré. Elle est montante comme le chemin du ciel, et comme lui elle a son sommet. Les sœurs plus jeunes sont en route, elles gravissent les degrés vers ce sommet. Nos heureuses jubilaires y sont arrivées. Ce n'est plus une montée, après le jubilé, c'est une ascension. Tandis que nous montons, haletons, soupirons, elles jubilent.

Oh! mes sœurs, quelle illusion est la vôtre quand, confondant le bonheur des anciennes avec les éclats de rire de la jeunesse et l'exubérance d'une santé sans fatigue, vous pensez, un peu à la façon des séculiers, combien c'est ennuyeux d'être courbée, infirme, ridée, vieille, avec la vue basse, le pied incertain et l'oreille dure!

Permettez, ô jeunesse, que nous redressions votre erreur.

La plénitude des joies du Seigneur suave: *quoniam suavis est Dominus,* — les seules que vous ambitionniez, car en entrant au noviciat vous avez fermé la porte aux autres, — vous croyez l'apercevoir dans les lointains de la vie,

comme dans une perspective séduisante et mystérieuse. Vous en jetez à pleine main la semence au noviciat et dans les élans tout neufs de votre apostolat. Mais ces lointains mystérieux les atteindrez-vous jamais ? Cette semence jetée à pleine main, va-t-elle germer et fleurir en une belle moisson ? Voilà des pensées inquiétantes se mêlant sans cesse aux espérances riantes des jeunes années. Les jubilaires ignorent ce mélange. Les lointains n'ont plus de mystère pour elles: elles les tiennent. Elles ne se demandent pas si la semence va pousser et mûrir: elle est mûre. Elles en ont nourri les pauvres sur leur route, et elles nous en présentent encore aujourd'hui les gerbes d'or: *portantes manipulos suos*. Leur joie est sans inquiétude, elle est parfaite: elles jubilent.

Même les sœurs professes n'ont pas tout à fait les mêmes raisons d'être heureuses que leurs devancières. Comme elles, il est vrai, elles se tressent une couronne faite de pureté, de mortification volontaire, de vertus monastiques; mais y mettront-elles la dernière rose ? Elles cheminent dans la voie rugueuse et préférée du sacrifice, elles en voient de plus près chaque jour le terme; mais iront-elles jusque-là ? Est-ce qu'il n'arrive pas à l'humaine faiblesse de s'en re-

tourner avant de toucher le but ? L'inconstance n'est-elle pas parfois un malheur de l'âge mûr ? et n'arrive-t-il pas, selon le mot de saint François de Sales, à cet âge de faire des sottises ?

Rien de tel ne fait ombre à la félicité des jubilaires. Après cinquante ans de vie religieuse, on peut dire sans hérésie qu'une sœur a acquis de la stabilité. Quand elle nous demande de prier pour sa persévérance dans sa vocation, il y a espoir d'être exaucé. Même l'évêque de Genève avouerait qu'elles ont passé l'âge des sottises. Et puis, ayant, pendant cinquante ans de travail et d'esprit de sacrifice, cueilli à peu près toutes les fleurs qui peuvent entrer dans une couronne, elles ne craignent plus qu'il y manque un lis, une violette ou une rose. Par ailleurs, comme leurs ardeurs sont tempérées, avec leur vie inclinée vers son couchant, les fleurs qu'elles ont tressées courent grande chance de ne se jamais faner et d'être gardées fraîches pour l'immortelle couronne.

Et donc, la joie de nos jubilaires, conforme au programme de l'Esprit-Saint, est supérieure à celle de tout autre âge, pure de tout alliage, en dépit du monde qui n'y croit pas, et en dépit des sœurs plus jeunes qui n'y croient pas assez.

***

Il est, en dehors de la communauté, un autre théâtre où il convient de redire en ce moment: « Vous jubilerez! » C'est celui où passent, languissent, supplient, pâtissent et pleurent tous les miséreux confiés à votre charité. Oh! quel rayon de joie traverserait leur souffrance, si on pouvait, dans un raccourci lumineux, une synthèse, mettre sous leurs yeux tout ce que cinquante ans représentent de fatigue, de répugnance domptée, de veilles, de patience souriante, de douleurs endurées pour alléger les leurs! Oh! la belle revue passant devant vous, mes vénérées Mères, si on formait le cortège des indigents du Christ que vous avez, depuis votre entrée à la Providence, soignés de vos mains, rajeunis de vos sourires, réchauffés de votre cœur!

Les vieillards battraient la marche. Il me semble bien qu'ils garderaient la mesure du pas allègre de leur jeune temps, car on leur dirait: Attention! c'est le jubilé!

Eux nous répondraient, riant et pleurant à la fois, accessibles à toutes les émotions de la vieillesse: « Merci! merci! nous sommes les rentiers de Jésus-Christ; la Providence nous a passé des hypothèques sur la charité. Pour remplacer nos enfants disparus ou fatigués de nous, vous nous avez adoptés dans votre famille,

mes sœurs. On y est bien, on vit content, tout près du bon Dieu, on n'a plus peur de geler l'hiver, de rôtir l'été et d'avoir faim toujours; chez vous les salles sont claires, les faces sont de bonne humeur, et ça fait du bien, quand on est malade, d'avoir le corps et l'âme nets, et, quand on va mourir, de partir pour le ciel d'un bon lit blanc. Salut! salut! les jubilaires: ce sont les vieux de la Providence qui passent. »

Derrière eux suivrait le régiment des orphelins. Moins que les vieillards ils savent rire et pleurer en même temps. Aussi bien, pourquoi pleureraient-ils ? Vous les traitez si tendrement comme des mères, qu'ils oublient qu'ils n'en ont pas. Mais si orphelins et si jeunes qu'ils soient, leur âme est déjà ouverte à la reconnaissance, et l'on peut entendre, dominant le bruit de leur marche et les ébats de leur gaieté, les mercis de leurs voix éclatantes: — « Salut! salut! nos grand'mères jubilaires: ce sont vos orphelins heureux qui passent! »

Dans cette revue, plus émouvante que celle d'une armée après la victoire, vos sourdes-muettes entreraient à leur tour et marqueraient le pas. Et comme elles sont modestes, elles n'exigeraient pas de tout entendre dans cette fête, mais elles demanderaient au moins de

parler. Et elles parleraient! Elles proclameraient que, grâce à vous, elles sont sorties de cette nuit profonde où elles ignoraient presque tout du monde, excepté la souffrance. Avec leurs sens déliés, elles ont vu, dans leur inimaginable ignorance, poindre l'aube de la vérité, puis, graduellement, sa lumière rayonnante, et dans cette lumière tout ce qui fait la grandeur de l'âme humaine: la liberté, la conscience, la connaissance du bien, de la vertu, le mérite de les choisir, de donner son cœur à Dieu, de l'aimer, de s'élancer vers lui dans la prière. Oh! la merveille de ces petites captives morales libérées par vos soins! Comme leur défilé est touchant et comme leur voix encore mal assurée chante à l'unisson des cœurs le « Salut, salut! ô Mères jubilaires: ce sont vos sourdes-muettes qui passent en vous bénissant! »

Dans les grandes revues, tous les soldats ne reviennent pas saluer les vétérans et les chefs à l'heure du triomphe; plusieurs sont tombés au champ d'honneur. Mais on dit que leur âme, comme l'aile des aigles impériales, plane au-dessus des drapeaux frissonnants dans la brise et des déploiements de gloire.

Ce matin, si Dieu ne les cachait à vos yeux, il me semble que nous apercevrions planant au-

dessus du triomphe des onze vérérans de cette communauté, d'abord les âmes de leurs compagnes tombées au champ d'honneur, depuis un demi-siècle, dans les pacifiques batailles du dévouement. Puis, toutes celles des malades soignées dans vos hôpitaux; des morts auprès desquels, dans de longues nuits solitaires, vous avez monté la garde; des pauvres aliénés, incapables ici-bas de croire et d'aimer, et dont les facultés glorifiées là-haut vous comblent de leur reconnaissance. Quelle procession grandiose! Que d'âmes d'autant plus glorieuses que leurs corps ont été plus souffrants et leur vie plus humiliée! Avec quelle joie elles vous redisent le: « Salut! salut! ô Mères jubilaires: ce sont vos patients qui passent et vos fous bienheureux qui vous aiment et vous bénissent! »

***

Cependant l'Église elle-même, dans vos réjouissances, prend sa part. Elle se réjouit de la fécondité de votre congrégation et de la multiplication de ses œuvres dans notre Amérique. Elle qui est l'épouse de Jésus-Christ et sa continuation dans le monde, elle s'applaudit de trouver dans la variété infinie des dévouements de ses communautés religieuses un don précieux

à offrir à son Époux et comme un manteau royal pour ses épaules.

Votre Institut lui-même se réjouit avec vous. Il reçoit en ce jour un nouveau motif de fierté: il est fier de la longévité de ses sujets. Cela veut dire qu'on est bien chez lui: la pauvreté y est une bonne mère, l'obéissance un guide sûr, la chasteté un régime revigorant. C'est la longévité promise aux communautés qui traitent bien leurs sœurs, aux sœurs qui servent bien leur communauté, et aux enfants qui honorent leurs parents. C'est par la longue vie de ses religieuses que l'Institut relie mieux entre eux les anneaux de ses traditions. Elles sont le coutumier vivant. Elles sont la preuve que le travail ne fait pas mourir. Rien qu'à les voir, on sent que le joug du Seigneur est léger. Elles ont le don de prêcher en silence. Avec elles, on vit dans la communauté d'autrefois; elles s'adaptent merveilleusement à celle d'aujourd'hui; et il suffit de les imiter pour que sa faveur primitive ait à jamais son lendemain. Elles lui confèrent quelque chose de l'immortalité. Si je n'avais en horreur le paradoxe, j'ajouterais: ce sont les vieilles sœurs qui font les communautés toujours jeunes.

***

Faut-il écouter d'autres voix encore désireuses de s'associer à votre jubilé ?

La voix de vos bienfaiteurs ? Ah! oui, assurément.

C'est par leurs oboles ou leurs largesses que vous continuez parmi les foules affamées la multiplication des pains. Ils vous remercient aujourd'hui d'avoir été les inventrices d'industries fécondes en toutes sortes de secours: découvreuses de pauvres honteux, visiteuses de taudis, et d'avoir ajouté à leurs dons tant de valeur, par votre manière de faire et de donner; — car il n'y a pas que la charité, il y a aussi la « manière ».

Quant à la dernière classe d'hommes qui devrait se réjouir à l'occasion de vos noces d'or, sinon par inclination religieuse, du moins par le souvenir de leur intérêt matériel, il se peut qu'elle ne tienne pas à passer dans la revue. Mais nous allons le faire passer tout de même.

Accordez-moi la permission de dire, mes révérendes Mères, que vous êtes, sans dévier de votre vocation, les économes des riches, des compagnies d'affaires, des financiers, des contribuables de tout nom, des municipalités et des gouvernements, — des protestants eux-mêmes

qui se plaignent quelquefois d'avoir à payer pour vous des impôts.

En vous chargeant, en effet, de faire vivre dans cette propreté qui vous caractérise et avec l'économie qui vous est propre, les délaissés de la vie, les meurt-de-faim, les gâteux, les fous, les loques humaines, vous accomplissez une œuvre que, sans vous, la société devrait accomplir. Car la société est faite pour les individus, non les individus pour elle. Elle est établie pour protéger leurs droits et leur vie, et ceux de leur famille. C'est sur ses bras, — je parle de la société, telle qu'elle est aujourd'hui, en dehors de l'idéal chrétien, — que retombent les nécessiteux. Or, la société, ici, concrètement prise, qui est-ce ? Ce sont nos gouvernants.

Quand donc vous mendiez de porte en porte pour les sans-foyer et sans-pain, vous mendiez à la place de nos gouverneurs, de nos ministres, de tous ces messieurs des parlements et des hôtels de ville. Vous faites sans récompense et sans dépense leur besogne. Ce n'est pas à dire que, si vous ne quêtiez pas, ils consentiraient à quêter eux-mêmes. Non, ces messieurs ont d'ordinaire des façons plus aristocratiques de percevoir des fonds. Mais voilà, — et c'est ici que vous sauvez les contribuables riches et pauvres

du pays. — si vous n'accomplissiez pas toutes ces œuvres de charité, l'État s'en chargerait.

Dès lors, avec les pauvres, c'est tout un peuple de fonctionnaires qu'il faudrait faire vivre; au-dessus des petits fonctionnaires, toute une tribu de dignitaires plus grassement payés; au-dessus des dignitaires, le groupe redouté des distributeurs de dignités; par là-dessus, les grands maîtres, tous plus désintéressés les uns que les autres.

De sorte qu'un petit calcul suffit à établir en faisant la comparaison entre un de vos hospices et une institution laïque semblable des États-Unis, qu'il faut quinze dollars d'impôts pour produire, là-bas, ce qu'un dollar produit ici par votre charité. En d'autres termes: quand la philanthropie officielle de l'État donne quinze pains pour les pauvres, il y en a quatorze de mangés avant que le quinzième leur arrive.

Avec vous, mes chères sœurs, pas d'impôt. Personne ne paie, chacun prête à Dieu; — et quand vous avez reçu quinze pains, je ne suis pas bien sûr qu'entre vos mains ça n'en fasse pas vingt.

Même quand l'État se charge de ses malheureux et qu'il ne demande vos services que moyennant finances, vous les lui rendez à de

telles conditions, que c'est encore pour lui, — je veux dire pour nous tous, — une épargne énorme.

Ouvrez certaine page, par exemple du rapport annuel de l'asile Saint-Jean-de-Dieu, et comparez-en les statistiques avec celles de l'asile de Verdun. Vous constaterez en un instant que vos religieuses ont économisé pour la province, depuis quelques années, des millions de dollars.

A quel chiffre s'élèverait donc l'épargne faite au bénéfice de notre pays, si on multipliait ces millions par le nombre de vos institutions, puis, — montant jusqu'aux noces d'or — si on multipliait ensuite le total de ces multiplications par cinquante, par soixante... ?

Ce bienfait national est-il reconnu avec la bonne grâce que devraient y mettre les intéressés, gouvernants, gouvernés, catholiques et protestants ? S'en souviennent-ils, les manipulateurs de budgets publics qui trouvent équitable, habile de vous faire *repayer* à leurs bureaux, les services que vous leur rendez et l'eau que boivent vos pauvres ?

Pour abréger, permettez-moi de rappeler ici un souvenir de l'hospice Gamelin. Il n'est pas d'ailleurs étranger aux noces d'or, puisqu'il a pour auteur l'ancienne supérieure de cette maison, l'une de nos vénérées et très chères jubilaires.

Un vieillard avait été ramassé dans la rue et recueilli par elle. Or, un jour que je visitais l'Hospice en compagnie d'un Américain de New-York, lequel s'étonnait des soins prodigués aux vieillards, de l'extravagante propreté de la maison et des dépenses que tout cela devait entraîner:

— La ville, me dit-il, paie des sommes fabuleuses, pour tout ce monde!

— Des sommes fabuleuses, reprit sœur Marie-Jude, tenez, venez ici, s'il vous plaît; je vais vous faire raconter comment la ville les paie, ses sommes fabuleuses.

Elle nous conduisit au bon vieux cueilli naguère dans la rue. Vous comprenez qu'avec une pareille institutrice qui venait de payer sans plaisir aucun une grosse note pour l'eau municipale, le bonhomme avait eu ses répétitions et savait son rôle par cœur.

— Vous pensez, s'exclama-t-il, que c'est la ville qui paie pour nous? Ah! bah! dame, non! Quand je vivais sur le macadam, je faisais comme les moineaux: je buvais pour rien l'eau de la ville, à la fontaine place Jacques-Cartier; mais depuis que les sœurs ont commis le mauvais coup de me ramasser, la ville les contraint de payer pour me faire boire.

***

Après ce dernier groupe du défilé, accordez au clergé qui vous entoure, l'honneur d'entrer dans la revue et de vous saluer avec admiration. Vous avez bien fait, mes bonnes Mères de vivre longtemps. Vous avez eu bien de l'esprit de ne pas vous laisser mourir. Cela nous fait du bien, l'exemple d'une pratique demi-séculaire des vertus de bonne humeur. Nous nous unissons à vous pour en rendre grâce à Dieu.

La Dénigromanie

Un jour par an, le jour de la Saint-Jean-Baptiste, les Canadiens français se font des compliments et se vantent entre eux. Le reste de l'année, ils se dénigrent. Trois cent soixante-quatre jours durant, ils se rapetissent pour mieux se convaincre que les autres sont grands.

J'ai demandé à maintes reprises à des compatriotes intelligents, observateurs, sincères, l'origine et l'explication de cette manie.

Quelques-uns m'ont brutalement répondu : « C'est une mentalité de Zoulous! » et n'ont pas cherché plus loin. M'est avis qu'ils se trompent : car les Zoulous, pour être peu nationalistes et

peu civilisés, ne sont pas du moins des *compatriotophages.*

D'autres, greffant un sourire sur leur réponse, m'ont dit : « Les Canadiens n'ont jamais su faire une comparaison. — C'est un art, vous savez! Dites-leur qu'une chose venue de loin est « autre » que la leur, ils vont conclure : donc elle est « meilleure ».

Un de mes amis, qui se pique de psychologie, m'a expliqué cette réponse simpliste, ou du moins il a essayé de l'expliquer : « Pardon, m'a-t-il dit, une chose ne leur paraît pas meilleure parce qu'elle est autre; maîs en méprisant ce qu'ils ont et en se méprisant eux-mêmes, ils savent bien, inconsciemment peut-être, que ça ne change ni eux, ni les autres, ni rien, qu'ils restent ce qu'ils sont et gardent ce qu'ils ont; tandis qu'en admirant les autres, en les vantant, eux et tout ce qui vient d'eux, ils se persuadent, plus inconsciemment encore, qu'ils vont se l'ajouter. Et dès lors, ce n'est pas parce que c'est « meilleur » qu'ils le préfèrent; mais parce que deux font plus qu'un... comprenez-vous ? »

— Oui, il me semble que je comprends. Il me semble même que je comprends deux choses : la première, ce que vous dites; la deuxième, que ce n'est pas vrai. C'est trop subtil.

D'autres encore cherchent une réponse à ma question en procédant par élimination: *a*) Ce n'est pas par humilité que l'on dénigre, car les dénigreurs ne se dénigrent pas eux-mêmes d'ordinaire. Ils démolissent leurs compatriotes et montent sur leurs ruines pour se vanter: « Nos gens sont inférieurs, rétrogrades, mais je ne suis pas, moi, comme eux; vous le voyez; je m'en distingue, je les domine, je les corrige. » — *b*) Ce n'est pas non plus par dévouement à ceux de leur race et pour les encourager à monter, car il n'y a rien de déprimant comme le mépris et le dédain. Le peuple est un peu comme l'enfant d'école à qui son maître répète sans cesse: Tu n'es pas comme les autres, tu n'es pas intelligent, tu es un imbécile. Le pauvre enfant finit par le croire et reste imbécile. — *c*) Ce n'est pas par amour sincère pour les humbles, car de toutes les catégories de menteurs, il n'en est pas une qui crie plus fort son amour pour les petits, et qui donne moins de sa bourse et paie moins de sa personne que la catégorie des dénigreurs. Observez un peu certaine campagne d'éducation... vous verrez.

Et l'élimination souvent continue, continue.. Toute une théorie de Canadiens mangeurs de

Canayens défile à mes yeux, sans m'apporter la réponse cherchée.

— Quand je veux m'amuser, me disait un jour un vieux camarade de collège, — qui pourrait, avec son esprit, si seulement il le voulait, fournir d'excellents remèdes à notre dénigromanie: il préfère rire et s'en ficher, — je fais causer du Canada et des Canadiens trois ou quatre types prétentieux, ignorant le Canada, les Canadiens, eux-mêmes et leur propre ignorance. Je prends l'une de nos institutions — sans y mettre le nom et encore moins celui des prêtres ou des Sœurs qui la dirigent — et je la place en plein dans l'Ontario, puis j'en fais l'éloge. Et mes types de s'exclamer: « Nous sommes trop bêtes, nous autres les Canadiens français, pour en faire autant! » J'attrape ensuite un industriel de Québec, de Chicoutimi, de Montréal ou d'ailleurs, ou l'un de nos hommes d'affaires, sans le nommer toujours, et j'exalte ses succès. — « Oh! les Anglais, leur formation leur met ça dans le bras! »

L'autre jour, au club, je leur racontai comment un célèbre éducateur, Bird S. Coler, avocat de Brooklyn, venait de démontrer, dans un article superbe et courageux, la nécessité « d'arracher l'éducation des mains des politiciens in-

capables et malfaisants qui l'ont étranglée jusqu'ici », pour la remettre à la direction « d'un groupe d'hommes indépendants, honnêtes, instruits, choisis en dehors de la politique, dans les rangs divers de la société ». Ils ont applaudi, sans s'apercevoir que je leur faisais avaler notre Conseil de l'Instruction publique.

Dès qu'ils s'en seront aperçus, ils décrieront notre Conseil comme une vieille institution rétrograde.

Avouez que de pareilles sottises peuvent amuser un ironiste. Mais cela ne répond à rien. Notre manie du plagiat et du dénigrement n'en reste pas moins inexplicable.

Avez-vous un peu voyagé ? Dites : connaissez-vous un seul peuple, une seule race, une seule tribu, prenant un pareil plaisir à s'amoindrir, à paraître infirme, à se ridiculiser, à se diffamer devant les étrangers ?

Le chauvin fait sourire ; mais on se plaît au moins à reconnaître en lui l'excès d'une vertu. Le chauvinisme naît d'une fierté mal réglée et des battements excessifs d'un cœur de patriote. Au sourire qui s'en moque se mêle de l'admiration. Au sourire qui accueille le dénigrement ne sauraient se mêler que la tristesse et le mépris.

Au lieu de s'amoindrir et de s'exagérer leur impuissance, les plus petits peuples d'Europe se découvrent leurs qualités, ils les développent et se les prêchent. Quand leurs défauts leur apparaissent trop évidents, ils se hâtent de se comparer à d'autres, pour en trouver de plus grands. Ils cultivent ainsi, sans s'aveugler sur leur propre compte, des préférences pour leurs compatriotes. Ils sont pour les leurs des maîtres de confiance, ce qui est encore la bonne façon d'être des professeurs de supériorité.

Les Américains savent tout ce qu'ils sont, — et ils ne viennent pas se vanter chez nous de ce qu'ils ne sont pas.

Les Iroquois ne commettaient pas contre eux-mêmes une pareille trahison.

En vérité notre cas est anormal, unique, navrant. Il relève de le pathologie sociale. C'est plutôt aux médecins qu'il faut demander son nom.

On ne trouverait même aucune indice pour le diagnostiquer, si on ne remarquait, chez les dénigreurs-en-chef, une antipathie sournoise pour le clergé, une haine dissimulée pour tout ce qui tient à l'Église et à son influence; et, chez les quelques catholiques qui les suivent, benêts, intéressés, myopes et peureux, cette crédulité hon-

nête et ignorante, cette envie de paraître dans le train et de ne pas nuire à leurs affaires, qui faisait dire d'eux, par l'un des dénigreurs-en-chef qui les bernent: « Ce sont de très respectables niais. »

Pour l'ignorance

L'un des Frères de notre école vient de mourir, à quarante-sept ans.

J'ai prié près de son corps tout à l'heure, dans une toute petite chambre mortuaire, agenouillé sur le plancher nu, à la lumière de deux cierges. Et j'allais rentrer à la maison, plein de la pensée de cette vie fauchée en pleine force de l'âge, consacrée tout entière à l'éducation des enfants, abrégée à la peine, victime du dévouement et du labeur pour les petits.

A l'angle d'une rue voisine, un groupe d'ouvriers attendaient le tramway en écoutant un parleur aux gestes et au verbe hauts, à l'air pontifiant, tenant une serviette sous son bras. Il discourait sur l'école obligatoire.

En manière de réponse à l'objection d'un de ses auditeurs, il en était, quand j'arrivai, à dire

leur fait aux Frères, aux prêtres et aux évêques :

— « Ce n'est pas surprenant qu'ils soient tous opposés à l'école obligatoire : ils ont peur de l'éducation ! Vous comprenez, plus le peuple est ignorant, plus il se laisse mener par le clergé... » Et le reste du thème ordinaire.

La plupart de ces ouvriers étaient de mes connaissances : braves gens de Saint-Stanislas, de Saint-Pierre-Claver et de l'Immaculée-Conception. Ils me saluèrent d'un honnête bonjour avec, chez quelques-uns, un sourire et des regards échangés entre eux, qui voulaient dire : « Vous comprenez, on le laisse parler, mais on ne se laisse pas emplir. »

Le parleur, au bout de son fuseau, je suppose, s'était tu.

— Savez-vous, dis-je, en me mêlant au groupe que le Frère X... est mort ?

— Vraiment ! fit un de mes vieux amis de l'avenue Mont-Royal, le père de onze garçons. Ah ! c'était un bon Frère ! Mais on ne le voyait plus et on n'entendait plus parler de lui...

— Il était épuisé, malade depuis deux ans. Plus de vingt-cinq années passées dans une classe c'est assez, croyez-moi, pour tuer un homme. Surtout quand on y met tout son cœur, comme il faisait, et que le travail ne finit pas, même

quand la classe est achevée. Personne ne suivait de plus près ses enfants: il connaissait par cœur leurs noms et prénoms, leur caractère, leurs parents, leurs petits frères et petites sœurs, leurs notes et leurs succès. De tout cela, il tirait des moyens d'encouragement pour pères, mères et fils.

— Mes enfants l'aimaient bien! dit le père des onze garçons; il leur faisait apprendre ce qu'il voulait.

— Vous avez dû le rencontrer souvent, après l'école, marchant presque au pas de course, recevant et rendant à droite et à gauche les saluts et les coups de chapeau de ses petits amis: il allait s'enquérir auprès des parents du travail, de l'absence ou de la conduite de leurs enfants. Il suivait ses élèves de si près et avec un zèle si inlassable qu'à la fin de chaque mois, puis de chaque année, il pouvait donner le nombre d'heures perdues, le nom des absents et les motifs de leur absence. On pouvait compter sur les doigts d'une seule main, dans les dix mois, le nombre d'écoliers qui avaient perdu par leur faute une heure de classe. Quelles industries il employait pour en être écouté, pour s'en faire aimer, pour entrer dans leurs petites têtes les matières élémentaires de son enseigne-

ment! Quelle patience il avait! et quelle clarté dans sa méthode!

Depuis sa maladie, la voix éteinte, asthmatique, les poumons haletant comme un soufflet de forge, il tâchait encore de se rendre utile aux enfants. Il priait, d'abord, et il endurait sa souffrance pour eux et pour leurs parents. Il se faisait apporter tous les vieux livres des enfants plus riches, ou de ceux qui changeaient de classe ou quittaient l'école, et il passait ses journées solitaires à les réparer, raccommoder, à en effacer les taches, à en coller les pages, — et il les donnait aux enfants pauvres.

... Le tramway ne venait toujours pas.

L'un des ouvriers voyant que le prêcheur d'école obligatoire s'éloignait du groupe, hasarda une remarque à son adresse·

— C'est bien dommage que ce Frère-là et tous ses pareils aient une si grande peur de l'éducation! Ça fait bien parler le monde contre eux...

— Heureusement, ajouta un autre, que les Grosses-Têtes, qui crient si fort pour l'instruction du peuple, ne se font pas mourir pour l'instruire. Que ferions-nous s'ils étaient morts? Ils ne pourraient plus nous apprendre que ce sont les Frères qui entretiennent l'ignorance...

— Beaucoup de ces Gros-Bonnets, mes chers amis, sont comme un de leurs ancêtres qui s'appelait Voltaire. Lui aussi avait pour tactique de mépriser auprès du peuple ses meilleurs amis: les évêques, les prêtres et les religieux, afin de lui faire accepter tous ses mensonges. Et savez-vous ce que ce menteur disait, dans ses lettres, du peuple, qu'il flattait publiquement ? — Le peuple, pour lui, « c'est de la canaille ». — Il importe, dit-il, que « ces gueux ignorants » soient menés et non pas qu'ils soient instruits: ils ne sont pas dignes de l'être. Écoutez encore ce qu'il écrivait le 1er avril 1766: « Je crois que « nous ne nous entendons pas sur l'article du « peuple, que vous croyez digne d'être instruit. « J'entends par peuple la populace qui n'a que « ses bras pour vivre. Je doute que cet ordre « de citoyens ait jamais le temps ni la capacité « de s'instruire. Il me paraît essentiel qu'il y « ait des gueux ignorants. »

Donc, vous, mes amis, qui n'avez que vos bras pour vivre, vous êtes des « gueux » qui devez rester « ignorants ».

Voilà ce que pense le grand-père de nos petits dénigreurs de Frères et de prêtres, et vous pouvez être sûrs que les petits-fils pensent comme leur grand-père. Comme ils n'ont pas assez de

courage pour se dévouer et se faire mourir, comme les Frères, pour vos enfants, ils crient à l'école obligatoire, menacent vos petits du bâton et de la conscription scolaire et vous de la prison, afin de vous faire croire que c'est le clergé qui a peur de l'éducation.

— Mais ça ne prend pas, vous savez, dit un grand garçon, en montant dans le tramway et en secouant sa main d'un geste moqueur.

— Prenez-y garde! à force de l'entendre dire, ça finira peut-être par prendre... c'est vous qui en souffrirez.

Jean et Sam

Deux écoliers, deux types: Jean, l'écolier de nos collèges canadiens; et Sam, l'écolier de la *High School* américaine.

Seize ans. A part cette égalité d'âge, et cet âge également sans pitié, presque tout le reste est composé de divergences. Leur tenue physique et leurs attitudes morales, mises en présence, en font de parfaits contrastes.

Ces contrastes se dessinent dès le berceau. Ils s'accentuent au collège, se solidifient, se

cristallisent dans la vie; ils se perpétuent malgré l'éducation ou par l'éducation même. Ils caractérisent deux races: la première, une et homogène, traditionnelle, latine par l'esprit et le goût, idéaliste et française; l'autre, multiple dans ses sources, composée d'éléments encore imparfaitement fondus, neuve, vigoureuse, volontaire et rude par ses dehors, poussant vite, si vite que le temps ne peut suffire à lui polir l'écorce et à lui arrondir les angles.

Avec ça que les milieux où s'agite, s'entraîne, se coudoie la gent écolière américaine, ne sont guère polisseurs de rugosités et de formes anguleuses.

Déjà, chez ces petits, se remarque le divorce fâcheux entre l'homme de pensée et l'homme de réalisation.

Et ils s'en accusent mutuellement. S'ils sont sages toutefois, ils n'iront jamais jusqu'au mépris réciproque. La prétention de trouver mal tout ce qui n'est pas comme chez soi est une sottise. Celle de trouver mauvais tout ce qui est chez soi, parce que ce n'est pas comme ailleurs, est une sottise plus compromettante, — et plus canadienne aussi.

Le mieux est de se connaître, de connaître les autres et de saisir en quoi ils nous sont com-

plémentaires. On y gagne, et ils en profitent par les prêts et les emprunts mutuels.

Eux recevraient ainsi de nous le trop de nos théories, de nos rêves, de notre modestie craintive, de notre timide distinction; — nous emprunterions de leur initiative qui ne doute de rien, de leur sens pratique, de leur particularisme entreprenant, de leur mâle robustesse à l'œuvre. Ils embelliraient de notre pensée claire et de notre logique leur action; nous mettrions plus de leur action dans la lumière de notre pensée.

Et ce serait un fort beau type de Canadien croisé d'Américain.

***

J'ai vu par milliers les variétés de ces deux écoliers.

Assez longtemps j'ai vécu avec Sam de là-bas; et plus longtemps avec Jean de chez nous.

Ma dernière observation est presque d'hier et d'avant-hier.

***

Un matin radieux d'octobre.

Jean, un peu bohème, a pris le chemin des écoliers. Il est descendu par la pente de l'avenue du Parc, sur le versant de la montagne, dont les teintes mourantes d'automne et les feuilles or et pourpre font rêver son âme d'humaniste.

A l'angle des rues Sainte-Catherine et Bleury, il tombe en pleine réalité écolière.

Les élèves du collège Sainte-Marie, venus des quatre coins de Montréal, s'y rencontrent, jasant, s'amusant, se saluant de gais bonjours, se criblant d'épigrammes et de noms inouïs dans tous les baptistères du monde. Le babil continue comme si on ne s'était pas vu depuis des années, montant, roulant, coupé de fusées de rires, tant qu'on n'a pas pris les rangs : — car on a de la discipline et on prend les rangs pour monter en classe.

La toilette de Jean est simple, mais exquise, impeccable dans sa simplicité, presque pauvre. La maman y a assurément mis la main. Le cher petit a encore besoin de sa mère... Et ça paraît !

Malgré son âge et ses deux longues jambes torturées de croissance, il n'en est pas encore au pantalon. Il porte culotte, nouée aux genoux sur des bas tirés à leur tension maxima, comme s'il voulait les punir de ne pas grandir en même temps que lui. La casquette est d'une crânerie enfantine. La veste et la ceinture qui l'applique à la taille sont de même drap bleu marin; la cravate parfaitement bouclée sur un faux-col immaculé.

Le tout forme, de ce grand garçon plus jeune que son âge, le modèle de l'être propret, minutieux, ayant aussi grand'peur d'une tache sur l'habit que d'une gifle sur la joue; — et c'est heureux, car il est aussi incapable de garder l'une que de rendre l'autre. Pacifique, il ferait volontiers un détour pour s'éviter une affaire; à moins qu'on ne l'y pousse par mainte taquinerie ou par une injuste agression, oh! alors...

Ses parents lui ont laissé trop longtemps le maillot. Ils le surveillent encore, en lui répétant à tout bout de champ: « Prends garde, mon Jean, tu vas salir tes souliers... Ne passe pas par là, il y a des automobiles... Ne va pas avec les petits Chose; ils sont communs! Ils sont forts aussi, ils peuvent te faire mal... »

Ces procédés ne l'empêchent pas d'être diligent. Ses leçons sont bien apprises. Ses devoirs sont bien écrits. Il y a de l'artiste dans la rédaction de ses copies et du gentilhomme dans sa démarche et sa courtoisie.

Il ne manquerait rien à sa conduite, s'il n'y manquait le motif: il s'y mêle trop de crainte de la réprimande, et sa docilité change trop avec la mobilité de son humeur. Spirituel et espiègle, gai ou boudeur à ses heures, trouvant partout matière à rire et à malice, franc pourtant et

droit par nature, il ne se défend pas assez d'être fautif si cela l'amuse et d'être frondeur si cela peut réjouir ses camarades.

Quand on le connaît bien, on se demande: « Que deviendra-t-il lorsqu'il n'aura plus de maîtres ? »

Il aime les jeux athlétiques et s'y livre quand ça lui dit, sans constance.

Pour y exceller, il faut de la discipline, de « l'esprit public », de la ténacité, de la loyauté envers les coéquipiers afin de ne leur pas faire perdre la partie, de l'endurance pour s'essouffler sans perdre haleine, pour saigner du nez sans appeler sa mère, pour se faire taper dessus sans perdre la tête: tout ce travail ardu le rend malheureux; — et il a l'air de se dire: Mon Dieu, si cette besogne doit absolument être accomplie, papa pourrait bien payer un domestique qui s'en chargerait à ma place!

Souvent, il aime mieux, dans la récréation, bavarder, faire du bon ou du mauvais esprit, collectionner des timbres ou des cartes postales, gagner ou perdre — ça lui est bien égal! — à quelque petit jeu inoffensif de dilettante, toupies, roulettes ou pingpong.

Et il lit. Il a une bonne place en classe.

Puis, comme il faut décrocher des diplômes

pour entrer dans une carrière — et qu'il est sans doute voué à l'une des trois inexorables professions — il les décroche. Peut-être arrive-t-il bon premier. Il est préparé. Tout ce qui vient du dehors, il l'a acquis, il le possède, il en brille.

Sa carrière va ressembler à une gaie promenade au soleil, — pourvu qu'on ne l'y bouscule.

Il sait, il sait bien des choses, mais il ne sait pas assez entreprendre et lutter.

***

La *High School* de Sam est bâtie aux portes de New-York, dans un vaste champ, sur une colline, en plein air. Il y arrive de bonne heure, à travers la campagne.

L'équipe des « Young Bulls » doit avoir sa « pratique » de football et se préparer à battre les « Wild Colts » de Springfield. Et comme la *pratique* — ce matin-là du moins — ne prend pas la place de la classe, il faut la commencer plus tôt.

Nu-tête, les cheveux au vent frais du matin, le torse et le cou chaudement engoncés dans un chandail de laine rouge sang-de-bœuf, le pantalon tombant en accordéon sur des souliers jaunâtres, mal retenu par une ceinture en cuir qui déborde les hanches; grand, les membres

déliés et musculeux, souples comme ceux d'un jeune chien, se mouvant avec autant d'inélégance que de force, les traits du visage robustes et doux, sans éclairs dans les yeux, souffrant encore de cette laideur passagère, particulière aux éphèbes qui poussent trop vite, Sam est un des premiers rendus dans l'arène.

Il salue d'un léger mouvement de la main ses camarades: Allo!

Tous ces gars doivent être de belle humeur; évidemment, ils le sont. Mais ça n'y paraît guère. Ils ne songent même pas à le paraître. Ils ont en ce moment besogne plus pressante: s'entraîner, s'entraîner pour vaincre.

A la barrière du *foot-ball grounds*, un gros garçon allemand, à la figure flasque et morne, fait mine de barrer le passage à Sam. Sans rien dire, il fonce sur ce Boche en herbe, le saisit par sa crinière blonde et lui donne une seconde pour choisir entre un coup de poing ou s'aplatir. Il s'aplatit, et Sam saute par-dessus sans prolonger autrement la scène.

Après la bousculade du foot-ball, suit la bousculade de la rentrée en classe.

L'essentiel est que tous s'y retrouvent à peu près en même temps. Chacun a choisi son chemin ou se l'est frayé. Pas de temps perdu:

trois bonds de bas en haut, trois sauts d'un escalier à l'autre, pas de rangs, pas de symétrie, pas de silence: on chantonne l'air que tout à l'heure on sifflotait. Et ça y est: le professeur parle. On oublie un instant le sport; les livres sont ouverts; c'est le moment de se reposer de la fatigue du jeu.

Aux matières imposées par le maître, Sam s'applique un peu. A celle dont son papa a dit, à la maison, qu'elles servent davantage au *struggle for life* et à faire de l'argent, Sam s'applique davantage.

Il prévoit et veut gagner la partie: il a vaincu au jeu, il veut vaincre partout. Il faut arriver à ce qui compte, à ce qui paie: devenir fort comme son oncle Willie en politique; millionnaire comme Bob Nick qui a commencé tout jeune, nu-pieds, à vendre des journaux à Boston; populaire comme Lincoln le bûcheron; orateur, chasseur, meneur d'hommes comme Teddy...

Tout cela lui ôte le temps et le goût de s'occuper des affaires des autres, de s'amuser à rire, de faire des niches et de l'esprit, des billets doux, des espiègleries, de la poésie et des caricatures de fillettes en marge de ses cahiers de thèmes.

Il s'attache à ses classiques juste assez pour

s'en détacher le plus tôt possible. — Qu'est-ce que ça rapporte! Avec une bonne traduction, il arrive à comprendre ses auteurs latins. Et il sait qu'il y a des auteurs grecs.

Sa culture littéraire lui permettra d'écrire des lettres d'affaires, courtes et nettes, — conformes aux formules.

Il sait compter: il additionne à merveille; il saura même soustraire, si jamais il y est forcé. Il a la multiplication dans le sang.

Si, plus tard, les succès et les profits retardent, il saura les attendre: il a pour cela la lenteur patiente et l'endurance. Si on lui ferme la route, Il ne s'en plaindra ni à son père ni à sa mère ni à « son sort »; il cherchera en lui-même l'énergie pour culbuter l'obstacle. Au concurrent faible, cédant sous la poussée, il ne prendra pas la peine de dire: « Ôte-toi de là que je m'y mette! » mais il l'ôtera de là pour s'y mettre.

***

Aux yeux de Sam, il y a du dégénéré dans Jean.

Aux yeux de Jean, Sam vient de se lever et n'est pas encore peigné.

L'un croit que dans l'autre il se mêle un peu de la femme. Le second, sans y réfléchir, se laisse

croire que dans son rival traînent encore des restes de sauvage.

Tous deux s'exagèrent: le premier, les bienfaits de sa « culture supérieure » plutôt européenne et classique; — l'autre, de sa « culture pratique » plutôt primitive.

Deux enfants nés de deux civilisations extrêmes, lesquelles en se compénétrant engendreraient peut-être les fils d'une civilisation parfaite.

L'école chez soi

La distribution des prix avait eu lieu à l'école du village. Parents et enfants retournaient joyeux à la maison. On examinait les livres des petits, on se les passait, — presque tous de jolis livres canadiens, — on se félicitait, on était fier, et l'on jouissait déjà des vacances!

Pour faire diversion à la distribution et en rompre la monotonie, M. le Curé y avait glissé dix minutes d'allocution sur ce qu'il appelle « l'école chez soi ».

Or, tandis qu'il donnait paternellement ses conseils aux parents et aux enfants, un écolier, un garçonnet d'une douzaine d'années, — un de

nos « gradués », disaient les commissaires, — mit près de lui, sur un banc, les trois volumes et une médaille qu'il venait de recevoir, prit son crayon et un bloc de papier et sténographia l'allocution.

Quelques phrases échappées à l'inexpérience du « gradué » creusent des vides dans la suite du discours; mais, tel quel, il vaut la peine d'être cité:

« Mes amis, l'année a été bonne. Vous en êtes contents; j'en suis content; vos enfants sont contents, tout le monde est content. Dieu soit béni! Et vive l'éducation!

« Si j'en crois tout ce que j'entends et tout ce que je lis, nos écoles de la province de Québec ne vont pas mal. Elles montent et courent vite en avant, dans la bonne direction. Et vous me prouvez aujourd'hui que ce n'est pas notre école modèle de St-X. qui retardera le mouvement. L'examen et les diplômes obtenus cette année prouvent que nous sommes au premier rang. Restons-y. Vos enfants lisent bien, distinctement, intelligemment. Voici, sous mes yeux, des cahiers remplis de belle écriture. La grammaire y est respectée. Tant mieux! C'est une grande dame qui mérite de l'être. J'ai vu tout à l'heure des papas rajeunis de beaux sourires en écoutant leurs petits garçons calculer l'intérêt simple et

l'intérêt composé des sommes que leur prêtait M. le notaire... Ça promet pour l'avenir... Ils se tiennent bien, vos enfants; ils savent marcher, s'asseoir, penser, saluer, répondre, remercier, — c'est de l'éducation, tout cela, vous savez! — ils savent réfléchir, attendre, articuler: ce n'est pas d'eux qu'on dira qu'ils ont des bouches molles, des volontés de gélatine, des caractères de linge mouillé...

« Je vous félicite, mademoiselle l'institutrice, et je vous fais tous mes compliments, mes bons petits amis.

« Cependant, — pardonnez-moi pères et mères, — j'ai un *cependant*, et c'est presque un reproche: j'ai peur que ce succès de l'année ne se perde en partie pendant les vacances. Et voilà pourquoi je vous demande de continuer chez vous, à votre façon, ce qui s'est fait à l'école.

« Voyez, aujourd hui, tous ces écoliers: ils parlent, ils récitent, ils écrivent, ils comptent à merveille. Ils vont passer deux mois et demi chez vous; en septembre prochain, il faudra des semaines pour remettre à neuf dans leur mémoire ce qu ils en auront laissé glisser. Et si quelques-uns d'eux ne reviennent plus en classe, ce qu'ils auront oublié ne se rattrapera peut-être jamais.

« Ils ont des prix, vos enfants, de beaux livres

utiles; faites-les donc lire à haute voix, le soir, le dimanche... tandis que vous êtes assis autour d'eux pour les écouter. Cet exercice vaut dix fois meux que la lecture à l'école. Chez vous, ils vont lire pour être compris de leur père, de leur mère, de leurs frères et sœurs. Pour être compris, il va leur falloir d'abord comprendre eux-mêmes, puis s'observer pour bien prononcer les mots, couper les phrases, les diviser selon le sens... Ça, c'est une gymnastique pour toutes les facultés. Un enfant qui lit bien à un pareil âge et en un pareil milieu, est un enfant qui, plus tard, parlera bien en conversation et en public ?... Est-ce que ça ne vous fera pas plaisir d'avoir un fils parlant bien en public ?

« ...Faites-les de même calculer. Vous vendez les produits de vos terres, vous achetez au magasin,... pourquoi ne les habituez-vous pas à tenir compte de vos profits, de vos ventes, de vos achats ?...

« Il n'est pas nécessaire que vous sachiez vous-mêmes toutes les règles de la grammaire et de l'élocution pour les empêcher de baragouiner. Exigez d'eux qu'ils disent ce qu'ils disent, correctement, clairement, énergiquement, même dans leurs jeux, — même quand ils ont entre eux de

petites disputes: qu'ils se chicanent en bon français!

« Trouvez moyen de leur faire raconter, — mais intéressez-vous-y, — l'histoire du Canada, de la France, de l'Église... Ça les empêchera de l'apprendre en perroquet. Quand ils auront lu un livre, une nouvelle, un chapitre, convainquez-les que le meilleur exercice intellectuel ne consiste pas à l'avoir lu, mais à vous le redire, à en résumer le sujet, les faits, les conclusions...

« Est-ce que vous n'avez pas quelquefois des lettres à leur faire écrire ?

« Quelle joie meilleure pour vous, mes chers parroissiens, que de bénéficier déjà de l'éducaton de vos enfants, de vous instruire avec eux, en contribuant à leur développement ? Est-ce que les plaisirs qu'on va chercher au dehors valent ceux-là ?... »

***

Voilà un bon vieux curé éducateur qui ne fait guère de bruit, ne violente la liberté de personne, ne passe pas ses jours à accuser ceux qui ne pensent pas comme lui, et qui fait plus pour l'éducation de l'enfance que les plus bruyants de nos réformateurs. Et il est écouté.

J'ai entendu, dans sa paroisse, le soir du 15

août dernier, une petite fille de huit ans lisant à la lumière du soleil couchant la biographie de Champlain, dans le livre de M. l'abbé Gélinas. Je n'oublierai jamais ni a scène ni la biographie. Et je suis sûr que le père et la mère de l'enfant et sa demi-douzaine de frères et de sœurs groupés autour d'elle ne l'oublieront jamais non plus. C'était délicieux.

TABLE DES MATIÈRES

Préface 5
Exemplo brevius iter 9
Un Ancien 11
Écrivains et Lecteurs 14
Liseuses 19
Mon Casque 26
Nu-pieds 28
Un Jeune 35
Grosse-Tête 40
Comme aux États 48
Le Neurasthénique 53
Mon vieux Curé 56
La ceinture fléchée 63
Le Père Rottot, S. J. 65
Les Conseilleurs 76
Un Guide 82
Le Pascatin 85
Joyeux làbeur 89
Le paletot neuf de notre Curé 94
Le centenaire de Veuillot 98
Je... Moi... 107
Le Piano 110
Soldats 113
Un fils à papa 119
Les courageux 126
Monsieur Unpeu 131

Un conseil d'instruction 135
Bouches molles 137
Juliette..... 147
Le R. P. Eusèbe Durocher, S. J. 150
Monologue..... 160
Le quatrième..... 163
Gros bon sens 169
Les crampons en l'air 175
Délaïte 184
Encore Délaïte..... 187
L'homme qui parle et l'homme..... 191
Deux féminismes 197
Timide 209
La Mode 217
Mlle Anne-Marie..... 224
La Femme nouvelle 231
Mélancolie fin d'année..... 234
Des Bienfaitrices 240
Chacun sa manière..... 245
Kondiaronk 248
Un Record..... 254
Joyeuse Vieillesse 257
La Dénigromanie 273
Pour l'ignorance 279
Jean et Sam 284
L'école chez soi..... 294

PS 9523 A438S5
Lalande, Louis
Silhouettes paroissiales

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 02 04 03 004 0